



HAL
open science

Une parousie européenne: La Gerbe (1940-1944)

Jean-Félix Lapille

► **To cite this version:**

Jean-Félix Lapille. Une parousie européenne: La Gerbe (1940-1944). Histoire. 2016. dumas-01522008

HAL Id: dumas-01522008

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01522008>

Submitted on 12 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
CRHS, centre Malher

Jean-Félix LAPILLE

Une parousie européenne :
La Gerbe (1940-1944)



Mémoire de Master

(Histoire)

Sous la direction de Pascal ORY

Session 2016

Une parousie européenne :
La Gerbe (1940-1944)

« "Autrefois tout le monde était fou" disent ceux qui sont les plus fins,
et ils clignent de l'œil.»

Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*

Ce mémoire est le résultat d'un travail de deux ans et j'adresse tous mes remerciements aux personnes qui m'ont aidé et soutenu tout au long de sa rédaction :

En premier lieu, je remercie mon directeur de recherche : M. Pascal Ory, professeur à l'Université Paris 1, pour le temps qu'il m'a consacré et ses précieux conseils.

Je remercie aussi ma mère, Marie-Pierre Prioleau, mon professeur et ami Jean-Pierre Minaudier, ainsi que mon amie Anne Régis pour leurs lectures attentives et leurs remarques avisées.

Sommaire

Introduction

Partie I : *La Gerbe* fille de la défaite

Chapitre 1 : La création de *La Gerbe*

- I) Un hebdomadaire allemand ?
 - A) Le contrôle politique
 - B) Une autonomie économique
- II) La place de *La Gerbe*
 - A) Le paysage de la presse en 1940
 - B) Evolution et permanence
- III) Sociabilités collaborationnistes
 - A) Les initiatives françaises
 - B) L'Ambassade et l'Institut allemand

Chapitre 2 : Les collaborateurs de *La Gerbe*

- I) Alphonse de Châteaubriant
 - A) L'écrivain et le chrétien (1877-1935)
 - B) Le tournant national-socialiste (1935-1951)
- II) Les plus proches collaborateurs
 - A) La famille Castelot
 - B) Les rédacteurs en chef
- III) Les collaborateurs
 - A) Les « experts »
 - B) Journalistes et gens de lettres

Partie II : L'identité européenne

Chapitre 3 : Une définition pour l'Europe

- I) Déterminismes
 - A) L'appel à Clio

- B) Une nouvelle géographie des peuples
- II) Conscience de l'Europe
 - A) Europe épouse de Christ ou de Jupiter ?
 - B) La France, toge de l'Empire

Chapitre 4 : Faire l'Europe

- I) La collaboration
 - A) La *pax germanica*
 - B) « *Durch Eisen und Blut* »
- II) La Révolution nationale
 - A) Une contre-révolution ou le contraire d'une révolution ?
 - B) Le fascisme français
 - C) La jeunesse et l'éducation

Chapitre 5 : L'Anti-Europe

- I) Le monde anglo-saxon
 - A) L'Angleterre
 - B) Les Etats-Unis d'Amérique
- II) L'URSS
 - A) Le bolchévisme
 - B) L'Apocalypse
 - C) Le judaïsme

Partie III : Vers le socialisme biologique

Chapitre 6 : Socialisme fasciste

- I) Un socialisme national
 - A) C'est la lutte finale
 - B) Pour la justice, l'inégalité
- II) L'autarcie européenne
 - A) Planisme et étatismisme
 - B) Une nouvelle division internationale du travail
- III) La plus grande Europe
 - A) L'Eurafrrique

B) La conquête de l'Est

Chapitre 7 : Une Europe des races

- I) L'ordre biologique
 - A) Racisme et hygiénisme
 - B) Les patries charnelles
- II) La fédération européenne
 - A) L'hégémonie allemande
 - B) Frontières de l'Europe

Conclusion

Annexes

Bibliographie

Sources

Tables des illustrations

Table des matières

Introduction

« Dans 10 ans l'Europe sera fasciste ou fascisée » déclare Benito Mussolini le 25 octobre 1932 à Milan. Par la force des choses, le proverbe fasciste « *Il Duce a sempre ragione* » se trouve là vérifié bien que cette fascisation de l'Europe ne se fasse pas au profit de l'Italie. En 1942 l'Europe est sous la domination de l'Allemagne. L'unification de l'Europe se fait donc de manière contrainte, par la violence. Mais il ne faut pas croire pour autant que l'Europe soit un impensé du fascisme et que seule la guerre l'amène à se penser comme une doctrine universelle. Au contraire, le fascisme italien dès les années 1920, ainsi que le national-socialisme allemand, ont pensé une Europe conforme à leurs principes. Cette Europe se veut une alternative aux idées européistes d'Aristide Briand et de la Société des Nations. La domination allemande de l'Europe est le moment où ces idées ont évidemment la plus grande publicité, sans que cela ne demande en rien une réalisation pratique. L'historiographie s'est davantage tournée vers l'étude de la gouvernance de l'Europe sous le règne nazi, parfois des projets nazis pour l'Europe future comme l'ouvrage de Jäckel Eberhard *La France dans l'Europe de Hitler*¹. Il n'y a cependant que peu d'ouvrages qui reviennent sur la représentation de cette Europe dans les peuples occupés. Or dans le cas de la France cette étude semble très intéressante si on en croit le fait que des hommes ralliés à la politique d'Aristide Briand dans les années 1920, collaborent activement durant l'occupation allemande comme le démontre très bien Bernard Bruneteau dans *l'Europe nouvelle de Hitler : une illusion des intellectuels de la France de Vichy*². Pourtant l'historiographie traditionnelle de la construction européenne marque un arrêt de la mort d'Aristide Briand en 1932 jusqu'en 1945. Il n'y aurait, en France, durant cette période aucun discours sur l'Europe. La construction ne pourrait reprendre qu'après-guerre dans la restauration des valeurs qui sont les siennes : l'humanisme, le libéralisme politique et économique, la démocratie. Or il apparaît que ce point de vue est quelque peu téléologique. Durant la guerre il n'y a pas de pause de l'intelligence aux contacts des armes. Il s'agit de comprendre comment des hommes soutenant la politique de Briand peuvent ensuite soutenir une Europe nationale-socialiste. Pour ce faire nous nous proposons l'étude du premier hebdomadaire politico-littéraire de l'occupation : *La Gerbe*, parue du 11 juillet 1940 au 17 août 1944. *La Gerbe* n'est pas l'objet d'une

¹ Eberhard Jäckel et Alfred Grosser, *La France dans l'Europe de Hitler*, traduit par Denise MEUNIER, Paris, France, Fayard, impr. 1968, 1968, 554 p.

² Bernard Bruneteau, « *L'Europe nouvelle de Hitler* » : *une illusion des intellectuels de la France de Vichy*, Monaco, Monaco, Ed. du Rocher, 2003, 435 p.

historiographie très dense, elle est dépouillée de manière ponctuelle par les grandes synthèses sur l'histoire de la presse et l'histoire de la collaboration et n'a fait l'objet que d'une thèse de littérature. L'hebdomadaire est donc vierge d'un questionnement historien ainsi que de l'étude des représentations qu'il diffuse. Pourtant cet hebdomadaire est original à plusieurs titres, d'abord par la personnalité de son directeur Alphonse de Châteaubriant, homme de premier plan dans la collaboration parisienne et qui ne fait pourtant pas l'objet de recherches approfondies, une seule biographie assez ancienne lui est consacrée par Louis-Alphonse Maugendre¹. Quant à la folie supposée d'Alphonse de Châteaubriant, soulevée par quelques contemporains, on peut la relativiser. Il a certes un comportement social inadapté mais cela ne discrimine en rien la cohérence de ses écrits. Nous ne pouvons pas prendre pour argent comptant des descriptions émanant d'acteurs bien trop partiels. Pour Lucien Rebatet, Châteaubriant est d'abord le directeur d'un hebdomadaire rival, il est aussi le représentant d'une frange de la collaboration que Lucien Rebatet méprise énormément, cléricale et mondaine. Pour Marc Augier lui-même, si Châteaubriant est son maître, il est aussi une figure bien trop sénile pour un homme qui ne jure que par la jeunesse, bien trop catholique pour un païen. Les deux hommes ne sont à peu près d'accord sur rien et c'est aussi une façon de justifier son action que de dénigrer son maître. Au contraire, il nous apparaît que l'œuvre de Châteaubriant est cohérente et qu'elle présente un caractère systémique. Elle est aussi profondément originale. Il est l'un des seuls, peut-être le seul, à théoriser une union profonde et sincère du national-socialisme et du christianisme.

L'originalité de *La Gerbe* provient aussi de la diversité de points de vue qui s'exprime en son sein, ce qui la rend assez représentative des différentes sensibilités de la collaboration française. A rebours des grandes synthèses, qui ne lisent *La Gerbe* qu'à travers un dépouillement ponctuel, nous pouvons d'ores-et-déjà avancer quelques propositions qui sont tout autant des pistes pour notre développement. Tout d'abord il faut bien distinguer *La Gerbe* de son directeur Alphonse de Châteaubriant. Trop de travaux ne lisent dans l'hebdomadaire qu'une pure transcription de sa pensée. Il n'y a dans le journal ni unanimité idéologique ni acceptation béate de la propagande allemande ou vichyste. Les rédacteurs de *La Gerbe* sont des propagandistes conscients de leurs tâches, mais qui s'inscrivent dans des courants très différents. On trouve en effet tant des catholiques comme Alphonse de Châteaubriant, Marcel Péguy et Robert Valléry-Radot, tant des païens tels que Marc Augier et Robert Sexé, des hommes venus davantage de la droite et de l'extrême droite, d'autres de la gauche et de

¹ Louis Alphonse Maugendre, *Alphonse de Chateaubriant: 1877-1951*, Paris, France, A. Bonne, 1977, 443 p.

l'extrême gauche. Il y a des courants majoritaires et des courants minoritaires dans *La Gerbe*, mais qu'on ne peut pas réduire à une simple unanimité. Il y a également différents degrés de fascisation dans *La Gerbe*, au sein même de ces différentes tendances. La propagande de la rue de Lille n'est donc pas bêlée mais intégrée dans divers paradigmes. Ainsi, *La Gerbe* n'est pas le chantre unanime de la France agrarienne et traditionnelle, bien qu'elle soit pour l'intégration de la France dans un ordre européen sous domination allemande, mais là encore cela prend place dans un horizon d'attente cohérent et construit bien avant 1940. En effet les rédacteurs sont des intellectuels qui ont fréquenté les cercles européistes et germanophiles dès l'entre-deux guerres, comme le montrent Pascal Ory dans son ouvrage *Les collaborateurs*¹, ainsi que Philippe Burrin dans *la France à l'heure allemande*².

Ainsi on peut légitimement se demander quelles sont les représentations de l'Europe diffusées par *La Gerbe*, sont-elles une pure invention de la propagande durant l'occupation ou ont-elles une généalogie propre ? En quoi témoignent-elles ou non d'une acculturation des rédacteurs au national-socialisme ?

Pour ce faire nous disposons des 214 numéros de *La Gerbe* publiés de juillet 1940 à août 1944, dans lesquels nous commentons autant les articles qui traitent de l'Europe que les documents iconographiques. Nous disposons aussi des sources publiées par les rédacteurs de l'hebdomadaire, avant, pendant et après notre période. Ce qui nous permet de développer la généalogie des discours mais également leur postérité et le regard posé *a posteriori* sur ceux-ci. De plus nous avons eu accès aux dossiers d'instruction des rédacteurs, qui pour la plupart ont été jugés en Haute-cour de Justice.

Tout d'abord il paraît nécessaire de revenir sur le contexte et les conditions de possibilité de création de *La Gerbe*, ainsi que sur les rédacteurs qui la font vivre. Ceci suppose de replacer *La Gerbe* dans un paysage éditorial bouleversé par la guerre et la censure allemande, en questionnant les possibles innovations ou continuités que représentent le journal avec ce qui se faisait avant la guerre, ceci à la fois de manière quantitative : nombre de pages, variétés des rubriques et importance des tirages ; et à la fois de manière qualitative, soit la qualité des articles et des signatures, selon une méthode qui semble particulièrement heuristique suite à la lecture de la thèse de François Vignale sur la revue *Fontaine*³, ainsi que

¹ Pascal Ory, *Les collaborateurs: 1940-1945*, Paris, France, Ed. du Seuil, 1997, 331 p.

² Philippe Burrin, *La France à l'heure allemande: 1940-1944*, Paris, France, Éd. du Seuil, impr. 1997, 1997, 559 p.

³ François Vignale et Jean-Yves Mollier, *La revue « Fontaine »: poésie, résistance, engagement*, Rennes, France, Presses universitaires de Rennes, 2012, 289 p.

des travaux de Pierre-Marie Dioudonnat au sujet de *Je suis Partout*¹. Il est nécessaire d'interroger le rôle des Allemands sur la création et la production de *La Gerbe*, dans la question du financement mais aussi évidemment de la censure et de la propagande. Outre le support du discours, il faut interroger les acteurs qui construisent le discours. Et il semble que les rédacteurs de *La Gerbe* ne fassent que peu l'objet de biographies universitaires. Cette attention particulière aux acteurs attire évidemment notre attention sur les lieux, les milieux, les réseaux où ces individus se rencontrent et où leurs idées prospèrent, on peut souligner leur participation à des groupes à but européen tel que le Cercle Européen, mis en place en 1941, fréquenté par Châteaubriant, ou bien encore le Groupe collaboration qui est une organisation très importante et qui est l'objet du mémoire de maîtrise de Catherine Brice².

Ensuite il nous faut développer ce qui constitue l'identité européenne. Il s'agit ici d'interroger la définition du concept relativement flou que peut représenter l'Europe. La définition revient surtout sur la part d'acquis qui fait que l'Europe existe, avec ou sans construction politique fédératrice. On peut dresser une rapide typologie des définitions de l'Europe, dont certaines sont difficilement conciliables. La définition géographique d'abord, l'Europe est un continent mal circonscrit dont on souligne la définition artificielle. Ainsi le Royaume-Uni et la Russie font, par définition, partie du continent européen mais les rédacteurs de *La Gerbe* leur dénie le droit de participer à l'Europe. Une entente culturelle de l'Europe vient se surimposer à ces déterminismes géographiques. Surtout, il ne faut pas confondre l'Occident et l'Europe. L'Europe est le cœur de l'Occident et elle a exporté une culture occidentale partout dans le monde, ce qui fait des Etats-Unis d'Amérique par exemple une puissance occidentale. L'Europe ne fait donc pas figure d'exception culturelle. De même les européens ne sont pas les seuls à avoir le christianisme pour partage. Une Europe entendue au sens strictement culturel pourrait être dilatée à l'extrême dans l'Occident. Pour être concis, on pourrait dire que l'Europe c'est l'Occident plus la terre. L'union de l'Europe fait souvent l'objet d'une analyse téléologique voire eschatologique, mais qui ne doit pas faire oublier les impératifs de participation à la construction de cette union européenne, c'est pourquoi *La Gerbe* s'ancre aussi dans la contemporanéité de la politique et milite pour des actions qui seraient propre à bâtir cette Europe tant désirée. Hors d'une définition positive de l'Europe on construit aussi des repoussoirs pour définir ce que l'Europe ne saurait être, le monde anglo-saxons et l'URSS.

¹ Pierre-Marie Dioudonnat, *Je suis partout, 1930-1944: Les maurrassiens devant la tentation fasciste*, Paris, France, La Table Ronde, 1973, 472 p.

² Catherine Brice, *Le Groupe Collaboration, 1940-1944*, Maîtrise, pays inconnu, 1978, 227 p.

Enfin nous développerons une partie sur le socialisme biologique, horizon programmatique majeur d'une réalisation du national-socialisme en Europe. On se situe ici dans une temporalité plus éloignée, c'est ce qu'attendent les rédacteurs de *La Gerbe* du national-socialisme. C'est ici qu'on voit peut-être mieux l'acculturation des rédacteurs au nazisme allemand. Cette logique comparatiste entre la théorie nazie et celle exprimée par l'hebdomadaire nous est possible notamment grâce à la lecture des ouvrages de Johann Chapoutot, *Le national-socialisme et l'Antiquité*¹, et *La loi du sang*². On porte une attention particulière aux buts économiques de l'union européenne, et on questionnera donc particulièrement l'usage du mot « socialisme » si prisé durant l'occupation, mais aussi la forme politique que devrait revêtir l'union européenne, et ainsi voir comment le biologique devient l'aspect essentiel du politique.

¹ Johann Chapoutot, *Le national-socialisme et l'Antiquité*, Paris, France, Presses universitaires de France, 2008, 532 p.

² Johann Chapoutot, *La loi du sang: penser et agir en nazi*, Paris, France, Gallimard, impr. 2014, 2014, 567 p.

I^{ère} Partie :

La Gerbe fille de la défaite

Chapitre 1 : La création de *La Gerbe*

« Écrire. Prier. [...] Dans chaque phrase de ce pamphlet qu'était l'*Apocalypse*, la diatribe se mêlait à un éloge extatique des vérités oubliées dans leur tombe »

Pierre Drieu la Rochelle, *Gilles*

La Gerbe naît du contexte exceptionnel de la défaite française face aux armées allemandes en juin 1940. La défaite n'est jamais pensée comme la simple déroute d'une puissance militaire mais plus largement comme l'écroulement d'un Régime. L'hebdomadaire se veut donc le journal de la revalorisation de la France selon le vœu de son directeur, Alphonse de Châteaubriant, revalorisation qui doit passer par un retour aux sources de l'esprit français, dans l'unité de la race et de la religion. Cette construction ne peut se passer en même temps d'une dénonciation des acteurs et des valeurs de la III^{ème} république, qui serait la cause de la défaite. *La Gerbe* est donc la fille de la défaite dans la mesure où elle en naît et qu'elle en prend acte pour édifier son discours. Plus que la défaite, c'est le contexte de l'occupation qui pèse de tout son poids sur l'hebdomadaire. Les différentes administrations allemandes mettent en place un appareil de censure et de propagande, auquel la presse doit se conformer.

Quel est donc le rôle des Allemands dans l'édification du journal, de son maintien, de son discours ? Et quelle est la place de *La Gerbe* dans le nouveau champ éditorial créé par eux, y a-t-il, pour ainsi dire, un espace de liberté propre à développer un discours autonome ?

Nous disposons pour répondre à ces questions d'une large bibliographie, ainsi que des témoignages écrits de différents acteurs, mais aussi directement de l'hebdomadaire lui-même. Ainsi cette partie reviendra sur le contexte de création de *La Gerbe*, et son incidence sur la tenue du journal, que cela soit dans ses moyens techniques de production, dans la possibilité d'élaborer un discours et sur le discours lui-même. Mais aussi sur la sociabilité de l'équipe rédactionnelle pour voir une possible collusion avec les milieux nazis et la profondeur de celle-ci.

I. Un hebdomadaire allemand ?

Il est nécessaire de bien mesurer l'influence allemande dans *La Gerbe* pour comprendre et juger au mieux les discours du journal. Il s'agit ici de savoir quelle est la responsabilité allemande dans la création de *La Gerbe* et dans son maintien. S'il existe une réelle dépendance idéologique ou économique, si le discours est ainsi contraint ou s'il est le fait des Français.

A. Le contrôle politique

Dès leur arrivée à Paris les Allemands suppriment tous les journaux de la capitale et de la France occupée qui ne se sont pas repliés en zone sud. Ainsi plus de 60% des journaux disparurent en province et à Paris ; alors qu'il existait 239 quotidiens et périodiques, il n'en demeure plus que 43 en 1942-1943 soit une diminution de 82%. Certains journaux doivent donc demander une autorisation de réparation, d'autres se créent *ex-nihilo*. Ainsi en est-il de *La Gerbe*, premier hebdomadaire politico-littéraire de l'occupation qui paraît pour la première fois le 11 juillet 1940, soit six mois avant *Je suis partout*, autre grand hebdomadaire de l'occupation. Sur l'initiative de la création de l'hebdomadaire, les événements sont flous, Marc Augier, premier rédacteur en chef du journal et disciple de Châteaubriant, nous en donne une première version :

« En ce qui concerne Châteaubriant, les Allemands se présentèrent en solliciteurs, avec la plus grande politesse, et j'ajouterai même une certaine crainte d'être éconduits. C'est que pour Abetz, ambassadeur du IIIe Reich après l'armistice, personnalité liée à la France par son mariage et sa culture, derrière Alphonse de Châteaubriant se tenait Corneille et Racine, Monsieur de Voltaire et Sainte-Beuve, Balzac et Renan. Obtenir la collaboration de mon maître, c'était pour Abetz recevoir l'absolution, comme citoyen allemand, des mains d'un millénaire de culture franque. Pour lui, Châteaubriant représentait aussi l'aristocratie et, comme il ne jurait que par les marquises du Faubourg Saint-Germain, réussir sa conquête n'avait pas de prix ! Otto Abetz fit donc savoir à Châteaubriant que son ministre, Monsieur de Ribbentrop, se sentirait honoré si l'auteur de *La Brière* consentait à publier un grand hebdomadaire politique et littéraire grâce auquel il pourrait enfin exposer librement sa conception du monde.¹ »

On voit bien ici d'abord la grande prétention des Français à une supériorité culturelle, sur laquelle nous aurons le loisir de gloser abondamment plus tard, mais aussi une volonté de mainmise de l'Ambassade sur l'hebdomadaire, qui joue très habilement de l'orgueil de nos

¹ Saint-Loup, *J'ai vu l'Allemagne: printemps 1941*, Paris, France, F. Sorlot, 1941, 80 p.

acteurs qui se laissent prendre à la flatterie. Selon L-A Maugendre¹, biographe d'Alphonse de Châteaubriant, c'est après la débâcle qu'il aurait eu l'idée de remonter à Paris pour y lancer un journal, ce qui est tiré de l'audition d'Otto Abetz qui déclare avoir reçu à l'ambassade A. de Châteaubriant qui lui proposait de créer son journal². La question de l'initiative n'est pas moralement neutre si A. de Châteaubriant a délibérément choisi de se lancer dans la collaboration sans attendre en quoi que ce soit un ordre allemand. Mais dans tous les cas, d'où que vienne la volonté, *La Gerbe* s'inscrit parfaitement dans deux problématiques différentes. D'une part Châteaubriant est l'un des premiers à vouloir reconstruire un « horizon d'attente » après le choc de 1940 qui soit intellectuellement construit et cohérent et qui dispose d'une mythologie propre à fournir des rêves de futur. D'autre part cela répond à la politique générale de propagande de l'Ambassade, qui veut diversifier son influence aux travers de différents milieux politiques et sociologiques. *La Gerbe* servirait donc d'appât pour amener les élites, culturelles et économiques, à la collaboration. De ce fait, le journal est vite l'enjeu d'une lutte d'influence entre les deux grands pôles d'activité culturelle allemande en France, l'Ambassade et le *Militärbefehlshaber in Frankreich* (MBF), respectivement sous les ordres de Ribbentrop, Ministre des affaires étrangères et de Joseph Goebbels ministre de la Propagande. Le ministère de la propagande allemande insiste pour s'impliquer dans la création du journal en envoyant un de ses représentants, Eitel Moelhausen, aider les Français dans leur besogne :

« Un extraordinaire factotum [...] nous fut délégué quand il s'agit de mettre matériellement le journal sur pied. Né de père allemand à Smyrne et de mère sémite, M.M... parlait au moins sept langues et possédait une intelligence à mille facettes. Mais c'était aussi un marchand de tapis³ ».

Dès le premier numéro il ouvrait sa chronique « le fait de la semaine » sous le pseudonyme d'Aimé Cassar. Le malaise s'installe rapidement rue Chauchat au sein de la direction de *La Gerbe* quand des articles désapprouvés par Châteaubriant furent publiés sous l'autorité de Moelhausen :

« Pour soutenir une Gerbe matériellement nationale-socialiste et anticapitaliste, M.M... s'était installé dans nos bureaux, rue Chauchat. Il y évoluait comme un éléphant dans un magasin de porcelaine, prenait des initiatives déplaisantes qu'Alphonse de Châteaubriant ne pouvait évidemment pas tolérer. Le Maître se retira sur son Aventin. On ne le vit plus pendant six mois. *La Gerbe* portait toujours son nom en manchette mais sa signature n'y figurait plus. Il boudait et Mme X manœuvrait⁴ ».

¹ Louis Alphonse Maugendre, *Alphonse de Chateaubriant: 1877-1951*, Paris, France, A. Bonne, 1977, 443 p.

² Dossier d'instruction de Châteaubriant : AN Z/6/402

³ Op.cit, Saint-Loup, *j'ai vu l'Allemagne*.

⁴ Ibid.

Finalement la situation en Irak éloigne Moelhausen qui y accompagne en mission le ministre Rudolf Rahn: « la rivalité Goebbels-Ribbentrop qui s'exprimait à travers *La Gerbe* s'acheva par la victoire du diplomate réactionnaire sur le chef propagandiste national-socialiste ¹ ».

Les Allemands mettent en place des services de censure comme de propagande. La première d'entre elles est l'administration militaire, la MBF (*Militärbefehlshaber in Frankreich*) installée à l'hôtel Majestic, avenue Kléber. On y trouve les services de propagande, désignés sous le nom de *Propaganda Abteilung Frankreich* sous les ordres du lieutenant-colonel Schmidtke. De même qu'un service Presse, dirigé par le sous-lieutenant Eich, dont le bureau se trouve au n°52 de l'avenue des Champs-Élysées. Son rôle est autant d'influencer les journaux que de les censurer au besoin. Les directeurs et les rédacteurs en chefs y sont convoqués une fois par semaine pour recevoir des consignes précises sur les questions sensibles, militaires et diplomatiques. Quotidiennement aussi la *Propaganda* adresse des notes aux journaux pour informer leurs contenus, jusqu'à l'insertion obligatoire de ladite note. A partir du 10 janvier 1943 la *Propaganda* instaure la censure *a posteriori*, ce qui engage à l'autocensure mais l'assouplit aussi dans une certaine mesure. La censure participe évidemment de l'influence allemande sur le discours des journalistes français, mais Robert Brasillach rappelait qu'« une censure interdit certaines choses, elle n'oblige pas les journalistes à écrire ce qu'ils n'ont pas envie d'exprimer ² », il faut donc bien mesurer le rôle de la censure dans la tenue de certains discours car ce n'est pas tant le discours lui-même qui est changé que sa publicité.

Le deuxième grand pôle de l'activité culturelle de l'Allemagne en France siège rue de Lille, dans l'ambassade d'Allemagne, dirigée par Otto Abetz qui revient à Paris le 14 juin 1940. Il est entouré d'une équipe francophile comme lui-même dont Karl Epting, Friedrich Sieburg, Friedrich Grimm, Ernst Achenbach, Rudolf Rahn et Rudolf Schleier. La stratégie d'Abetz consiste à diviser pour mieux régner, il veut constituer un champ éditorial de presse très vaste, recouvrant toutes les nuances politiques pour amener la population à apprécier ou du moins accepter la collaboration. Pour ce faire l'Ambassade dispose d'un budget conséquent d'un milliard de francs, payé par les frais d'occupation. L'Ambassade dispose de deux sections particulièrement liées à la presse, l'Institut allemand, sur lequel nous aurons l'occasion de revenir très largement dans une autre partie, et l'*information-abteilung* de

¹ Ibid.

² In Bernard Bruneteau, « *L'Europe nouvelle de Hitler* »: *une illusion des intellectuels de la France de Vichy*, Monaco, Monaco, Ed. du Rocher, 2003, 435 p.

Rudolf Rahn. Celle-ci doit créer des instruments de propagande efficaces et ainsi rivaliser avec la *Propaganda Abteilung*, ses services se situent à l'ex-ambassade de Tchécoslovaquie au 15 avenue Charles-Floquet. Un « thé de presse » est organisé chaque mercredi à l'Ambassade pour diffuser des films d'actualités, des documentaires et des conférences sur des sujets divers, un buffet bien garni assurant la présence de tous.

Le meilleur moyen de contrôler l'information est encore d'en contrôler la source, ce que ne manquent pas de faire les Allemands. L'information est en effet produite par l'AFIP (Agence Française d'Informations de Presse) qui dépend à 76% des consignes du DNB (Deutsches Nachrichten Büro), située dans les anciens locaux de l'agence Havas. De plus l'ambassade dispose de sa propre agence *les nouvelles continentales*, et elle peut également compter sur l'agence Inter-France de Dominique Sordet. A partir d'octobre 1942 les Allemands acceptent la fin de l'AFIP, l'OFI peut diffuser dans toute la France, mais des nouvelles intérieures exclusivement, le DNB étant seul à pouvoir parler de l'étranger.

Dans les différentes pièces à convictions retrouvées au domicile de Châteaubriant¹ on retrouve de nombreux bulletins d'informations, principalement le *Dienst aus Deutschland*, en Français, qui est une revue de presse de l'Allemagne de trois pages distribuée quotidiennement, qui concerne particulièrement les affaires militaires. On trouve aussi *Nouvelles continentales*, en format quotidien ainsi qu'en format hebdomadaire, format qui n'était envoyé qu'à un petit cercle de Français influents. Ce sont dans tous ces bulletins d'informations que la rédaction trouve les informations et sait ce dont il faut parler, et comment, ou ce qui doit être tu.

B. Une autonomie économique

L'influence matérielle de l'Allemagne est cependant relativement faible. En effet le journal est la propriété exclusive d'Alphonse de Châteaubriant, bien que Marc Augier insistât pour qu'il devienne une copropriété afin d'enterrer définitivement le capitalisme honni. Mais Châteaubriant est loin de vouloir renoncer aux forts bénéfices dégagés par le journal. En effet celui-ci est extrêmement rentable. Tout d'abord le prix du journal à l'exemplaire augmente de 150% entre 1940 et 1944 dans une évolution progressive décrite ci-dessous :

¹ Dossier d'instruction de Chateaubriant : AN Z/6/402

Années	Prix
1940	1 franc
1941	1,5 franc
1942	2 franc
1944	2,5 franc

Tableau 1 : évolution du prix d'un exemplaire

De même le prix de l'abonnement, fortement encouragé pour ne pas gaspiller de papier, augmente sensiblement sur la période :

Années	Prix
1940	50 francs
1941	65 francs
1942	100 francs
1944	110 francs

Tableau 2 : évolution du prix d'un abonnement

Parallèlement à ces augmentations de prix, le bénéfice du journal ne fait lui aussi que progresser, comme l'indique le rapport comptable adjoint au dossier d'instruction d'Alphonse de Châteaubriant :

	1940	1941	1942
Total des recettes	1 959 582,80	7 715 201,39	10 970 969,02
Prix de revient	1 308 440,50	5 911 474,01	6 931 749,70
Bénéfice brut	651 142,30	1 803 727,38	4 039 219,32
Bénéfice net	974,36	187 186,75	610 630,83

Tableau 3 : évolution des bénéfices de *La Gerbe*

A partir de 1943 la tenue des comptes se dégrade et seuls les bénéfices nous sont parvenus, en 1943 ils sont de 1 583 980,65 francs et en 1944 ils sont de 1 186 954,30. Ce qui permet notamment à Alphonse de Châteaubriant de vivre très confortablement, de janvier à août 1944 il se fait virer 1 186 954,30 francs sur son compte personnel, soit tous les bénéfices du début d'année 1944.

Plus précisément on peut décomposer les revenus de *La Gerbe* comme suit :

	1940	1941	1942
Ventes au numéro	1 310 058,80	5 610 105,59	8 055 565,30
abonnements	50 954,10	616 151,35	365 331,67
Annonces publicitaires	598 569,90	1 488 944,45	2 552 072,05
totaux	1 959 582,80	7 715 201,39	10 970 969,02

Tableau 4 : évolution des recettes de *La Gerbe*

Les revenus liés à la publicité augmentent en deux ans de 276%, ce qu'indiquait superficiellement l'augmentation de la surface de la publicité à l'intérieur du journal. Là encore nous ne disposons pas d'informations pour les années 1943 et 1944.

De plus le journal reçoit aussi des subventions du ministère de l'information, à hauteur de 20 000 francs par mois. Le Cercle européen donne aussi une participation qui s'élève à 180 500 francs de janvier 1943 à avril 1944¹. On voit donc que le journal est autonome financièrement, et que les Allemands ne sont pas directement mêlés à sa vie financière. Néanmoins la distribution est entre des mains allemandes. En France, *La Gerbe* est distribuée par la messagerie de la coopérative des journaux français d'Alfons Geubels, directement mandaté par la *Propaganda Abteilung*. En Allemagne, où *La Gerbe* est lue par les prisonniers de guerre français ou les travailleurs expatriés, la distribution est assurée par Conti-Press, société de droit français dirigée par un homme d'affaire berlinois Carl Anders.

Ces revenus réguliers et importants permettent à *La Gerbe* de changer plusieurs fois de locaux, se rapprochant petit à petit des lieux de pouvoirs allemands et des quartiers luxueux. Sa première installation se fait comme nous l'avons dit rue Chauchat, dans le IX^e arrondissement, puis la rédaction s'installe rue du Croissant dans le II^{ème} arrondissement, quartier du Marais. Et enfin 3 rue des Pyramides, en face des Tuileries, plus proche de l'avenue des Champs Elysées comme de la rue de Lille. Ces adresses laissent à penser qu'il s'agit du réquisitionnement de locaux dans le cadre de l'aryanisation de l'économie.

¹ Dossier d'instruction de Chateaubriant : AN Z/6/402

II. La place de *La Gerbe*

En occupant la France, les Allemands bouleversent le champ éditorial français qui doit se recomposer dans les conditions que l'on a vu, mais il faut maintenant saisir la position de *La Gerbe* dans ce nouveau champ éditorial, pour en approcher la spécificité ou la parfaite banalité, d'un point de vue quantitatif et qualitatif.

A. Paysage de la presse en 1940

Avant même la signature de l'armistice du 22 juin 1940 qui entérine la défaite française, les Allemands tentent de faire revivre la presse le plus rapidement possible, ainsi les deux premiers titres parurent le 17 juin 40 : *La Victoire* de Gustave Hervé et *le Matin* resté à Maurice Bunau-Varilla. Le premier disparaissant aussi rapidement qu'il était venu. La *Propaganda Abteilung* parvient même à relancer *Paris-Soir* sans Jean Prouvost, replié à Lyon. En septembre 1940, *Le Matin* tire à 900 000 exemplaires et *Paris-Soir* à un million. On voit bien ainsi que le marché de la presse est encore vivant, les Français ont en effet besoin de lire les nouvelles et de trouver les renseignements utiles à la vie sous l'occupation. *La Gerbe* entend reprendre à son compte le marché reconnu et rémunérateur de l'hebdomadaire politique et littéraire de l'avant-guerre. On peut citer dans cette catégorie les titres de *Candide*, fondé le 20 mars 1924 par Arthème Fayard, qui tire à 465 000 exemplaires en 1936 ; *Je suis Partout*, fondé le 29 novembre 1930 qui devient violemment profasciste et tire à 45 000 exemplaires en 1939 ; ou *Gringoire* fondé le 9 novembre 1928 par Horace Carbuccia, qui tire à 504 000 exemplaires en 1939.

La Gerbe est donc plus ou moins assurée de trouver des lecteurs, devant la vaste *tabula rasa* qui est faite. Et de fait le journal revendique de tirer à 40 000 exemplaires en juillet 1940, et d'avoir sextuplé son tirage un an plus tard, le faisant approximativement passer à 240 000 exemplaires¹. En fait il semble que le tirage soit plus modeste tout en restant important, Marc Augier nous indique un tout autre chiffre pour la parution du premier numéro : selon lui il tire à 100 000 exemplaires². Il est de 150 000 exemplaires en décembre

¹ *La Gerbe* du 10 Juillet 1941, « la Gerbe a un an ».

² op.cit. Saint-Loup, *J'ai vu l'Allemagne*

1941 selon Pierre-Marie Dioudonnat¹ et il parvient à 140 000 exemplaires en 1943 selon Pascal Ory². Cela dessine une vente importante qui réussit à rester assez stable. De plus *La Gerbe* étend sa publication en zone sud à partir du 20 Août 1942, ce qui lui donne une portée nouvelle. Avec le temps la concurrence commence à réapparaître et *La Gerbe* n'est plus le seul hebdomadaire sur le marché. Le premier grand concurrent est évidemment *Je suis Partout* qui passe de 100 000 exemplaires en 1941 à 300 000 exemplaires en 1942 et garde ce fort tirage jusqu'en 1944, soit deux fois plus que *La Gerbe*. Le champ éditorial de l'occupation est fortement polarisé autour des deux principaux partis collaborationnistes. La presse doriotiste tient un rôle prépondérant bien que ses journaux connaissent une vente inégale. *Le Cri du peuple*, quotidien du PPF tire à 56 000 exemplaires en 1941 et 62 000 en mars 1944. *Le Petit parisien* reste le quotidien d'information le plus lu avec 1 000 000 d'exemplaires en mai 1940, 519 600 en 1941 et 451 000 à la fin de la guerre. De même *Paris-Soir* bien que gardant un fort tirage, régresse avec 833 000 exemplaires en août 1940 et passe à 422 000 en 1941 et 286 000 exemplaires en mai 1944. On compte aussi les journaux favorables au RNP, comme *L'Oeuvre* dirigé par Marcel Déat lui-même qui monte à 280 000 exemplaires en octobre 1940, atteint 180 000 exemplaires en 1941 et se stabilise autour de 130 000 de 1943 à 1944. *La Gerbe* a quelques difficultés à se situer dans le champ éditorial de l'occupation, puisque A. de Châteaubriant est obligé de resituer son journal dans son contexte contre les vendeurs de journaux qui : « En jetant au vent le nom de notre gerbe, ajoutaient de leur cru, pour renseigner le passant : « La Gerbe, ex-Gringoire ! » tandis que d'autres crieurs sur d'autres points lançaient : « La Gerbe, ex-Humanité »³ ». On constate que le champ occupé est assez large entre les deux, mais *La Gerbe* reste attachée à la tradition des hebdomadaires littéraires de droite, volontiers polémiques si besoin est mais d'avantage tournés vers la littérature. Aussi paradoxal que cela puisse paraître *La Gerbe* montrerait une certaine modération, à en croire Lucien Rebatet : « avec cette Gerbe, [...] nous possédions l'organe bien-pensant et académisant de la collaboration »⁴. Evidemment à côté de Lucien Rebatet tout paraît manquer de sel. Mais de fait *La Gerbe* présente dans ses pages de très grandes signatures comme celles de Jean Giono, Sacha Guitry, Henry de Montherlant, Pierre Drieu la Rochelle, Marcel Aymé, ainsi qu'un nombre non négligeable d'Immortels comme Abel Bonnard ou le cardinal Baudrillart, qui lui assurent un capital symbolique très fort, mais

¹ Pierre-Marie Dioudonnat, *L'Argent nazi à la conquête de la presse française: 1940-1944*, Paris, France, J. Picollec, 1981, 309 p.

² Pascal Ory, *Les collaborateurs: 1940-1945*, Paris, France, Ed. du Seuil, 1997, 331 p.

³ *La Gerbe* du 14 juillet 1940, « sur la gerbe... »

⁴ Lucien Rebatet et Jean-Jacques Pauvert, *Les Mémoires d'un fasciste: 1941-1947*, Paris, France, J.- J. Pauvert, impr.1976, 1976, 267 p.

aussi une violence polémique un peu moindre. Mais cela n'empêche pas Jean Queval de rajouter, jamais avare de critiques, qu'« au regard de ces indiscutables critères, disons familièrement que *La Gerbe* ne vaut pas un clou ¹». Nous avons évidemment le droit de nous poser la question de la qualité de l'hebdomadaire. Jean Queval égalise dans un même mépris toute la presse collaborationniste :

«Il fallait cette entreprise ambitieuse pour saisir l'incurable indigence du personnel de presse de la collaboration, pour prendre l'exacte mesure de sa faillite technique. La libre-concurrence, qui est dans ce domaine un salubre principe d'élimination, aurait, avant-guerre, en trois semaines, ridiculisé, discrédité, mis en pièces ces équipes où la partisanerie et la servilité ont tenu place de connaissances et de talent ²».

Pourtant, il nuance aussi son propos sur *La Gerbe* notamment en disant : « ce qui sauva *La Gerbe* de la nullité sans nuances, c'est la collaboration d'écrivains venus là faute de mieux : Alphonse de Châteaubriant et Camille Fégy n'y sont à peu près pour rien ³». Devant un jugement si sévère il convient de se pencher plus profondément sur les qualités et les défauts de *La Gerbe*. Celle-ci présente en effet de très grandes signatures, de là à penser qu'il n'y avait pas d'autres choix pour eux que de publier dans *La Gerbe* est à nuancer. Certes le champ éditorial s'est dramatiquement contracté et écrire à *La Gerbe* est une source de revenus non négligeable. Le rapide *turn-over* des signatures semble confirmer cette analyse pécuniaire, d'autant qu'on pourrait y ajouter l'opportunisme politique. Mais il semble important de nuancer ce jugement hâtif. Tout de même, Robert Brasillach rompant avec l'équipe de *Je suis Partout* au motif qu'il veut être plus français que fasciste⁴, va justement écrire à *La Gerbe*, ce qui montre que face à *Je suis Partout*, autre grand hebdomadaire de la collaboration, *La Gerbe* a une identité et un discours propre, grâce à une progressive prise en main de la ligne éditoriale par son directeur Alphonse de Châteaubriant. Mais surtout, c'est un critère de notabilité, de mondanité qui commande à l'écriture de *La Gerbe*, toute signature n'est pas acceptée non plus, quand bien même le renouvellement est rapide. D'autant que l'hebdomadaire participe de cercles de sociabilités particuliers qui ne sont pas ouverts au tout venant. Ainsi on s'accorde très largement avec nos observateurs pour dire que *La Gerbe* n'est pas un hebdomadaire d'une très grande qualité et pourtant elle est tout de même difficile d'accès. L'abaissement du niveau de la vie éditoriale n'en change pas les règles fondamentales.

¹ Jean Queval, *Première page, cinquième colonne*, Paris, France, A. Fayard, DL 1945, 1945, 358 p.

² *ibid*

³ *ibid*

⁴ Audience de Robert Brasillach, BDIC, fond Bluet, F res 334/324

B. Evolution et permanence

Le personnel de presse de *La Gerbe* n'est pas si indigent que cela, on retrouve pour les articles techniques des spécialistes qui adaptent leur discours à l'heure nouvelle si le besoin s'en fait sentir mais qui disposent quand même de connaissances sur leur sujets propres, ainsi le préposé à l'économie Charles Stiers écrit tant dans *La Gerbe* que dans les *Nouveaux Temps* ou Jacques de Lesdain qui se prête certes à une vaticination circonstancielle sur le continentalisme économique mais qui n'en est pas moins renseigné, ce que nous aurons l'occasion de démontrer plus amplement dans un chapitre suivant. On trouve par ailleurs des collaborations d'Henri Clerc sur ce qui concerne l'économie et qu'il est difficile de taxer d'amateurisme. De même la critique littéraire est animée par des professionnels comme Gonzague Truc, écrivain connu dans l'entre-deux-guerres et qui « pendant sa collaboration à *La Gerbe* [faisait] sans doute partie déjà de l'élite intellectuelle française¹ » ou Henri Poulaille chef de file de la littérature prolétarienne et surtout les figures incontestablement professionnelles et brillantes de Ramon Fernandez et de Robert Brasillach. De plus le directeur Alphonse de Châteaubriant, le rédacteur en chef Camille Fégy, le gérant Marc Augier, ont tous une expérience précédente dans la presse. Ce qui permet à chacun d'envisager non seulement le respect d'une tradition éditoriale, mais aussi de penser certaines innovations et surtout de rechercher une certaine qualité. Il semble que dès le début Châteaubriant ait eu une haute idée de son journal, ce que nous décrit Marc Augier :

« Le numéro zéro de *La Gerbe* fut préparé villa du Ranelagh par une petite équipe composée de Châteaubriant, Mme X, un de ses fils André X, le factotum M... et moi-même. Epique ! Perdu dans son rêve le Maître disait :

- Voyons, je ne peux pas publier un journal si important sans l'approbation du Maréchal ! Je vais partir pour Vichy !
- Impossible, monsieur de Châteaubriant ! s'écriait M... [...]
- Je ne peux pas me lancer sans un grand édito ! Il me faut Montherlant ou Abel Bonnard ! Mais Bonnard est à Vichy... je pars pour Vichy ! [...]
- Alors il nous faudrait Céline !

J'allai voir Céline qui me repoussa gentiment vers la porte en disant :

- Mon p'tit gars, moi j'ai tout dit sur les Youpins quand il y avait du risque. Maintenant que les Boches sont là, je m'écrase. J'crache pas sur les vaincus ! »²

¹ Christian Marche, *La Gerbe: un organe collaborationniste*, Thèse de doctorat, Université d'Orléans, France, 1998, 500 p.

² Op.cit. Saint Loup, *j'ai vu l'Allemagne*

C'est finalement lui-même qui se chargea de l'éditorial en produisant une « lettre au Maréchal Pétain » unique objet de ses pensées. C'est aussi lors de cette réunion que Marc Augier trouva le nom du nouvel hebdomadaire : *La Gerbe*. Très évidente référence à *La Gerbe des forces : nouvelle Allemagne*, ouvrage de Châteaubriant paru en 1937. De cet oxymore de « gerbe des forces » utilisé par Châteaubriant qui redouble la mollesse du mot « gerbe » offrande agricole et servile, Marc Augier ne garde que le symbole fascisant, mais encore ambiguë, ce que relève Charles-Albert, pseudonyme de l'anarchiste Charles Daudet qui écrit à *La Gerbe* :

« Je salue dans votre gerbe à la fois le symbole, le signal et le moyen de cette union. Elle n'est encore qu'un assemblage de tiges et d'épis. Peut-être lui faudra-t-il bientôt se changer en autre chose. En quelque chose de plus austère et de plus dur. En un faisceau ¹ ».

Mais cette transition fasciste n'a pas lieu comme nous l'avons vu à cause du départ de Moelhausen en mai 1941 puisque le 8 mai 1941 paraît le dernier article « d'Aimé Cassar ». Alors Camille Fégy peut apparaître le 22 mai puis André Castelot et sa mère, Gabrielle Castelot refont surface la semaine suivante, Alphonse de Châteaubriant enfin ne revient qu'à partir du 12 juin. Après la victoire de la « réaction » contre le national-socialisme :

« On vit alors *La Gerbe* se peupler de hobereaux racornis, sentant la naphthaline, tous ces gens n'ayant rien oublié, rien appris. Ils constituèrent finalement une cour en version squelettique et qui rappelait terriblement celle du début de la Restauration. Je me demande toujours comment l'ancien communiste Camille Fégy, devenu rédacteur en chef réussit à s'accommoder de ces fantômes ² ».

En réalité cette équipe que méprise Marc Augier pour son absence de conviction nationale-socialiste, ce sur quoi il conviendra de discuter, est le fait de Châteaubriant qui compte donner à son journal une ligne éditoriale propre. En effet Châteaubriant est allé trouver lui-même Camille Fégy pour lui demander de « l'aider à reprendre son journal aux Allemands qui s'y étaient infiltrés³ ». Camille Fégy serait entré en fonction le 15 mai 1941, il ne s'est donc en rien accommodé des fantômes, c'est lui qui les a appelés pour donner à *La Gerbe* une ligne spécifique et une équipe française et pour cela Châteaubriant lui confie les « pleins pouvoirs rédactionnels » jusqu'en janvier 1942. Après quoi leurs relations se détériorent jusqu'au renvoi de Camille Fégy le 15 août 1943. Revenant sur ses pas Châteaubriant lui redonne la rédaction de *La Gerbe* en février 1944. Entre temps c'est Guy Crouzet, ami de Jean Luchaire, qui assura l'intérim.

¹ *La Gerbe* du 15 Août 1940, éditorial Gerbe ou faisceau ? de Charles-Albert.

² Op.cit. Saint Loup, *j'ai vu l'Allemagne*

³ Dossier d'instruction de Camille Fégy, AN, Z/6/63, dossier 999.

D'un point de vue formel *La Gerbe* s'inscrit dans l'héritage direct de *Candide* : « Ils ont en commun, la stabilité des rubriques et la bonne classe des rédacteurs ¹ » d'après Jean Queval, de même que le « fait de la semaine » qui commente l'actualité politique en deuxième page fait partie de la formule de *Candide*. De façon purement formelle *La Gerbe* s'inscrit effectivement dans la pure continuation de *Candide*, en présentant six colonnes et une caricature en bas de première page, la présentation est des plus traditionnelle, la symétrie est recherchée le plus souvent possible. Comme on peut le voir ci-contre :

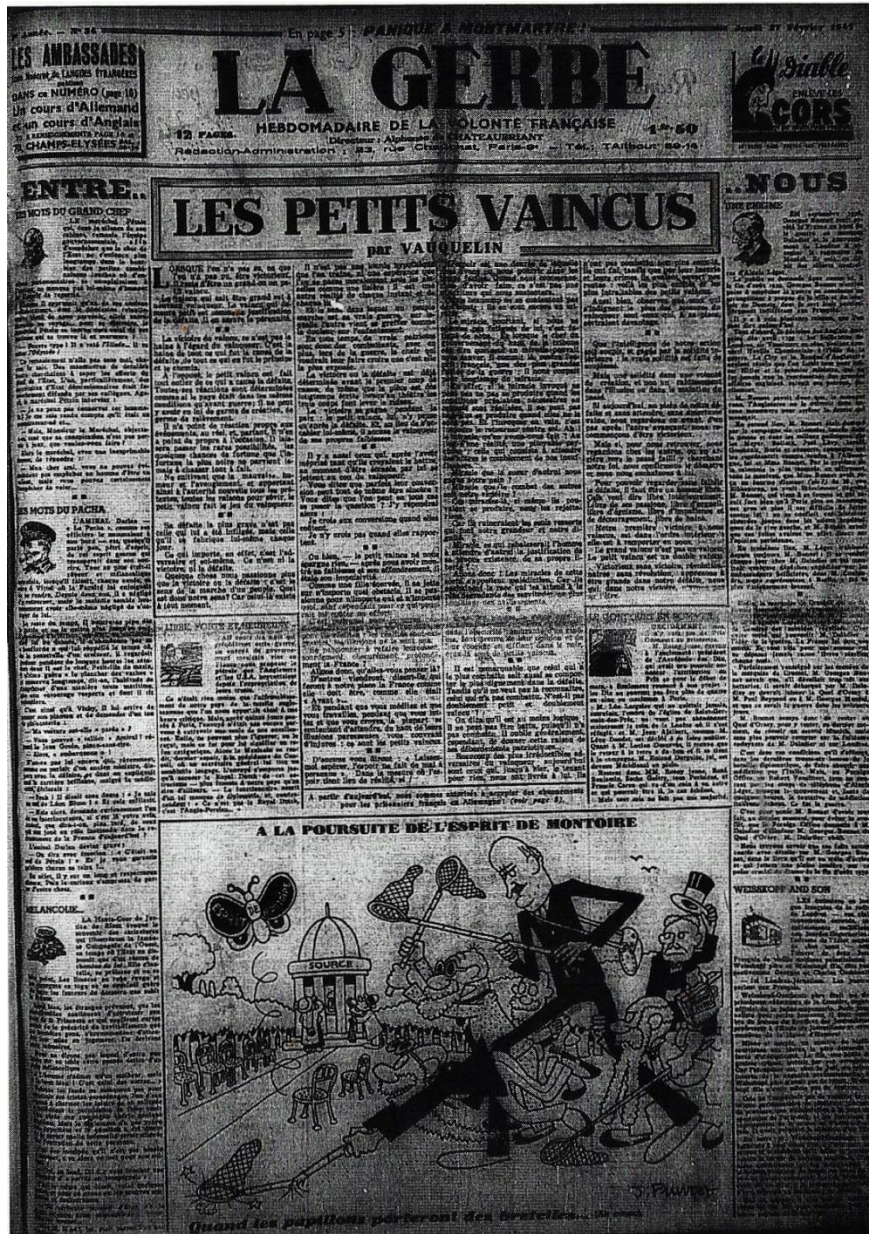


Figure 1 : Une de *La Gerbe* du 27 février 1941

¹ Op.cit. Jean Queval, première page, cinquième colonne.

Cependant l'hebdomadaire ne se contente pas de reprendre ce cadre formel et va connaître une évolution rapide afin d'étoffer son nombre de pages : il doit aussi compter avec les restrictions de papier, ce qui à la fin du conflit se fait de plus en plus ressentir, comme le montre le tableau ci-dessous :

Années	Nombre de pages
Juillet 1940	4
Août 1940	6
Septembre 1940	8
1941	12
1943	8
1944	6

Tableau 5 : évolution du nombre de pages

Cette évolution du nombre de pages permet l'ajout de différentes rubriques spécialisées. Ainsi trouve-t-on une rubrique de la femme, tenue par Yvone Gally, une rubrique de la terre dès 1940 qui disparaît rapidement, des rubriques culturelles qui sont l'essence même du journal, ainsi qu'une rubrique des sports jusqu'en 1941, et une rubrique de la jeunesse. Certaines rubriques nous intéressent tout particulièrement dans la mesure où elles sont directement liées au discours européen. On trouve « l'écran du Monde » d'André Valtry, qui perdure pendant toute notre période, la rubrique de « la guerre vue par Jean-Hérolde Pâquis » parle aussi de l'Europe mais plus factuellement au travers des batailles et nouvelles du front. Plus spécifiquement, à partir de 1943 l'hebdomadaire ajoute la rubrique « présences européennes » qui dure jusqu'au dernier numéro du 17 août 1944, le dernier article ayant ironiquement pour titre « Europe... quand même ! ». Châteaubriant explique le besoin qu'il a eu de la créer :

« Cette page présence européenne a pour but d'initier les lecteurs français à la culture européenne. Elle est une page que j'ai eu la volonté personnelle de placer dans le cadre du journal. J'apporte cette précision par considération pour certains lecteurs français qui pourraient voir dans le retour régulier de ces articles sur l'activité étrangère le signe que *La Gerbe* obéit à une pression du dehors. Dans ce journal, personne n'impose quoi que ce soit. Cette innovation est uniquement l'effet de ma volonté, comme suite à la conscience que j'ai du rôle de premier plan que joua dans le drame actuel l'ignorance, volontaire ou involontaire, parmi les Français, de la culture européenne et particulièrement de la culture allemande. Cette page a été créée avec le même esprit que celui qui m'incita, en créant *La Gerbe*, à répandre, au profit de mes lecteurs de France, un peu de substantielle clarté sur les choses de notre Europe. Désormais nous compléterons cette page par des études et des articles sur les grands problèmes de la vie des peuples »¹.

¹ *La Gerbe* du 11 mars 1943, présences européennes.

On remarque évidemment le besoin de nier l'influence de la propagande allemande, ce qui ne ferait que redoubler la présomption d'ingérence allemande dans l'évolution du discours de *La Gerbe*. Mais à la lumière de la biographie d'Alphonse de Châteaubriant, de ses opinions européistes profondes et anciennes, on peut aussi penser que cet ajout lui tenait véritablement à cœur. De plus, les affaires extérieures sont un sujet très sensible pour l'Allemagne et très surveillés, on peut raisonnablement penser que les Allemands n'auraient pas intérêt à favoriser l'émergence d'une rubrique sur les affaires extérieures, au moment même où le silence s'impose sur ce qu'il se passe sur le front.

Plus précisément, nous avons essayé de dénombrer la récurrence du sujet européen dans le journal, selon un corpus restreint établi par nous, en comptant tous les articles parlant explicitement de l'Europe. Un graphique résume par année le nombre d'articles où le mot Europe apparaît de façon explicite (Annexe 1). Ci-contre, le graphique résume la récurrence de l'Europe pendant les quatre ans de publication :

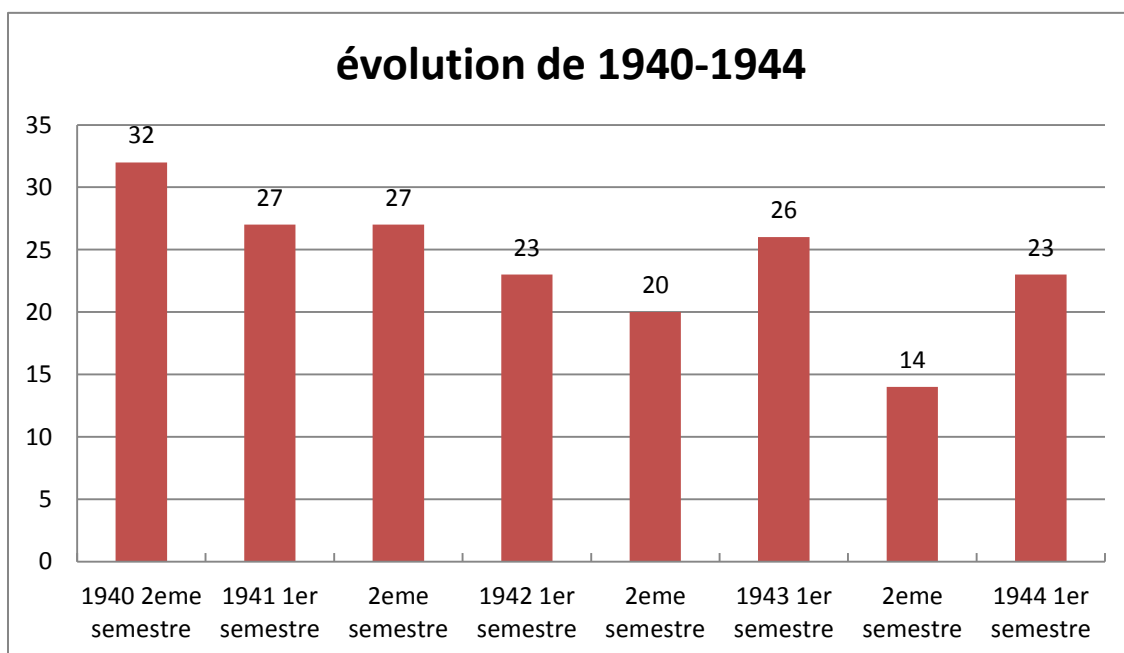


Figure 2 : Occurrence du sujet européen dans *La Gerbe*

On ne peut voir ici aucune rupture chronologique structurante, le discours diminue, certes, tout au long de la période mais reste numériquement assez important, ce qui appelle plusieurs analyses. Il n'y a pas pour les collaborateurs de *La Gerbe* de corrélation entre l'échec de la Relève et du STO avec le thème européen comme le pense Michèle Cotta dans sa thèse, ce qui aurait arrêté nette la propagande européenne après 1942. On peut donc en déduire que nos acteurs sont, envers et contre tout, attachés à l'europhisme. Evidemment le cours de la guerre

à partir du deuxième semestre de l'année 1942 explique aussi le ralentissement du discours européiste. Mais cette rupture importante entraîne plutôt une lecture qualitative que quantitative.

III. Sociabilités collaborationnistes

Le groupe rédactionnel de *La Gerbe* participe d'autres mouvements, groupes ou associations promouvant la collaboration comme elle fut définie par l'entrevue de Montoire. Le désir de collaboration peut venir du côté Français comme du côté Allemand, tout en sachant bien que les deux parties en présence ne sont en aucun cas sur un pied d'égalité et que leurs buts diffèrent de toute évidence.

A. Les initiatives françaises

Le Groupe collaboration occupe une place très importante dans la vie culturelle de l'occupation, moins comme groupe de production intellectuelle que de diffusion des idées nationales-socialistes ou collaborationnistes auprès de la population, elle joue donc un rôle d'intermédiaire important entre les Allemands, et leur idéologie, leur culture, avec la population française. Le Groupe collaboration est créé officiellement le 20 février 1941, l'autorisation de l'administration militaire à fonctionner n'arrivant que tardivement. Mais dès novembre 1940 Jean Weiland organise officieusement autour de lui le groupe, après que la politique de collaboration s'est vue valorisée dans la rencontre de Montoire. Le Groupe se définit comme : « se plaçant au-dessus des partis, des clans, des étiquettes ¹», il refuse un rôle ou une place politique pour être plus pleinement un groupe à vocation culturelle et artistique :

« Je vous informe qu'en liaison avec cet échange de vues sur un cercle « littéraire, artistique, musical » qui comprendra bon nombre de personnalité du monde des lettres, des arts, et de la musique, tous fervents adeptes de la politique de collaboration du Maréchal Pétain est en voie de formation. Son titre sera sans doute : cercle de la nouvelle Europe. ²»

On voit donc bien en quoi il s'agit surtout d'un cercle d'élites, qui veut penser la collaboration et tenter de dialoguer avec l'Allemagne. La dimension européenne est pensée

¹ Archives du Groupe collaboration, AN F/60/1486

² Ibid

comme primordiale, puisque le Groupe Collaboration devait se parer d'une titulature européenne. Et dès le 3 décembre 1940 les participations d'Abel Bonnard et d'Alphonse de Châteaubriant sont assurées.

Le groupe s'inscrit pleinement dans la filiation du Comité France-Allemagne, filiation revendiquée par Jean Weiland lorsqu'il écrit à Fernand de Brinon : « Je vous ai fait part, l'autre jour, du désir exprimé par beaucoup de Français compréhensifs, de voir revivre le comité France-Allemagne.¹ » Le Groupe Collaboration est donc une résurrection du comité dans lequel Pascal Ory voit : « la préhistoire de la collaboration ² ». Celui-ci en effet servait de vitrine culturelle au Reich qui créait le Comité le 22 novembre 1935 au George V à Paris sous le contrôle de la propagande de Ribbentrop. On trouvait dans ce comité des personnalités déjà fortement influencées par le nazisme comme Jean Luchaire ou Fernand de Brinon. Le Comité avait lancé aussi ses *Cahiers franco-allemands* où la plupart des plumes et des voix du Groupe Collaboration vont écrire, comme Jacques Schweitzer, Karl Epting, F. Grimm, Jean Weiland ainsi que Châteaubriant à partir de 1937.

Une fois constitué le Groupe Collaboration se place sous le patronage de hautes figures de la vie intellectuelle française comme Fernand de Brinon, le cardinal Baudrillart, P. Benoit de l'Académie, Abel Bonnard de l'Académie, Georges Claude de l'Institut, Claire Croiza professeure au conservatoire, Pierre Drieu la Rochelle, Abel Hermant de l'Académie, René Moulin du Conseil Supérieur des Colonies et Melchior de Polignac. On retrouve dans le groupe collaboration beaucoup de Versaillais, société que Châteaubriant connaissait et fréquentait sûrement avant-guerre car lui-même habitait Versailles, au 25 rue de l'Orangerie. On retrouve donc comme Versaillais : Jean Weiland, conseiller politique du maire qui était avant-guerre Henry-Haye qui faisait aussi partie du Comité France-Allemagne, mais qui est envoyé en ambassade à Washington. On trouve aussi René Pichard du Page, conservateur de la bibliothèque de Versailles, cousin d'Alphonse de Châteaubriant selon L.-A. Maugendre³. La proximité de Châteaubriant avec la bibliothèque et *a fortiori* avec son conservateur est attestée par la présence d'un exemplaire dédicacé de *Monsieur de Lourdines* (« à mes très chers vieux amis de la bibliothèque de Versailles »).

Bien qu'occupant une position importante dans le Groupe Collaboration, il en est en effet le président, Châteaubriant ne s'occupe pas réellement de son fonctionnement et sur 22 réunions

¹ Ibid.

² Pascal Ory, *Les collaborateurs: 1940-1945*, Paris, France, Ed. du Seuil, 1997, 331 p.

³ Op.cit. L-A Maugendre, *Alphonse de Châteaubriant*.

du comité directeur il est absent 17 fois¹. Le Groupe connaît un succès relativement important et acquiert une grande influence, puisqu'il est autorisé par l'Amiral Darlan à créer des sections en zone sud en novembre 1941. Selon un rapport d'Otto Abetz de juin 1942 le Groupe Collaboration compte 26 000 membres en zone occupée et 12 000 en zone libre². Bien que le groupe développât son propre journal de propagande, *Bulletin collaboration*, c'est *La Gerbe* qui fait office de véritable organe du mouvement.

La tâche principale du Groupe collaboration est de diffuser ses idées, notamment en donnant des cycles de conférences à Paris comme en province, auxquelles les journalistes de *La Gerbe* assistent puisqu'ils en fournissent, parfois, des comptes rendus. Certaines sont de véritables succès, dont celles notamment du professeur Grimm qui parcourt la France entière pour donner ses discours. Mais *La Gerbe* organise aussi ses propres conférences, « les grandes conférences de *La Gerbe* ». A. de Châteaubriant est aussi à l'origine d'un deuxième groupe collaborationniste appelé les « Gerbes françaises », dont la mission était de « rendre à l'homme ses provisions spirituelles » et défaire ainsi *l'homo economicus* du système capitaliste. Cet ambitieux projet ne connut absolument aucun succès.

Une des organisations importantes de l'occupation est aussi le « Cercle européen », plus restreint et plus élitiste, il regroupe le « tout-Europe » en France :

« Un cercle amical où les intellectuels, les savants, les industriels, les commerçants, les économistes, les écrivains, les techniciens appartenant aux diverses nationalités de l'Europe continentale et qui sont destinés à former l'élite européenne de demain, peuvent se rencontrer, se connaître, échanger leurs vues, et parler de leurs intérêts communs, de leurs intérêts privés, dans une atmosphère de cordiale sympathie et de confiance réciproque³ ».

La dimension européenne est tout de même présente avec les participations de beaucoup d'Allemands de l'Ambassade ou du MBF, le consul général d'Italie en France, le conseiller général d'Espagne, le consul de Hongrie, le conseiller général du Portugal. Il est créé le 15 juillet 1941, son véritable titre est « centre français de collaboration économique et culturelle européenne », c'est une association de la loi 1901. L'association est sise 92 avenue des Champs-Élysées où se trouve un restaurant bien approvisionné, ce qui selon le rapport de Police est l'une des raisons majeures du succès de ce cercle, de fait certains membres ont dû être radiés par manque d'assiduité hors fréquentation du restaurant. Edouard Chaux, le

¹ Catherine Brice, *Le Groupe Collaboration, 1940-1944*, Maîtrise, pays inconnu, 1978, 227 p.

² In Barbara Lambauer et Jean-Pierre Azéma, *Otto Abetz et les Français: ou l'envers de la Collaboration*, Paris, France, Fayard, 2001, 895 p.

³ Cercle européen, AN BB/18/7109

président de l'association organise deux à trois conférences par mois, soit technique soit culturelle, de la part de Français comme d'Allemands. Il y a un véritable travail de recherche une section a pour tâche par exemple d'élever un contre-projet aux plans Keynes-White, ou d'élever des normes pour définir les rapports monétaires entre nations. C'est un cercle très mondain, le restaurant accueille pour les grandes occasions des soirées gastronomiques. Il y a tout de même 2000 adhérents qui cotisent 1200 francs par an. Lors de la séance du 16 décembre 1942, on détermine les statuts précis de l'association. Et nous avons ainsi la liste du comité d'honneur qui regroupe des figures très importantes de la collaboration. Du côté Français on retrouve des hommes politiques et d'hommes d'Etat : Pierre Laval, Gaston Bergery, Jean Berthelot, Jean Bichelonne, Abel Bonnard, Jacques Doriot, Marcel Déat, Adrien Marquet, ainsi que des journalistes et hommes de lettres, beaucoup d'entre eux ont écrit au moins une fois dans *La Gerbe* : Alphonse de Châteaubriant bien sûr, Jean Weiland, Clément Serpeille de Gobineau, Louis-Ferdinand Céline, Robert de Beauplan, Paul Chack, Guy Crouzet, Ernest Fornairon, Abel Hermant, Jean Luchaire, Jean Montigny, Alfred de Monzie, Gaston Riou, Georges Suarez, ajoutons y Henri de Man bien que sujet belge. Du côté Allemand on trouve: Rudolf Schleier, Rufolf Rahn, Ernst Achenbach, Karl Epting, Friedrich Grimm, Friedrich Sieburg, ainsi que beaucoup d'autres membres de l'appareil allemand en France et notamment un grand nombre de techniciens des médias allemands.

Ce groupe n'a pas du tout les mêmes préoccupations que le Groupe Collaboration, il ne vise pas la démocratisation de l'idéologie allemande mais plutôt la réflexion et la diffusion des idéologies au sein de l'élite.

B. L'Ambassade et l'Institut allemand

Il faut aussi prendre en compte les initiatives allemandes pour créer l'illusion d'une vie intellectuelle de nouveau vigoureuse et d'une vie mondaine de nouveau brillante. De ce fait il faut donner toute son importance à l'ambassadeur Otto Abetz, qui ne fut pas le francophile distingué et sympathique que l'on dépeint souvent, comme le rappelle très justement Barbara Lambauer. Ses efforts pour un rapprochement franco-allemand bien que réels ne sont pas dénués de présupposés. On peut ici présenter ses plus proches collaborateurs. Tout d'abord Ernst Achenbach qui contribue fortement à la politique antijuive de l'Ambassade. Il est rappelé à Berlin en 1943 à cause de son épouse américaine. Karl Epting, ensuite, de formation historique et linguistique, inscrit au parti nazi en 1940, dirigeait à cette

date l'Office des échanges universitaires. Il est lié à Otto Abetz depuis 1934, et celui-ci le fait directeur de l'Institut allemand inauguré en septembre 1940, installé rue saint-Dominique, dans les locaux confisqués de l'Ambassade de Pologne. L'Institut organise aussi des conférences, des cours de langues, et même la constitution d'une bibliothèque. Friedrich Grimm est un avocat puis un professeur de droit international surtout intéressé par la révision du traité de Versailles. C'est un conférencier important du Groupe Collaboration. Friedrich Sieburg, enfin, journaliste rendu célèbre par son livre *Dieu est-il français ?*

L'Institut allemand participe à asseoir le prestige culturel de l'Allemagne en France du fait de ses conférences notamment où peuvent venir des personnalités majeures comme Hans-Georg Gadamer parlant de l'Histoire chez Herder en mai 1941. Celui-ci organise aussi les grandes expositions : l'exposition antimaçonnique de Jacques de Lesdain et de Maquès-Rivières rassemble un million de visiteurs, celle de la « France européenne » attire 635 000 visiteurs, mais aussi la célèbre exposition Arno Breker de 1942. L'Institut allemand organise également des cours d'Allemand qui sont loin d'être boudés par la population. L'institut connaît tout de même un rayonnement important puisque jusqu'en 1944 il dispose de 15 instituts et 56 filiales en province.

L'Institut crée en outre un comité de traduction pour la diffusion de livres allemands en France. La première réunion de celui-ci a lieu en février 1941. S'y retrouvent Bremer, Frank, Arndt, ainsi que des représentants de la *propaganda-abteilung*, de la *propaganda-staffel* à Paris, de l'*Einsatzstab* de Rosenberg, et du service linguistique de l'*Auswärtiges Amt* de Berlin. Côté Français on trouve A. de Châteaubriant, Drieu la Rochelle, Jacques Benoist-Méchin, Maurice Boucher et des représentants de maisons d'éditions tels que Maurice Bourdel de Plon, Bernard Grasset, et le baron Fain.

Dans tout ce dispositif culturel, on rencontre aussi la librairie Rive Gauche qui s'installe place de la Sorbonne en avril 1941. Elle vend les livres des collaborationnistes et des Allemands traduits par le comité présenté ci-dessus. Malgré des débuts difficiles, de l'acide est régulièrement répandu sur les livres et elle est même la cible d'un attentat à la bombe en novembre 1941, son succès est incontestable à partir de 1942, elle devient l'une des plus influentes librairies de la capitale. Il se trouve que Châteaubriant fait partie de son comité et touche des jetons de présence, ainsi que Maurice Bardèche et Robert Brasillach par exemple¹.

¹ Procès de Robert Brasillach, BDIC, Fonds Bluet, F res 334/24.

Pourtant il ne faut pas oublier que tout ce travail de rapprochement franco-allemand ne cache, même de la part d'Abetz, que la volonté de vassaliser purement et simplement la culture française et de donner à la culture allemande une position dominante. Otto Abetz fait illusion, mais il travaille toujours *ad majorem Germaniae gloriam*. Certes il semble protéger, aimer, défendre la culture française mais il ne peut délibérément désobéir à des ordres aussi clairs que ceux-ci : « toute tolérance à l'égard de la propagande culturelle française ou assistance prêtée à cette dernière, serait un crime vis-à-vis de la nation » ceci étant tiré d'une circulaire du ministère de la propagande du 28 novembre 1940. Abetz partage les buts de guerre de son *Führer* ; c'est sur la méthode que tous deux diffèrent et on doit souligner l'importante influence d'Abetz sur Hitler. De même, Abetz n'ignore pas la place dévolue à la France en cas de victoire du Reich :

« À l'avenir, la France jouera en Europe le rôle d'une "Suisse agrandie" et deviendra un pays de tourisme pouvant également assurer certaines productions dans le domaine de la mode. Soutenir les efforts du gouvernement français pour établir un régime autoritaire n'aurait donc aucun sens. Toute forme de gouvernement paraissant propre à restaurer les forces de la France se heurtera à l'opposition de l'Allemagne »

lit-on dans une directive du Reich donnée à la presse allemande le 9 juillet 1940. Ce qui illustre assez bien les actions d'Otto Abetz pour diviser la France et les Français, pour une sujétion certaine.

Pour synthétiser ces deux versants de la collaboration culturelle et mondaine, on propose un graphe de réseau qui permet de mieux comprendre les liens et les groupes qui se constituent dans ce microcosme collaborationniste parisien. On y voit d'abord la très grande compénétration entre *Je suis Partout* et *La Gerbe* ces deux hebdomadaires comptent beaucoup de rédacteurs communs. On voit aussi que *La Gerbe* se situe politiquement assez centralement entre le RNP et le PPF mais qu'elle participe de beaucoup d'organisations et groupes de la collaboration culturelle. On voit aussi la place centrale d'Alphonse de Châteaubriant qui sert d'intermédiaire entre tous ces groupes et qui jouit donc d'un capital social impressionnant. La chronologie est malheureusement écrasée par ce type de représentation. On peut distinguer des réseaux de connaissances d'avant-guerre comme celui du cercle Rive-Gauche, des *Cahiers Franco-Allemands*. Ces réseaux d'avant-guerre se développent et se complexifient avec l'occupation, les différents groupes vont se rejoindre dans le Cercle Européen ou le Groupe Collaboration par exemple.

Ainsi grâce à ces différents groupes de sociabilité, les idées allemandes peuvent être diffusées à nos acteurs autant qu'à une bonne partie de la population française. Mais il faut bien mesurer l'emprise allemande sur la presse de la collaboration, qui est plus complexe qu'on ne pourrait le croire. Cette emprise n'explique pas à elle seule les discours tenus dans l'hebdomadaire, les journalistes sont loin d'obéir à la seule contrainte ou à l'opportunisme. Les journalistes jouissent tout de même d'une certaine liberté. Ils peuvent développer largement la politique intérieure française, spéculer librement sur la forme du futur Etat français et même de l'Europe de demain. Cette liberté est visible dans les nombreux désaccords qui se font jour au sein du journal lui-même et *a fortiori* entre les journaux de la collaboration. La dépendance économique est elle aussi, nous l'avons vu, à relativiser. Les allemands n'ont qu'un contrôle secondaire sur *La Gerbe*. C'est pourquoi *La Gerbe* peut développer un discours autonome, qui ne ressemble à aucun autre et se situer dans le champ éditorial de l'occupation. Nos acteurs sont obligés de côtoyer les Allemands dans Paris occupé et ils ne s'en privent pas, ce qui permet aux idées allemandes de se répandre plus vite auprès de ce groupe dont l'amitié avec l'Allemagne nazie était plus ancienne. Même si tous se retrouvent dans la collaboration, il ne faut pas croire que la collaboration est homogène. Les collaborateurs viennent de milieux et d'horizons très différents, ce qui est l'occasion encore une fois de montrer qu'il existe de profonds antagonismes dans la presse de collaboration, et par là une certaine liberté.

Chapitre 2 : Les collaborateurs de *La Gerbe*

« Je ne connais que la foule, et c'est pourquoi je suis écrivain politique [...],
je ne connais que des grands fantômes : la France, l'Eglise, le Communisme. »

Pierre Drieu la Rochelle, *Blèche*

Nous avons, dans le chapitre précédent, parlé collectivement et indifféremment de « *La Gerbe* » or cette unité est éminemment fictive, la rédaction est avant tout une somme d'individus qui expriment chacun leur individualité. Qui sont donc les rédacteurs de *La Gerbe* ? Quels sont leurs parcours, leurs formations, leurs âges ? Autant de question qui peuvent éclairer la fabrication même du journal. Il s'agit de déterminer si on peut parler pour *La Gerbe* d'un intellectuel collectif, s'il y a un groupe « *La Gerbe* » de même que le pense Pierre-Marie Dioudonnat pour *Je suis Partout*, qui est un journal fondé et écrit par un groupe de proches voire d'amis. Les collaborateurs de *La Gerbe* ne sont pas ici classés en fonction de leur participation absolue. La difficulté venant du fait qu'il y a un renouvellement très important des signatures. Ainsi on compte 115 signataires répertoriés mais trois seulement sont des signataires permanents. Parmi les signatures restantes 40% appartiennent à des collaborateurs réguliers, de plusieurs semaines à quelques mois. Rares sont ceux qui dépassent une année, - moins d'1% - et 60% n'apparaissent que de manière éphémère¹. Il apparaît donc assez vain de présenter chacun des auteurs.

Nous avons choisi, dans un premier temps, d'isoler la vie d'Alphonse de Châteaubriant parce qu'il est le directeur de *La Gerbe* et l'âme de sa ligne éditoriale. Puis nous avons essayé, dans un second temps, de faire une liste, la plus exhaustive possible, des auteurs discourant sur l'Europe. De plus nous les avons regroupés de manière à ce que leurs formations respectives apparaissent mieux et mettent ainsi en avant des lieux, des périodes et des domaines où les rencontres ont pu s'opérer entre ces différents acteurs, car la majorité d'entre eux se connaissent d'avant-guerre. D'autres collaborateurs régulièrement cités ne peuvent pas faire l'objet d'une présentation biographique du fait de la pauvreté des informations disponibles à leur sujet.

¹ Christian Marche, *La Gerbe: un organe collaborationniste*, Thèse de doctorat, Université d'Orléans, France, 1998, 500 p.

I. Alphonse de Châteaubriant « Entre Jésus et Hitler ¹»

A. L'écrivain et le chrétien (1877-1935)

Alphonse van Bredenbeck de Châteaubriant est né à Rennes le 25 Mars 1877, il étudie au lycée de Nantes où il est l'élève d'Edouard Herriot. Sa jeunesse est marquée par l'influence de Rousseau et de Spinoza qu'il délaisse ensuite pour se tourner vers les « anti-Lumières », tels que Nietzsche ou Carlyle, il n'en garde pas moins une forte influence de ses lectures premières. Il étudie à l'école spéciale militaire de Saint-Cyr, sans que cela lui plaise particulièrement, de ce fait il échoue au concours et se fait donc simple soldat en 1898, au 1^{er} cuirassier de Chartes. La vie militaire le lasse rapidement et il décide de se consacrer à une autre de ses vocations : l'écriture. Il rejoint le grand Ouest qu'il aime tant entre Piriac-sur-Mer, Nantes et Saint-Nazaire. Dans cette dernière ville il épouse Marguerite Bachelot-Villeneuve le 18 mai 1903. Alphonse de Châteaubriant ne se contente pas de sa province natale et il voyage régulièrement à Paris où il rencontre Romain Rolland en 1906 avec qui il va collaborer au *Chroniqueur de Paris* et à la *Revue Bleue* dans lesquelles il est introduit par Henry Luquet. Grâce à l'entremise d'Eugène Hollande il peut écrire aussi dans *Le Rappel*. Il retourne régulièrement chez lui dans l'Ouest de la France ; il y trouve alors son inspiration romanesque, dont le premier, le plus connu, *Monsieur de Lourdines* est récompensé du prix Goncourt en 1911. Son ami Romain Rolland salue un livre « à rendre en un mois son auteur célèbre dans le monde entier ». Le roman se vend jusqu'à 18 000 exemplaires avant 1914 et il fait l'objet d'une adaptation cinématographique en 1944 par Pierre Hérain, le beau-fils du Maréchal Pétain.

Lorsque survient la Grande Guerre, il est mobilisé dès le 4 août 1914, au poste de brigadier du train des équipages, ambulance N°13 du 11e groupe d'ambulance armée. Il finit maréchal des logis au VIe train. Sa famille et lui-même résidaient alors au 25 rue de l'Orangerie à Versailles. Durant la guerre se renforce chez lui une vision pessimiste de l'humanité. Il écrit le 10 octobre 1915 à Madeleine Rolland : « Je vous dis que la société humaine se partage en deux catégories : les passifs et les médiocres. La sottise est la reine du monde, elle est la bête dont parle l'Apocalypse, la bête aux couronnes d'or couchée, voluptueuse et gloutonne, sur l'Océan de la vie.² » ou encore dans une lettre à sa femme :

¹ Marc Augier (dit Saint-Loup), *J'ai vu l'Allemagne: printemps 1941*, Paris, France, F. Sorlot, 1941, 80 p.

² Alphonse de Châteaubriant et Romain Rolland, *L'un et l'autre: correspondance entre Romain Rolland et Alphonse de Châteaubriant*, Paris, France, A. Michel, 1983, vol. 2/, 268+480 p.

« Devant le grand mécanisme impersonnel qui finit d'égaliser du dedans le troupeau inconscient des hommes, devant cette cuve fermentant d'où ne déborde plus aucune tête, je sens que l'œuvre de destruction, accélérée par cette guerre dans une mesure encore incalculable, a atteint jusqu'aux principes qui semblaient éternels, jusqu'aux conceptions qui étaient le fondement de la vie hiérarchisée des peuples d'Occident. C'est en elles-mêmes, dorénavant, et sur le vaste terrain social, que les masses auront à trouver la nouvelle loi de leur vie. ¹».

Châteaubriant est fondamentalement un antimoderniste et surtout un antimatérialiste, qui croit constater la décadence de l'Occident et qui cherche des solutions pour régénérer les peuples européens écrasés par la guerre. Ces solutions il les trouve dans un antibolchevisme prononcé, un aristocratism et aussi un très fort espoir en la construction européenne. Ainsi en est-il de la lettre qu'il envoie à sa femme de l'hôpital de Nancy le 28 novembre 1918, et que nous retranscrivons presque intégralement tant son développement en dit long sur le chemin qu'empruntent ses idées :

« Aujourd'hui que les batailles viennent de prendre fin ce qui me révolte dans cette guerre, ce n'est peut-être pas tant la guerre elle-même que l'immense retard apporté par l'esprit des peuples et de leurs dirigeants à percevoir le grand mouvement d'unification européenne commencé depuis longtemps. Pour ceux en qui il s'était fait jour, il était trop clair que l'évolution vers l'interdépendance et l'unification avait atteint un stade si avancé, qu'avec un peu plus d'intelligence dans les masses, cette guerre ne devait pas avoir lieu. [...] Or, [...] comme une volonté biologique se substituera de plus en plus au sentiment ou au calcul comme la base de la politique des grands Etats, cette copénétration des actions est un événement qui, en dépit de nos cris d'horreurs et de haine, continuera de se développer et de s'accomplir.[...] L'avenir de l'Europe est bien sombre, mais coûte que coûte nous marchons vers une "Europe unie", de plus en plus "unie". Il y aura d'abord une nouvelle lutte entre les deux éléments aristocratiques et démocratique, autorité et prolétariat, autorité et éléments mélangés, esprit d'analyse, de justice égalitaire, d'ambition, etc... La guerre européenne tout nous y ramènera. De cette situation sortira ou l'Europe presque ille de l'Asie ou le bloc européen-africain. [...] Au lieu de partir d'une idée d'entraide mutuelle et de collaboration qui s'impose dans l'état de désarmement où sont plongés aujourd'hui tous les peuples d'Europe, les gouvernements alliés ne font guère que s'inspirer de leurs sentiments d'envie, de crainte, de rancune et de haine ; toute cette démence étant l'œuvre des faux nationalismes, des faux nationalismes impénitents. L'heure était venue cependant pour les nations de coopérer ensemble à la réalisation du grand organisme européen comme pour les gouvernements conservateurs de faire cause commune contre l'ennemi commun, le bolchevisme international. Mais les bourgeoisies se sont attachées à ne concevoir les conflits que sous la forme de guerres de peuple à peuple. Elles n'ont pas compris que cette maîtresse fatalité de la guerre avait d'ores et déjà condamné nos générations, à se rencontrer sur d'autres champs de bataille. Et pourtant la grande coopération européenne serait actuellement, pour les peuples épuisés et intérieurement détruits dans leurs hiérarchies, la seule arche de salut. [...] la question est celle du salut de l'Humanité et les Français en font la question du désarmement de l'Allemagne ».

¹ Ibid.

La lettre se termine par un pessimiste mais prophétique : « tout prépare la guerre ; dans vingt ans nous aurons la guerre »¹.

Le véritable bouleversement de sa vie, ce qui d'après lui, lui confère sens et unité est sa conversion au catholicisme qu'il avait pourtant apostasié dans sa jeunesse. Il est intéressant de constater qu'il en donne deux récits tout à fait différents mais qui montrent une évolution dans la reconfiguration narratologique de sa vie. Ainsi Marc Augier nous délivre le récit que lui-même lui fit lors de leur rencontre pendant la débâcle :

« Il traînait en effet une jambe à la suite d'un accident de jeunesse qui n'avait pas laissé de jouer un rôle considérable dans sa vie. Dès notre première rencontre dans l'Yonne il m'avait compté l'affaire : - je me promenais en rêvant sur les quais de Piriac, à la tombée de la nuit, et par distraction je m'entraivai dans une haussière tendue entre une bitte d'amarrage et un bateau. Je tombai et me brisai la hanche. Pendant cinq mois, j'eus tout le temps de rêver et aussi de souffrir abominablement sur un lit d'hôpital. C'est là que je découvris le sens profond du christianisme. Je vais vous expliquer...

Il ne m'expliqua jamais rien, et personne (car il entamait l'histoire devant tout interlocuteur nouveau) ne reçut jamais l'explication attendue.²»

On peut voir ici une certaine influence de Rousseau, à qui il arrive presque la même mésaventure dans *Les rêveries du promeneur solitaire*. Alors que dans *ses Fragments d'une confession* rédigés entre 1945 et 1951 durant son exil il fait part d'une expérience plus paulinienne en décrivant un véritable chemin de Damas, auquel il ne fait bizarrement absolument jamais référence dans ses lettres. Il se trouvait sur la route entre Epernay et Sainte-Menehould (à l'ouest de Châlons-en-Champagne). Voici la retransmission plus ou moins fidèle de ce que le Christ lui-même lui souffla :

« Et voici j'ose dire mot pour mot, les paroles qui vinrent frapper de cette façon mon oreille intérieure : “Tu t'oublies aujourd'hui plus que tu ne t'oubliais autrefois. Mais tu ne t'oublies pas suffisamment encore. Tu t'oublieras davantage... puis encore davantage. Puis quand tu te seras oublié toujours plus et toujours plus encore, tu finiras par trouver l'amour... et quand tu auras trouvé l'amour, tu aimeras toutes choses sans distinction, car il n'y a pas de distinction entre les choses : tu aimeras jusqu'à cette boue dans laquelle tu marches.” »

Le récit biblique est plus propre à la description d'une épiphanie. Il abandonne la filiation rousseauiste, plus politique, pour une filiation biblique bien plus spirituelle. Dans tous les cas,

¹ Louis Alphonse Maugendre, *Alphonse de Chateaubriant: 1877-1951*, Paris, France, A. Bonne, 1977, 443 p.

² Saint-Loup, *J'ai vu l'Allemagne: printemps 1941*, Paris, France, F. Sorlot, 1941, 80 p.

que ce soit après l'incident de Piriac ou l'apparition de Sainte-Menehould, il verse dans un catholicisme empreint de mysticisme.

Dans l'immédiate après-guerre sa seule conscience politique se limite au pacifisme et au rapprochement franco-allemand, comme il l'écrit dans ses *Cahiers* en décembre 1920 :

« Je ne m'occupe de politique que tout juste assez pour savoir que la France persévère dans son aveuglement. Voici l'Angleterre qui s'apprête à nous imposer son alliance, alors que nous devrions avoir la force d'aller vers celle de l'Allemagne. Alors la paix serait assurée, et notre prospérité renaîtrait. Nous avons pourtant laissé tomber la culotte rouge ; mais non, nous rêvons, nous voulons de nouveaux champs de batailles ; nous les aurons¹ ».

Certes le révisionnisme et le rapprochement franco-allemand sont plus souvent des marqueurs politiques de gauche mais il n'en est rien pour Châteaubriant qui reste tout de même un homme de droite - il se revendique lui-même monarchiste - quoi qu'en dise sa signature à la « Déclaration d'indépendance de l'esprit » du 26 juin 1919 de Rolland dans *l'Humanité*. Il collabore également, certes, à la revue *Europe* lancée en janvier 1923, par Romain Rolland et René Arcos. Cette revue se veut « socialiste, libérale, pacifiste, pour la révision nécessaire des traités et le désarmement ». Il y publie un vibrant hommage à Romain Rolland dans le numéro du 15 janvier 1926, entièrement dédié à ce dernier à l'occasion de son soixantième anniversaire. Durant ces années il approfondit sa recherche spirituelle en s'intéressant aux philosophies d'Orient, avec le *Wu Wei* d'Henri Borel ou le *Gandhi* de Romain Rolland. En 1927-1928 la revue *Europe* connaît un regain de vitalité en s'opposant à la loi « sur l'organisation de la nation en temps de guerre » dite loi Paul-Boncour. Notamment aux paragraphes 4 et 5 de l'article IV, qui disposent que la mobilisation implique en outre les intellectuels qui doivent eux aussi aller dans le sens des intérêts de la défense nationale. Châteaubriant se désolidarise alors de la revue en refusant de s'engager dans la lutte contre la loi. De plus la revue glisse de plus en plus vers des positions communistes, à mesure que Rolland lui-même se rapproche des Soviétiques, c'est le moment opportun pour Châteaubriant de rompre avec ce milieu bolchévisant. En outre, il retourne également à sa vie d'écrivain en connaissant un nouveau succès grâce à son roman *La Brière*, récompensé par le grand prix du roman de l'Académie en 1923, dont Jean Queval nous donne pourtant une critique acerbe :

« Quelques pages assez belles ne nous cachent plus les défauts de l'écrivain : la mégalomanie, l'obsession, l'incapacité à sortir de soi, le développement de la folie mystique, le pathos où il

¹ Alphonse de Châteaubriant, *Cahiers: 1906-1951*, Paris, France, B. Grasset, 1955, 351 p.

s'embourbe, et le plus écrasant mauvais goût, il rêvasse inépuisablement. Il multiplie le romantisme par la volonté de puissance, Lamartine par Nietzsche ¹».

Ce roman fait également l'objet d'une adaptation cinématographique en 1924 par Léon Poirrier. En 1925, Châteaubriant est fait chevalier de la Légion d'Honneur, ce qui complète encore ses titres honorifiques. Il commence par la suite en 1928 la rédaction de *La réponse du Seigneur*, qui mêle politique et mysticisme religieux. Il pratique assidument la méthode Coué et se penche aussi sur la « *Christian science* », inventée par la théologienne américaine Mary Baker Eddy, qui se veut une mise en pratique des enseignements de Jésus Christ par la science, et du même coup une spiritualisation de la science. De ce fait, mais sans réel fondement, quand Emmanuel Mounier prépare le lancement d'*Esprit*, et qu'il est pressenti pour y écrire, Jacques Maritain écrit une lettre le 13 juin 1931 pour déconseiller sa participation : « Je crois qu'on m'a raconté qu'il se plongeait dans l'occultisme ²».

En 1935 Châteaubriant appose sa signature au manifeste « Pour la défense de l'Occident » d'Henri Massis, aux côtés de personnalités telles qu'Abel Bonnard, Abel Hermant, Thierry Maulnier, Charles Maurras, Pierre Gaxotte, par exemple. Ce texte s'oppose aux sanctions de la SDN contre l'Italie après l'invasion de l'Éthiopie, il rassemble toutes les signatures de la droite, et signe la prégnance d'un néo-pacifisme important dans la droite française.

B. Le tournant national-socialiste (1935-1951)

La véritable rupture apparaît après son retour d'un voyage en Allemagne, emmené par sa maîtresse Gabrielle Castelot, duquel il ressort subjugué par le nouveau Reich national-socialiste. Il y fait le pèlerinage traditionnel de tout germanophile distingué, il visite Bayreuth pour y entendre le Lohengrin, Bamberg et Nuremberg. Il rencontre notamment Goebbels. De ce voyage il tire surtout son nouveau livre *La gerbe des forces : Nouvelle Allemagne* (1937). Il y dresse un tableau idyllique de la société allemande, décrit dans des termes dithyrambiques la personne et la politique du *Führer* : « regardez-le au milieu des enfants, regardez le penché sur la tombe de ceux qu'il aimait ; il est immensément bon, et, je le répète : *bon* [...] ³» ou encore « Si Hitler a une main qui salue, qui s'étend vers les masses de la façon que l'on sait, son autre main, dans l'invisible, ne cesse d'êtreindre fidèlement la main de celui qui s'appelle

¹ Jean Queval, *Première page, cinquième colonne*, Paris, France, A. Fayard, DL 1945, 1945, 358 p.

² In Louis Alphonse Maugendre, *Alphonse de Chateaubriant: 1877-1951*, Paris, France, A. Bonne, 1977, 443 p.

³ Alphonse de Châteaubriant, *La Gerbe des forces: (Nouvelle Allemagne)*, Paris, France, B. Grasset, 1937, 356 p.

Dieu ¹». Cet ouvrage laisse un certain malaise même au sein de l'extrême droite française, Brasillach lui donne dès lors le surnom de « Jocrisse du Walhalla ² ». Alphonse de Châteaubriant a une interprétation toute personnelle de l'idéologie nationale-socialiste, il la pense comme une possibilité de régénérer le christianisme en prônant une morale du sacrifice, de l'effort et de la discipline. Quand Brasillach voyait dans le nazisme un phénomène purement esthétique : « la poésie même du XXe siècle ³ », lui y voit essentiellement un phénomène spirituel : « Dans le monde, se forme en ces jours un mouvement dans lequel s'exprime tout l'essentiel du christianisme : l'oubli de soi-même, le sacrifice de soi-même. Le national-socialisme fut un jaillissement religieux ⁴ ». Il pense que le nazisme est là non pas pour former l'Homme nouveau ou le Surhomme mais la « nouvelle créature » de St-Paul, qui n'est autre que la parfaite réalisation du Christ en chaque individu. En outre, cet objectif ne peut se réaliser que dans le cadre de la communauté raciale qui doit prendre pour modèle la communauté monastique, il note ainsi le 2 juillet 1936 :

« Former le faisceau de prières est donc la méthode la mieux appropriée pour atteindre au grand résultat en quoi consiste la présence de Dieu parmi les hommes, ou l'incarnation du Christ dans l'homme. De même que dans la communauté monastique, cette recherche devra être essentiellement l'œuvre de chaque groupe humain. Si le groupement est pur, si les hommes sont semblables, l'esprit sera identique et l'association pour Dieu puissamment unanime. La race reviendra ainsi, par son homogénéité même, le plus haut marche-pied de la prière. Si le groupement n'est pas pur, si les individus sont dissemblables par la nature et leur esprit, l'intérêt de leur cœur, la forme de leur croyance, chaque homme deviendra individuel et la grande force de la prière sera perdue ⁵ ».

On peut penser que le virage national-socialiste de Châteaubriant ne va pas contre son engagement esthétique de romancier mais au contraire, que d'une certaine manière il en découle. Il écrit ainsi en avril 1936 : « il me paraît impossible, dans les époques difficiles, de diriger un grand peuple vers son plus haut destin, si l'on n'est pas un grand poète ⁶ », le poète en question est évidemment Hitler, dont il n'est lui que le « sonneur de clairon ». Châteaubriant aspire ainsi à une « tyrannie d'artiste » pour reprendre une expression de Nietzsche. Le grand homme d'Etat, le Héros pour Châteaubriant est celui « dont la vision s'impose, qui devient un modèle dans les cœurs, un modèle sur qui s'alignent les sentiments

¹ ibid

² *Je suis partout* 8 juillet 1937

³ Robert Brasillach, *Lettre à un soldat de la classe 60: dialogue tragique*, Paris, France, le Pavillon noir, 1946, 107 p.

⁴ Alphonse de Châteaubriant, *La Gerbe des forces: (Nouvelle Allemagne)*, Paris, France, B. Grasset, 1937, 356 p.

⁵ Alphonse de Châteaubriant, *Cahiers: 1906-1951*, Paris, France, B. Grasset, 1955, 351 p.

⁶ Ibid..

de tous, les désirs de tous, les aspirations de tous, et qui devient la conscience de tous ¹». Soit un artiste total. Jean Queval déclare que Châteaubriant écrit mal « depuis qu'il est tombé dans l'Hitléromanie ²» mais en vérité Châteaubriant écrit et pense de manière semblable avant Hitler et après Hitler, ce qu'il nous sera donné de développer et d'argumenter bien plus amplement dans une partie qui détaillera la poétique de Châteaubriant et ainsi son rapport entre littérature et politique. D'autant que Châteaubriant se fait une idée très personnelle d'Hitler et du national-socialisme, comme nous l'avons vu, il préfère y voir le reflet de sa pensée plus qu'un objet autonome. Bien que fondamentalement raciste, il n'est pourtant pas un antisémite virulent. Ce qui ne l'empêche pas de s'entourer et de laisser publier dans son hebdomadaire *La Gerbe* des auteurs violemment racistes et antisémites, comme Céline, George Montandon ou Clément Serpeille de Gobineau. Il fut même Dreyfusiste pendant « l'Affaire ³ ». C'est un sioniste convaincu qu'il faut au peuple juif un espace vital digne de lui, il n'est cependant pas exempt d'effrayantes menaces si les Juifs ne quittent pas la France et ne peuvent former une nation.

La Gerbe des forces connaît tout de même sept rééditions, et si elle ne rencontre qu'un modeste succès en France, elle est très appréciée Outre-Rhin. Si bien que Châteaubriant reçoit une lettre de Goebbels le 29 Juillet 1937 qui l'invite à Berchtesgaden le 13 Août à 10 heures du matin pour y rencontrer le *Führer*. Châteaubriant est reçu par Hitler dans la salle des mappemondes, où il lui donne pour mission de bien répéter que le *Führer* n'a que des projets pacifiques pour la France et l'Humanité. Hitler aurait ajouté : « Monsieur, vous avez mieux compris le national-socialisme que 99% des Allemands qui votent pour moi » ce qui conforte Châteaubriant dans ses réflexions et lui donne dès lors une impression d'infaillibilité doctrinale.

Alors qu'il est considéré comme un « hitlérien français », la guerre entre la France et l'Allemagne est déclarée. Pendant « la drôle de guerre » Châteaubriant et sa maîtresse Gabrielle Castelot se cachent dans l'Yonne. Alors qu'il est mobilisé, Marc Augier attend une permission pour les rencontrer dans leur cachette et là encore il nous offre une description physique et morale élogieuse et très subjective d'Alphonse de Châteaubriant : « il est grand, harmonieusement bâti, avec une tête de Burgrave, des yeux célestes, une barbe fleuve, la voix profonde balance d'admirables phrases », ce qui fut illustré dans un dessin publié par *La Gerbe* le 14 mai 1942 :

¹ Ibid.

² Op.cit.

³ Simon Epstein, *Les dreyfusards sous l'Occupation*, Paris, France, Albin Michel, 2001, 358 p.

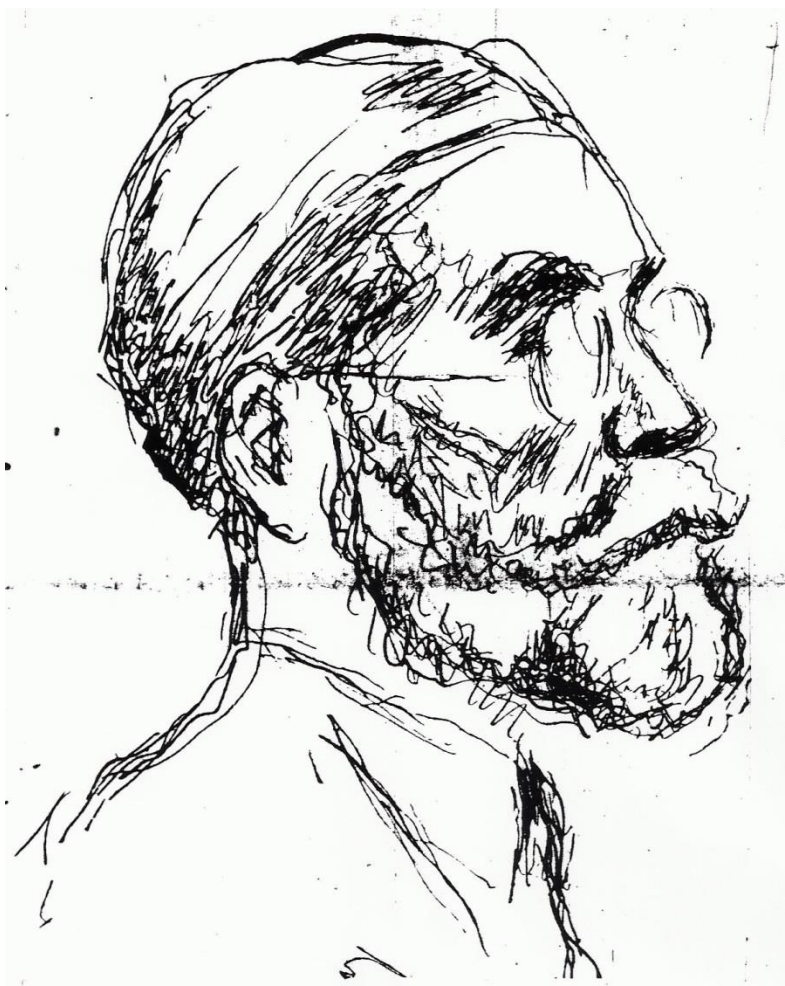


Figure 3 : Portrait de Châteaubriant, paru le 14 mai 1942 dans *La Gerbe*

Lors de la débâcle, comme beaucoup de Français, les deux amants fuient l'avancée des lignes allemandes. Constatant que les Allemands ne sont pas les antiques Goths ou les Prussiens de sa jeunesse, Châteaubriant décide de revenir à Paris pour y fonder un « journal de la revalorisation de la France ¹ », dont Marc Augier trouve le titre : *La Gerbe*. Le journal paraît du 11 juillet 1940 jusqu'à août 1944 et compte 214 numéros. Jean Queval critique la qualité de l'hebdomadaire en mettant en avant les défauts et les lacunes d'Alphonse de Châteaubriant :

« Il n'a aucune curiosité de son temps, aucune psychologie des peuples (il est de ces gens qui vont en répétant : "l'anglais n'est pas un soldat"), aucune connaissance de l'économie et somme toute aucune ouverture sur le monde, le national-socialisme excepté. Il compense ses insuffisances par un historicisme hors de propos. Il macère dans l'histoire comme un cornichon dans le vinaigre. Il croit

¹ Louis Alphonse Maugendre, *Alphonse de Chateaubriant: 1877-1951*, Paris, France, A. Bonne, 1977, 443 p.

avec ingénuité que le latin supplée à tout, encore qu'il écrive atrocement mal depuis qu'il est tombé dans l'hitleromanie¹».

Il est vrai que Châteaubriant a une personnalité assez excentrique, et nous ne comptons plus les moqueries écrites par tous ceux qu'il a côtoyés de près ou de loin. Marc Augier lui-même malgré un immense respect pour son maître qu'il appelait « le Burgrave », ne s'empêche pas de porter sur lui un regard critique qui nous permet d'approcher la personnalité d'Alphonse de Châteaubriant autrement que celle dessinée par lui-même :

« Châteaubriant planait. C'était effrayant ce qu'il pouvait planer ! Un jour, il reçoit Delaunay, vague député de Normandie, qui le bloque dans son bureau de *La Gerbe* pendant un après-midi entier. A 18 heures, on le reconduit et le Maître apparaît, s'avance vers moi, les bras ouverts, le regard bleu illuminé par les anges de service, sa belle tête de burgrave exhaussée par la barbe-fleuve frémissante, et me dit : “- Mon fils, je viens de recevoir l'homme qui va sauver la France ! Il a l'oreille du Roi ! Il va le décider à remonter sur le trône !... Alors... Voilà... Le roi traverse Paris sous les acclamations du peuple... Vous avez mobilisé vos jeunes pour l'escorter... Le roi... Versailles... Sauver la France...”²».

Soulignons que ce Delaunay est le fameux « maître du feu » qui provoqua une grande hilarité dans Paris occupée. Marc Augier fait ironiquement de Châteaubriant le « pape de la Collaboration » : « C'était le pape. Un pape doit bénir et parler peu. En latin de préférence. Celui-ci donnait sa bénédiction *ubi et orbi*, à qui venait la solliciter³ ». Alphonse de Châteaubriant entre dans l'ultra-collaboration parisienne, en se rapprochant de l'ambassadeur d'Allemagne Otto Abetz. Il participe aussi au Groupe Collaboration, au Cercle Européen et il soutient activement la création de la LVF.

Avant la libération, Châteaubriant fuit la France avec sa maîtresse, en même temps que tant d'autres collaborateurs. Son disciple Marc Augier nous offre une description du départ vers l'Allemagne :

« Le train spécial lancé par l'ambassade d'Allemagne fut attaqué par les Tipflieger (chasseurs bombardiers) américains près de Nancy. Les oiseaux des champs virent alors se dérouler un épisode de l'histoire olympique entièrement nouveau : un cent mètres plat, départ arrêté, où s'affrontaient des membres de l'Académie française, des ministres sans portefeuille, la noblesse à trois quartiers, des sommités de la médecine et de la chirurgie, les plus grands écrivains de l'époque, des généraux qui avaient conquis l'empire au profit du Général de Gaulle. On aperçut même Jésus Christ, sous les traits fameux de l'acteur Le Vigan (il avait joué Golgotha), qui avec Céline courait plus vite que tout le monde et faillit gagner la course, devancé sur les derniers mètres par le chat Bébert que le Dr Destouches (Céline) portait dans son sac de camping et qui s'en était échappé, affolé par le tonnerre

¹ Jean Queval, *Première page, cinquième colonne*, Paris, France, A. Fayard, DL 1945, 1945, 358 p.

² Saint-Loup, *J'ai vu l'Allemagne: printemps 1941*, Paris, France, F. Sorlot, 1941, 80 p.

³ Ibid.

des avions. Châteaubriant se trouvait bien entendu lui aussi dans la course - *primum vivere* - mais très handicapé.¹ »

Ils arrivent pourtant sains et saufs à Baden-Baden, où ils sont logés au Brenners Hotel. Puis encore affolé par la progression des Alliés, Châteaubriant fuit à Sigmaringen où il retrouve Otto Abetz et Céline. Ce qui lui donne la possibilité de passer de l'autre côté du miroir en devenant lui-même un personnage de roman, *D'un château l'autre* en l'occurrence : « il était habillé pareil, lui... en personnage de son roman... depuis son film « Monsieur des Lourdines »... il change plus de costume... le personnage... ». L'inénarrable scène de colère de Châteaubriant ne cache pas une sensible affection de Céline pour ce personnage : « je l'ai jamais revu ce très cher Alphonse !... ».

De nouveau A. de Châteaubriant doit fuir, vers Grainau cette fois, où il rencontre une nouvelle fois Marc Augier et lui fait l'étonnante proposition de participer à sa nouvelle revue des intellectuels français en Allemagne. Marc Augier reproduit une prétendue lettre de Speer assurant la fourniture de papier pour cette revue : « la situation de la production de papier est actuellement un peu difficile, mais la revue des intellectuels français en Allemagne, sur demande de Son Excellence l'ambassadeur Otto Abetz, recevra régulièrement une attribution mensuelle de trois tonnes à partir du 15 septembre 1945² ».

C'est alors que Châteaubriant fait l'objet d'un ordre de déportation ce qui l'oblige à fuir de nouveau. Il se réfugie alors dans le Tyrol, à Kitzbühel. Il change d'identité pour devenir le Professor Wolf, usurpant l'identité d'un mort. On lui offre involontairement une dernière publicité, dont Marc Augier nous fait le récit :

« Le reporter d'un grand journal anglais (je crois que c'était le Times) passa par Kitzbühel, brandissant un appareil photo affamé de folklore. Il tomba sur Alphonse de Châteaubriant attablé derrière un pot de bière... mise au point rapide... flash... quelques semaines plus tard, le portrait de l'ancien directeur de *La Gerbe*, condamné à mort par contumace, paraissait à Londres à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires avec la légende « tyrolien typique de Kitzbühel.³ »

Hors de ces quelques menues péripéties, Alphonse de Châteaubriant profite de son exil pour réfléchir sur sa vie, approfondir sa compréhension du christianisme mais aussi, plus directement intéressant pour nous, justifier son action aux côtés du national-socialisme. Dès le 6 novembre 1942, dans ses *Cahiers*, il fait une étrange distinction entre la forme et les principes du national-socialisme :

¹ Ibid

² Ibid.

³ Ibid.

« Il y a le national-socialisme des formes, des manifestations objectives qui vaudra ce que vaudront les hommes qui l'appliqueront, et il y a l'esprit du national-socialisme. Il y a, dans le national-socialisme, les principes, l'application des principes et les accessoires. Ce qui est hors de toute discussion, c'est la nécessité vitale des principes, parmi lesquels, en premier lieu, le sacrifice constant et total de soi-même à la cause commune. ¹ »

On voit ici en quoi cela consiste : une critique à peine voilée de la forme du national-socialisme allemand et des hommes qui l'appliquent, mais aussi une manière de sauver le national-socialisme des mains de Hitler ; de même que Staline ne saurait être le seul représentant du communisme, Hitler ne saurait être le seul représentant du national-socialisme. Il va évidemment plus loin avec la chute du Reich et écrit le 12 février 1945 : « il y a dix ans j'ai parlé du national-socialisme. Mais le national-socialisme qui fut appliqué a été la négation de celui que j'exposai dans mon livre ² », manière encore d'essayer de se dégager de toute responsabilité avec la catastrophe cosmique que fut le national-socialisme, mais paradoxalement aussi manière de le sauver de la folie hitlérienne, il reconnaît lui-même qu'il « y avait un danger dans l'hitlérisme, par suite du lien organique que l'hitlérisme avait involontairement et inconsciemment avec le bolchévisme ³ ». Deux choses ici importent particulièrement : la nomination de l'hitlérisme, manière de dire que seul Hitler est coupable de la déviation de son régime. Mais aussi que cette déviation du régime est due encore une fois au bolchévisme, c'est-à-dire selon lui, au matérialisme. Il semble aussi que Châteaubriant ait eu quelques échos de la découverte des camps de concentration. Là encore il en a une analyse particulière :

« On n'a pas compris davantage la redoutable portée universelle que présentaient les exemples d'inhumanité relevés dans les camps allemands. Le pharisaïsme politique et les illusions des nationalismes n'ont voulu voir là que des crimes allemands et l'on a rejeté sur l'Allemagne ce qui était le prodrome en Allemagne, après l'avoir été en Russie, en Espagne et ailleurs encore, de la désorganisation mentale de l'homme moderne, désorganisation destinée à s'accroître et à se généraliser toujours plus, jusqu'à ce que l'enfer soit réalisé par une humanité en qui pâliront jusqu'à l'effacement des dernières traces de Dieu ⁴ ».

Mis à part que la responsabilité des camps n'est pas imputée à la nation allemande mais au national-socialisme, Châteaubriant fait une critique assez intéressante du phénomène concentrationnaire qu'il juge être la conséquence d'une déchristianisation des peuples et donc

¹ Alphonse de Châteaubriant, *Cahiers: 1906-1951*, Paris, France, B. Grasset, 1955, 351 p.

² Ibid.

³ Ibid.

⁴ Ibid.

d'une accélération du matérialisme et de la soumission à la technique. En substance on peut rapprocher cette analyse de celle d'Heidegger, les camps de la mort sont une errance ontologique et non pas seulement une erreur historique, c'est-à-dire *in fine* ponctuelle. C'est par l'arrondissement du monde, l'oubli de soi dans la technique que l'homme en vient à oublier l'Être, et peut donc être l'auteur de la barbarie la plus abjecte. Nous ne sommes pas en mesure de savoir si Châteaubriant a eu directement accès aux écrits d'Heidegger, il est fort possible que par le biais de sa maîtresse Gabrielle Castelot il ait eu accès à une vulgarisation allemande de la pensée heideggérienne, mais guère plus.

Châteaubriant est condamné à mort par contumace le 25 octobre 1948 par la sixième sous-section de cour de justice de la Seine, inculpé d'atteinte à la sûreté extérieure de l'Etat. Cependant, et bien que faisant l'objet d'un premier mandat d'arrêt plusieurs fois réitéré dès le 23 octobre 1944, il n'est jamais retrouvé par les autorités françaises. Alphonse de Châteaubriant meurt le 2 mai 1951 d'une congestion cérébrale.

II. Les plus proches collaborateurs

A. La famille Castelot

La poétesse Gabrielle Castelot est la maîtresse d'Alphonse de Châteaubriant, elle est, selon Romain Rolland « sa véritable femme ¹», c'est elle qui l'aurait converti au national-socialisme. De son premier mariage elle a eu deux fils : André et Jacques Castelot, respectivement futurs historien bien connu du public et comédien. C'est à nouveau Marc Augier qui nous en donne une description physique et morale, elle aussi très stéréotypée. Il souligne le rôle très important joué par Mme Castelot auprès d'Alphonse de Châteaubriant :

« Le gentilhomme en odeur de sainteté possédait un appui terrestre sans lequel il eût trébuché à chaque pas : Mme X. Elle devait avoir le même âge que lui. C'était une Minerve à lunettes, fine, nerveuse, insupportablement intelligente, prodigieusement ambitieuse pour le Maître et, par ricochet, pour elle-même et ses enfants ; mais aussi toute à la dévotion du grand homme, incapable d'attenter à son génie pour des fins matérialistes. Elle l'avait lancé à la découverte du IIIe Reich par extra-lucidité, pressentant que l'avenir de la race blanche allait se jouer avec ou sans Hitler ²».

¹ In François Broche, *Dictionnaire de la Collaboration: collaborations, compromissions, contradictions*, Paris, France, Belin, DL 2014, 2014, 925 p.

² Ibid

A *La Gerbe*, Gabrielle Castelot écrit sous le pseudonyme masculin de Guy Harveng, elle s'occupe dans un premier temps de la rubrique « l'écran du monde » qui est reprise ensuite par André Valtry, elle fournit dès lors des reportages qui ont souvent pour cadre l'Allemagne hitlérienne qu'elle connaît bien.

André Castelot quant à lui est désigné secrétaire d'Alphonse de Châteaubriant, et s'occupe de la critique théâtrale, où il s'illustre notamment en demandant l'interdiction de *Huit clos* de Sartre. Il participe également à la critique dramatique de *Comoedia* à partir du 17 novembre 1943. C'est à *La Gerbe* que naît peut-être sa vocation d'historien puisqu'il fournit au journal plusieurs « enquêtes historiques » : sur la mort du Roi pour le 21 janvier, le Paris de Louis-Philippe, la chute de Robespierre et bien-sûr son thème préféré entre tous : Louis XVII et Naundorff¹. Après la libération il est frappé d'une simple interdiction temporaire de publier. Celle-ci touchant à sa fin il se lance dans une carrière d'écrivain de l'Histoire, où il connut un succès certains. Il participe à des émissions radiophoniques à la "Tribune de l'Histoire" avec notamment l'académicien Alain Decaux et Jean-François Chiappe. A la télévision il anime « la caméra explore le temps ». Son œuvre est couronnée par le Grand prix d'histoire de l'Académie française en 1984. Il meurt le 18 juillet 2004.

B. Les rédacteurs en chefs

La Gerbe compte trois rédacteurs en chefs successifs le premier étant Marc Augier, figure inclassable sur laquelle il nous semble important de nous pencher plus avant.

Il est né à Bordeaux en 1908, dans sa jeunesse c'est un véritable aventurier, passionné de sport mécanique. En 1928 il fait un raid en Andorre, seul territoire européen à ne pas encore disposer de routes goudronnées. Il publie le récit de cette aventure dans *la Dépêche du Midi*. Il est pris également d'une passion pour la montagne et le ski. Il arrête ses études de droit pour se consacrer plus exclusivement à sa passion et écrit des articles dans *Sciences et Voyages*, *Moto revue* et le *Miroir des sports* pour subvenir à ses besoins. Dans sa jeunesse il est socialiste comme il l'écrit lui-même :

« En 1937, je n'étais qu'un petit socialiste bêta, nuance SFIO, co-fondateur et animateur du Centre laïque des Auberges de la jeunesse, plein de bonne volonté et d'admiration pour Léon Blum,

¹ *La Gerbe*, des 26 avril 1943, 9 décembre 1943 et 20 janvier 1944.

Bellanger, Lapiere et autres gens de gauche, hommes de bonne compagnie d'ailleurs, amis sincères et de vrais géants comparés aux "gauchistes" d'aujourd'hui ¹».

En effet, il participe en 1935 aux auberges laïques de la jeunesse. Il dirige *Le Cri des auberges de jeunesse*, tiré alors à seulement 1000 exemplaires pour quatre pages, il en aurait fait un hebdomadaire de 28 pages tiré à quelques 40 000 exemplaires². C'est ce qui attire Léo Lagrange, sous-secrétaire d'Etat aux loisirs et aux sports du Front populaire, qui le prend à son service. Il fait la rencontre de Jean Giono dans ces mêmes années, rencontre marquante pour lui puisque son *Solstice en Laponie* est tiré aux éditions du Contadour en 1940. Quant au national-socialisme, Marc Augier est l'objet d'une véritable épiphanie grâce à Alphonse de Châteaubriant et son livre : *La Gerbe des forces*. C'est la lecture de cet ouvrage qui le convertit au nazisme : « un jour j'ouvris cette Gerbe des forces que je venais d'acheter. Quarante-huit heures plus tard, j'étais devenu national-socialiste ³». Après sa rencontre avec son Maître en 1940, comme décrit plus haut, il collabore à l'hebdomadaire *La Gerbe*, il en trouve le titre et participe à son élaboration. Pourtant, il est rapidement déçu par l'ambiance qui y règne, et notamment par le pétainisme de Châteaubriant :

« Lui voulait absolument aller à Vichy recevoir la bénédiction du "vieux". Spectacle étonnant donné par ce digne gentilhomme qui, après avoir combattu avec Hitler sur le front idéologique le plus avancé, cherchait à s'accrocher à la réaction pétainiste ! Je commençais à me demander si Alphonse de Châteaubriant avait réellement mesuré la place que le socialisme positif tenait dans la révolution du IIIe Reich ⁴».

Il fonde néanmoins la section jeune de l'Europe nouvelle, au sein du Groupe Collaboration. Après une bouderie de six mois de Châteaubriant, Marc Augier décide de partir, tout en maintenant une collaboration au journal, il s'explique : « Je l'aimais toujours. Il restait mon maître. Mais cet incident mettait un point final à toute une série de désenchantements. Je voulais bien collaborer avec le national-socialisme, pas avec l'Allemagne à Paris. Il me fallait échapper à la "collaberration"⁵». Ce qui ne l'empêche pas de tirer quelques avantages de l'occupation de la France par les Allemands en se faisant nommer administrateur de biens Juifs en février 1941 de trois sociétés et d'un domaine. Il semble avoir attiré l'attention de Vichy qui produit une note le 7 mars 1941 où il est mentionné qu' « il semble que Marc Augier doive retenir l'attention » à cause de l'« esprit anti-militariste anarchiste » d'un article

¹ ibid

² Francis Bergeron, *Saint-Loup*, Grez-sur-Loing, France, Pardès, 2010, 127 p.

³ Saint-Loup, *J'ai vu l'Allemagne: printemps 1941*, Paris, France, F. Sorlot, 1941, 80 p.

⁴ Ibid

⁵ Ibid

paru dans *La Gerbe* du 27 février, dans lequel il fait une dure critique des chantiers de jeunesse.

En 1942 il s'engage dans la Légion des Volontaires Français (LVF) mais, blessé dans le souffle d'une explosion, il doit être rapatrié en France. Il devient alors le rédacteur en chef du *Combattant européen*. En 1943 il publie un premier livre sur la LVF. En outre, il écrit dans le journal *Devenir* de la Waffen SS française. Puis en 1944 il est versé dans la Waffen-SS, division Charlemagne. Durant l'été 1944 Marc Augier se trouverait à Hildesheim, château de la SS, comme il le décrit lui-même dans *Götterdämmerung* et ce que confirmerait Lucien Rebatet dans ses mémoires. Il revient à Paris après la défaite allemande où il rencontre sa femme Jeanine, il écrit alors *Face nord* ce qui lui permet d'acheter des billets pour le Brésil. Puis il s'installe à Buenos-Aires. Il obtient le grade de lieutenant-colonel de l'armée argentine, et se lie par ailleurs d'amitié avec le couple présidentiel, il aurait été le professeur de ski d'Evita Perón. Il revient en France en 1953, alors qu'il n'est pas encore gracié et que la peine de mort est encore requise contre lui. Il se constitue lui-même prisonnier le 15 mai 1953 et n'est détenu que 24 heures. Il doit être jugé et n'obtient pour seule peine que deux ans de prison et 10 000 francs d'amende. Il s'investit alors complètement dans sa carrière d'écrivain sous le pseudonyme de Saint-Loup. Ce pseudonyme aurait pour référence l'évêque de Troyes Saint Loup qui se porta au-devant d'Attila pour lui demander d'épargner la ville et les habitants. Le roi Mérovée le jugea comme un traître mais devant la révolte de ses ouailles il fut réinvesti et même canonisé. Ainsi Marc Augier voyait-il peut-être son destin. Il manque de peu un prix Goncourt pour *La nuit commence au Cap Horn*, celui-ci lui a été refusé parce que son identité a été révélée juste avant le vote, Colette refuse de voter si elle ne peut pas voter Saint-Loup, ce qu'elle fait. Il ne renie aucunement son passé et fidèle à ses idées il continue la politique en s'associant au mensuel *Europe-Action* où il côtoie Dominique Venner, Jean Mabire, Henry Coston, Lucien Rebatet, Maurice Bardèche, et bien d'autres. Grâce à son expérience dans la waffen SS et ses écrits, il a un certain rôle intellectuel dans l'extrême droite française, notamment avec son concept de « patrie-charnelle ».

Dès mai 1941 c'est l'ancien communiste Camille Fégy qui prend la tête de la rédaction de *La Gerbe*. Il semble là aussi profitable de s'arrêter plus longuement sur la vie de celui-ci. Il naît à Lyon le 22 avril 1902 et il semble avoir une jeunesse militante et quelque peu turbulente. En effet il est arrêté en mai 1918 (il n'a alors que 16 ans) pour propagande défaitiste. On voit que le pacifisme est chez lui une idée précoce et radicale. Deux ans plus tard, il est élu secrétaire administratif de la fédération nationale et départementale des

jeunesses socialistes communistes. Durant son service militaire il n'hésite pas à faire encore une fois montre de son pacifisme et est ainsi arrêté à Besançon pour antimilitarisme en janvier 1923. Il travaille alors à *l'Internationale* et à *l'Avant-garde ouvrière communiste* comme rédacteur, il entre également à *la Clarté* quand la revue se rapproche des milieux surréalistes. Il signe de même le manifeste « la révolution d'abord et toujours » dans *l'Humanité* du 21 septembre 1925. Et c'est ce par quoi il explique son communisme d'alors « nous fûmes communistes parce que nous étions révolutionnaires ¹ ». Il entre comme secrétaire de rédaction dans ce même journal en 1927. Il renforce son militantisme jusqu'à se porter candidat du Parti communiste aux élections législatives du 22 avril 1928 dans la 2^e circonscription de la Haute-Loire, desquelles il sort perdant. Il est souvent qualifié par ses collègues de « farfelu ² » jusqu'à ce que l'incongruité devienne une rupture fondamentale. En 1931 il est renvoyé du parti communiste ainsi que de *l'Humanité* pour « déviations politiques ». Il s'inscrit ensuite au PPF de Jacques Doriot en 1936 et il collabore directement à *l'Emancipation nationale*. Doriot le place même rédacteur en chef avec Paul Marion de *La Liberté*, lorsqu'il en prend le contrôle en 1937. Camille Fégy collabore aussi à *Je suis Partout* dès 1936, sous le pseudonyme de Jean Meillonas, ce qui lui vaut l'honneur d'être immortalisé dans l'ouvrage de Robert Brasillach *Notre avant-guerre* ainsi que dans *Les décombres* de Lucien Rebatet où ce dernier le décrit comme « bouillonnant, journaliste de premier ordre ». Durant l'occupation, Alphonse de Châteaubriant lui demande de devenir le rédacteur en chef de *La Gerbe*, notamment pour y constituer une équipe française et lutter contre l'influence allemande dans sa rédaction. Mais le 15 août 1943, Camille Fégy est remercié à la suite d'un conflit avec Jacques de Lesdain. Châteaubriant revient pourtant sur sa décision et Camille Fégy réintègre l'hebdomadaire en février 1944. Après la Libération il est condamné aux travaux forcés à perpétuité. Sa peine semble être commuée puisqu'on le retrouve dès 1956 comme rédacteur en chef de *Fraternité française*, l'organe du mouvement poujadiste. Il intègre par la suite la rédaction de *Dimanche-matin*. Il meurt en 1975.

Du 15 août 1943 à février 1944, c'est Guy Crouzet qui assure le rôle de rédacteur en chef du journal. Né en 1901, il est journaliste à *Paris-Midi* et c'est un proche de Jean Luchaire, avec lequel il fonde *Notre Temps* qui soutient la ligne briandiste. Il participe à l'organisation des rencontres du Sholberg avec Otto Abetz. Il est également de la création des

¹ *La Gerbe* du 10 juillet 1941, La révolution vengée, par Camille Fégy

² Jean Maitron, Michel Cordillot, et Jean Risacher, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français: le Maitron*, Paris, France, Les Éditions de l'Atelier-Les Éditions ouvrières, 1997, 20 p.

Nouveaux Temps où il est d'abord simple rédacteur puis rédacteur en chef. Il se lance dans la collaboration par fidélité à Jean Luchaire et parce qu'il admire les réalisations sociales du national-socialisme. Il est favorable à un racisme français et il défend notamment l'eugénisme et les lois de Nuremberg. A la Libération il se réfugie à Sigmaringen et devient rédacteur politique à *La France*. Il est condamné aux travaux forcés à perpétuité. Après l'amnistie de 1951 il publie à *Rivarol*.

III. Les collaborateurs

A. Les « experts »

On compte dans les propos de *La Gerbe* plusieurs champs d'« expertise » qui concernent directement le discours européiste. Des « spécialistes » sont convoqués régulièrement pour aborder la question économique, tels que A-M. Lefranc, Charles Stiers ou Henri Clerc ; mais également le racisme, comme le comte Clément Serpeille de Gobineau, George Montandon ; et bien sûr, la question de la Franc-Maçonnerie ou de l'antibolchevisme avec Bernard Faÿ, Paul Chack et Louis-Charles Lecoconier, qui préfère raccourcir son patronyme en Lecoc.

- Clément Serpeille De Gobineau :

Né en 1864, il est le fils de Maxime Serpeille, journaliste à l'*Oeuvre* de Gustave Téry, et de Christine de Gobineau, la plus jeune des deux filles d'Arthur de Gobineau. Il reste longtemps fidèle au gobinisme classique, il publie dans une revue juive de Genève en 1935 : « Gobineau trouvait du charme dans les qualités et les défauts spécifiques de chaque race, il aurait voulu que chacune gardât son sang pur, son âme et sa pensée propre ». Pourtant il demeure persuadé que les Aryens sont supérieurs dans la mesure où ils sont les seuls à fonder de grandes civilisations. Il ne cache pas son amitié pour le nazisme et verse dès 1935 dans un antisémitisme ostentatoire. En juin 1940 il est arrêté par le Ministre de l'Intérieur Mandel. Ce qui le fait pousser des cris indignés dans *La Gerbe* du 17 Octobre 1940¹. Dans un avant-propos au livre *les Juifs et nous* de André Chaumet et de H.R Bellanger il nous livre une explication de son basculement dans l'antisémitisme :

¹ *La Gerbe*, 17 octobre 1940, Un homme sort de prison, par Clément Serpeille de Gobineau

« Après la paix de 1919, je me suis occupé du rapprochement des peuples et du problème de la reconstitution de l'Europe par une paix stable et féconde. Je faisais partie des associations pour la SDN où se trouvaient beaucoup de Juifs. Ils étaient les plus ardents pacifistes. Or, à partir de janvier 1933, date de l'avènement du National-Socialisme en Allemagne, tous les Juifs, sans exception devinrent des bellicistes forcés. Voulant lutter pour la paix, j'ai été amené à les combattre. Le problème juif s'est imposé à moi et je suis devenu antijuif¹ ».

Ce qui intéresse Simon Epstein c'est qu'il ne tombe pas par gobinisme, par influence scientifique antisémite mais par pacifisme. Cela peut être discuté, car il ne faut pas toujours prendre au premier degré des efforts d'autojustifications fragiles et nier le poids de structures mentales invitant très largement à une inflexion inégalitaire. Durant l'occupation il est en conflit ouvert avec Montandon pour qui la judéité est ethnique quand Gobineau la pense raciale.

- George Montandon : « docteur en antisémitisme² »

Il naît en 1879 en Suisse. L'affaire Dreyfus le voit profondément Dreyfusard comme il le confessa lui-même : « Je suis un vieux Dreyfusard³ ». Il s'engage volontairement dans l'armée française durant la première guerre mondiale, alors qu'il est encore de nationalité suisse. En 1925 il arrive en France avec quelques atouts, puisqu'il revient d'URSS d'où il avait ramené outre une épouse russe et des convictions communistes, une étude sur les populations du Grand Nord faite pour le compte de la Croix-Rouge, qui l'avait envoyé en Sibérie de 1919 à 1921. Il peut dès lors intégrer le laboratoire d'anthropologie du Muséum d'Histoire Naturelle. Il y fait la connaissance de Paul Rivet. Il semble qu'il ne soit absolument pas raciste dans les années 30 puisqu'il se moque ouvertement des thèses de René Martial en 1936 qui soutenait l'infériorité des individus de sang B. De plus, ce sont Paul Rivet, Marcel Mauss et Lucien Lévy-Brühl qui soutiennent sa candidature à l'institut français d'anthropologie en 1928. Cependant Paul Rivet et George Montandon se disputent à la fin des années 30 à cause de leurs carrières. En effet en 1938 Paul Rivet prend la direction du laboratoire, que Montandon ambitionnait. Leurs divergences idéologiques ne sont cependant pas étrangères à leur séparation. De fait Paul Rivet devient président du comité de vigilance des intellectuels antifascistes, tandis que Montandon ne cache pas son admiration pour Mussolini. De plus les deux hommes divergent dans leurs théories scientifiques. Ainsi si

¹ In Simon Epstein, *Les dreyfusards sous l'Occupation*, Paris, France, Albin Michel, 2001, 358 p.

² Nicolas Chevassus-au-Louis, *Savants sous l'occupation: enquête sur la vie scientifique française entre 1940 et 1944*, Paris, France, Éditions du Seuil, 2004, 251.

³ in Simon Epstein, *Les dreyfusards sous l'Occupation*, Paris, France, Albin Michel, 2001, 358 p.

Rivet ne remet pas en cause l'existence des races, il n'en professe pas moins une égalité entre elles. Alors que George Montandon assume de défendre la supériorité de la civilisation européenne sur les autres, traitées « d'archaïques ». Il se distingue par une étude non seulement raciale mais aussi culturelle des peuples. Pourtant son concept « d'ethnoracisme » n'est pas favorablement accueilli par la communauté scientifique. Malgré sa relative notoriété il n'accède jamais ni à l'université ni au CNRS car il n'a pas la nationalité française avant 1936. A cette date il peut obtenir une chaire à l'école d'anthropologie de Paris, qui est une institution privée reconnue mais en perte de vitesse face au Muséum d'Histoire naturelle de Rivet. Il se convertit à l'antisémitisme en 1938 avec toute la violence du néophyte. En 1939 il s'illustre tristement par un article intitulé « *l'ethnia putana* » (ce qui se passe de toute traduction) dans une revue raciste italienne. De même il publie en 1940 son manuel *Comment reconnaître un Juif ?* Pendant l'occupation il est déchu de sa nationalité française, comme tous les naturalisés du Front populaire. *La Gerbe* proteste de cette injustice le 21 novembre 1940. Il est alors renvoyé de l'école d'anthropologie. George Montandon est d'une ambition et d'une pugnacité à toute épreuve, il tourne son regard vers le Collège de France, pour usurper la place de Marcel Mauss, ethnologue juif. Ou bien, il se voit remplacer Paul Rivet dans son laboratoire, qui a dû fuir en Colombie au printemps 1941. Pourtant Vichy se méfie de lui, il était avant-guerre un espion de Staline, pendant l'occupation c'est un suppôt d'Hitler, il n'obtient donc aucune de ces places. Il se tourne alors vers l'institut d'études des questions juives, dirigé par le capitaine Sézille. Ce qu'on lui refuse. Il désire alors porter sa candidature auprès du commissariat général aux questions juives. Celui-ci est dirigé par Xavier Vallat qui préfère un raciologue Français à un Allemand, par l'antigermanisme qu'on lui connaît. Il obtient donc ce poste en 1942. Il préside aussi la commission ethnique du PPF. Il gagne beaucoup d'argent en faisant payer des contre-expertises de judaïté. Il prend la présidence de l'Institut d'études des questions juives et ethnoraciales (IEQJER) fondé par le CGQJ en décembre 1942. Mais il n'a aucun succès et ferme ses portes à l'été 1943. Il fonde la revue *l'Ethnie française*, dont *La Gerbe* fait la publicité, et il cesse donc d'écrire dans l'hebdomadaire le 24 avril 1941. Cette revue ne produit cependant que trois numéros en 1943 et un seul en 1944 malgré l'important financement allemand. Il est la cible d'un attentat de la Résistance le 3 Août 1944 à 8h du matin, trois hommes sonnent à son pavillon de Clamart, Mme Montandon ouvre, le commando fait feu, elle meurt sur le coup. La fusillade continue, Montandon étant armé il répond, mais il est touché par deux balles. La BBC annonce sa mort. Il est, en fait, transporté à Lariboisière sous administration allemande puis à l'hôpital militaire de Fulda en Allemagne où il décède le 30 Août 1944 des suites de ses blessures.

B. Journalistes et gens de Lettres

Les collaborateurs de *La Gerbe* sont, pour l'essentiel, des journalistes de formations qui publient des articles dans l'hebdomadaire ainsi que dans d'autres journaux de l'occupation. On trouve ainsi André Valtry dont la seule postérité est d'être traité d'« imbécile dans toutes les dimensions ¹» par Jean Queval, ou bien encore Robert Sexé, Christian Michelfelder, Robert Poulet, Philippe de Zara.

- Joseph Coudurier (dit de Chassaigne) :

Né le 30 juillet 1878 à Lyon. Il est correspondant du *Figaro* à Londres ainsi que collaborateur à de nombreux journaux tant français, tels que *l'Illustration*, qu'anglais comme le *Daily mail*. Il collabore aussi à *Je suis Partout*. Et à *La Gerbe* sous l'occupation.

- Pierre Daye :

Sujet belge, il naît en 1892 à Shaerbeek. Il fait la première guerre mondiale en Afrique. Puis il devient attaché militaire de Belgique à Washington. Il collabore notamment à *Candide* et *Gringoire*. Dès 1932 il écrit également dans *Je suis Partout*. Il devient député rexiste à la Chambre des représentants et devient président de ce même groupe en 1936. Il quitte néanmoins le parti en 1939. Il écrit à *La Gerbe* de nombreux articles sur des sujets très divers. En 1946 il est condamné à mort, mais il parvient vraisemblablement à s'enfuir puisqu'il meurt en 1960 à Buenos Aires.

- Jacques Bouly de Lesdain :

Il est le fils d'une famille aristocratique flamande. Durant ses études il se prépare à la diplomatie. Il est de l'Ambassade de France à Pékin, d'où il voyage en Mongolie et au Tibet. Ce qui donne lieu à l'écriture de deux livres de voyages. Il vit ensuite en Suisse où il est correspondant avec *l'Illustration*, puis à Londres. Il est nommé comme rédacteur en chef politique de *l'Illustration* par Abetz, mais il entre rapidement en conflit avec la famille Baschet, responsable du journal. Il est considéré comme un homme de confiance de l'Ambassade.

¹ Jean Queval, *Première page, cinquième colonne*, Paris, France, A. Fayard, DL 1945, 1945, 358 p.

- Alfred Leverrier, dit Alfred Caton :

Né le 28 juin 1912 à Auberchicourt (Nord), on sait très peu de ce stagiaire à *Je suis partout*, soldat de l'armée française en 1939. Il s'engage dès 1941 dans la LVF où il est *Sonderführer* Z (lieutenant) au III^e bataillon, il combat en Biélorussie de 1942 à 1944. Alfred Caton envoie depuis le front des articles à *La Gerbe* pour décrire les combats aux lecteurs avides d'épopées napoléoniennes. En 1944 il est versé dans la Waffen-SS. Avec la défaite il passe en Autriche où il est capturé par les Américains qui le redonnent à la France. Il est alors condamné aux travaux à perpétuité mais est relâché au bout de quatre ans.

En tant qu'hebdomadaire politico-littéraire *La Gerbe* compte sur la participation de nombreux écrivains reconnus qui peuvent soit y écrire des articles, soit donner des interviews ou des nouvelles à faire publier en feuilletons, tels que Henri de Montherlant, Jean Giono, Sacha Guitry ou Marcel Aymé.

- Abel Bonnard : « Académicien de choc ¹ »

Il naît à Poitiers en 1883 et sort de l'anonymat littéraire en 1905 en recevant un prix poétique pour *Les Familiers*, puis il est couronné en 1925 du grand prix de littérature de l'académie où il entre en 1932, pour en être exclu en 1945. C'est un poète très apprécié des salons parisiens où il rayonne par une réelle vivacité d'esprit et une personnalité quelque peu excentrique. Il assume aussi une carrière de journaliste en publiant dans *Le Figaro* et *La revue de Paris*, ainsi que de pamphlétaire avec *Les modérés*, qui est une critique de la droite parlementaire traditionnelle qu'il publie en 1936. Sa trajectoire politique est celle du durcissement progressif. Il est d'abord maurrassien de pure obédience, il participe au Cercle Fustel de Coulanges, mais il prend part aussi à la « défense paysanne » de Dorgères. Il opère ensuite un rapprochement avec l'équipe de *Je suis partout*, d'où il en sort *Les modérés* en 1936. Auparavant il avait signé le manifeste pour la défense de l'Occident d'Henri Massis en 1935. En 1936 il se rend en Allemagne où il a le privilège de rencontrer Hitler, il change alors d'attitude envers l'Allemagne et rompt avec la germanophobie maurrassienne traditionnelle. Il décide ainsi de rejoindre le PPF de Jacques Doriot. Dès le 12 juillet 1940 il appelle le monde littéraire à se remettre au travail, ce qu'il fait en publiant dans *La Gerbe* dès août 1940. En octobre 1941 il fait le voyage en Allemagne en compagnie de Brasillach, Drieu la Rochelle, Chardonne, Fernandez, Jouhandeau. Il s'appuie sur Otto Abetz et l'ultra-collaboration

¹ Selon une dédicace que Céline lui aurait faite, rapportée par Brasillach.

parisienne pour que Laval le nomme au poste de ministre de l'éducation nationale en 1942. Il en avait déjà eu l'ambition en 1941 mais le maréchal Pétain lui préféra Carcopino, car il refusait de confier l'éducation de la jeunesse à quelqu'un qui avait autant de mal à cacher son homosexualité et qu'on allait jusqu'à surnommer « Gestapette ». Une fois ministre il veut créer deux chaires en Sorbonne l'une sur le "judaïsme contemporain" et l'autre sur l'étude raciale, destinées à Labroue et Montandon, mais ces tentatives sont des échecs. Lassé, Pétain demande son renvoi en novembre 1943. En Août 1944 il fuit vers Belfort puis Sigmaringen, tout en refusant de participer au gouvernement de Brinon. Il s'enfuit en Espagne en 1945 et ne revient en France en 1960 que pour y être jugé par la Haute Court. Condamné à l'exil il meurt à Madrid en 1968.

- Robert Brasillach :

Il est né en 1909 à Perpignan, fils d'un officier tué au Maroc en 1914 pendant la guerre. Il fait ses études à Sens puis au lycée Louis-le-Grand avant d'intégrer l'Ecole Normale Supérieure alors qu'il est déjà un sympathisant de l'Action Française. Il mène à sa sortie de l'école une double carrière d'écrivain et de journaliste. Il publie en 1931 *Présence de Virgile*, et un roman en 1932 *Voleur d'étincelles*, ainsi que du théâtre avec *Domrémy* en 1932 encore. Il se lance également dans la critique en écrivant une *Histoire du cinéma* en 1935 avec son beau-frère Maurice Bardèche. Il ne s'engage véritablement en politique qu'en 1936-37 avec la guerre d'Espagne et après être allé en Allemagne voir les défilés de Nuremberg et leurs « cathédrales de lumières ». Prisonnier pendant la guerre, il a le temps de rédiger *Notre avant-guerre*. Il est libéré en 1941 et revient pour prendre la tête de la rédaction de *Je suis partout*. Mais il le quitte en 1943 devant les défaites allemandes et la chute de Mussolini qui le font douter de l'issue de la guerre. Il ne manque pas moins d'écrire dans *La Gerbe*, où il remplace Ramon Fernandez à la critique littéraire ce qui ne lui permet pas d'écrire de manière prolifique sur l'Europe. Marc Augier reproduit leur dialogue alors qu'il lui propose de fuir la progression des Alliés : « ces naïfs faisaient au destin la réponse que Brasillach me fit le 16 août 1944 en souriant, alors que je le pressais de partir pour Berlin, ce qui l'eût sauvé :

- Que veux-tu, je suis un peu comme Danton, je n'emporte pas la patrie à la semelle de mes souliers !¹»

Le 19 Août 1944, soit trois jours après cette discussion si on en croit Augier, Brasillach se réfugie rue de Tournon, dans une chambre de bonne. Mais apprenant en septembre

¹ Saint-Loup, *J'ai vu l'Allemagne: printemps 1941*, Paris, France, F. Sorlot, 1941, 80 p.

l'arrestation de sa sœur, de son beau-frère et surtout de sa mère il se livre de lui-même à la préfecture de police. Son procès se tient le 19 janvier 1945 : il est condamné à mort. Une lettre signée par Colette, dont il a sauvé le mari, Marcel Camus, Mauriac, Valéry, Barrault, demande sa grâce au Général de Gaulle, mais celui-ci refuse. Le recours de la sentence est rejeté le 3 février et Robert Brasillach est fusillé au fort de Montrouge le 6.

- Louis Ferdinand Céline :

Louis-Ferdinand Destouches est né le 27 mai 1894 à Courbevoie, il passe son enfance à Paris, entre un père employé et une mère commerçante. Il commence un apprentissage en joaillerie à 15 ans après avoir obtenu son certificat d'études. En 1912 il est au 12ème régiment de cuirassiers. Trois mois après la déclaration de guerre il est blessé au bras droit. Décoré de la médaille militaire, il est envoyé au consulat français à Londres. Il est définitivement réformé en 1915. Dans l'immédiate après-guerre il participe à la campagne contre la tuberculose de la fondation Rockefeller. Puis il s'installe à Rennes où il passe le baccalauréat et entame des études de médecine. En 1924 il soutient sa thèse sur *La vie et l'œuvre de Philippe Ignace Semmelweis*. Puis intègre la section hygiène de la SDN, avec laquelle il part en Afrique, en Amérique et en Europe. En 1932 il publie son extraordinaire *Voyage au bout de la nuit* immédiatement salué comme une œuvre novatrice, le scandale de son échec au Goncourt rajoute à son succès, bien qu'il gagne tout de même le prix Renaudot. D'abord proche des milieux de gauche, il s'en éloigne des 1936 après son retour d'URSS et la publication de *Mea culpa*. Il fait alors de l'antisémitisme sa grande obsession et va publier deux pamphlets d'une grande violence, *Bagatelle pour un massacre* en 1937 et *l'Ecole des cadavres* en 1938, ils sont retirés de la vente en 1939 en application de la loi Marchandeu contre l'antisémitisme. Après la défaite il publie un troisième pamphlet *Les beaux-draps* en 1941 qui est l'objet d'une interdiction en zone sud, ce qui fait ne fait qu'exacerber le mépris qu'il a pour le régime de Vichy. Il déclare par ailleurs à Lucien Rebatet : « Vichy, c'est de l'inexistant, de la fumée, de l'ombre¹ ». Il fréquente beaucoup l'institut des questions juives tout en estimant que l'antisémitisme de ses membres n'est pas solide. Il connaît et fréquente notamment le professeur George Montandon. Pendant l'occupation il n'écrit pas *dans* mais à des journaux de collaboration, qui se chargent évidemment de publier ses « lettres », dont fait bien entendu partie *La Gerbe*. En juin 1944 il veut aller au Danemark en passant par l'Allemagne, il séjourne à Baden-Baden en juillet, puis à Neu-Ruppin au nord de Berlin. En

¹ In Michèle Cointet-Labrousse et Jean-Paul Cointet, *Dictionnaire historique de la France sous l'Occupation*, Paris, France, le Grand livre du mois, 2000, 732 p.

Octobre 1944 il arrive à Sigmaringen accompagné de son fameux chat Bébert, grand gagnant de la course des Tipfliegers. C'est là qu'il amasse des notes pour *D'un château l'autre* et qu'il fait passer à la postérité la figure excentrique d'Alphonse de Châteaubriant. En mars 1945 il obtient un visa pour le Danemark et s'y enfuit. Durant l'après-guerre il passe onze mois dans la prison de Copenhague alors que les Danois refusent son extradition vers la France. Suite à l'amnistie de 1951 il peut revenir en France où il achète une maison à Meudon. Il attend 1957 pour que les critiques acceptent de reparler de lui et 1960 pour, consécration de la vie d'un écrivain, se voir publier en Pléiade de son vivant. Il peut alors mourir le 1^{er} juillet 1961.

- Pierre Drieu la Rochelle : le jeune européen.

Né à Paris le 3 janvier 1893, il est issu d'une famille de bonne bourgeoisie normande sur laquelle son imaginaire a beaucoup fantasmé en voulant lui trouver des origines « vikings ». Il est surtout issu d'un couple désuni, ce qui le fait beaucoup souffrir, il dit lui-même que sa première tentative de suicide remonte à ses sept ans. Après des études à l'école libre des sciences politiques, il échoue au concours de sortie. Il est mobilisé dès le début de la première guerre mondiale où il fait preuve de bravoure, mais c'est une expérience qui n'est, pour lui, pas exempte de désillusion. Il fréquente les milieux surréalistes comme les milieux maurrassiens, mais ne verse dans aucun. Il connaît une carrière d'écrivain et de polémiste, avec *Etat civil* en 1921 et *Mesure de la France* en 1922, où il fait part de sa crainte d'une décadence de la France. Après de longues hésitations Drieu la Rochelle croit se trouver en choisissant le fascisme, qu'il assume dans *Socialisme fasciste* en 1934. Il se rapproche de Doriot, mais s'en éloigne cependant assez rapidement à cause de son ultra-munichisme. Durant la guerre, il s'en tient à une conduite prudente en écrivant des articles à *Je Suis Partout*, au *Figaro*, à *Esprit* ou à la NRF. Après la victoire de l'Allemagne il s'engage plus avant dans la collaboration en croyant au rôle fédérateur de l'Allemagne pour l'Europe. Il écrit ainsi dans *La Gerbe* du 12 septembre 1940 au 9 juillet 1942. Pendant cette période il va abondamment publier, comme ses *Ecrits de jeunesse*, *Ne plus attendre*, *Notes pour comprendre le siècle*, *Charlotte Corday* et surtout il va rendre à l'un de ses chefs-d'œuvre *Gilles* son texte intégral, censuré en 1939 à sa parution. Il participe aux deux voyages des écrivains français en Allemagne et est promu secrétaire d'Etat à l'éducation nationale et à la jeunesse, ainsi que comme membre du conseil du livre par Bernard Faÿ, qui publie lui aussi dans *la Gerbe*. De plus il est membre du comité d'honneur du groupe Collaboration. Surtout, il est nommé à la tête de la plus prestigieuse revue littéraire de l'époque : la NRF. C'est

cependant pour lui une déception dans la mesure où il n'y est que par la simple volonté de l'occupant et qu'il n'arrive pas à cacher l'échec de cette continuité factice. Ainsi à partir de 1942 le doute l'assaille, il comprend que l'Allemagne ne cherche pas à construire l'Europe mais à dominer les vaincus : « je me suis complètement trompé sur l'Hitlerisme » avoue-t-il. Alors il saborde la NRF en 1943 et cesse de s'intéresser à la politique. Après la Libération il se donne la mort le 15 mars 1945 après deux tentatives malheureuses, et déclare alors: « nous avons joué, j'ai perdu. Je réclame la mort. »

- Ramon Fernandez :

Né en 1894, il fréquente le lycée Louis-le-Grand puis se dirige vers la Sorbonne pour des études de philosophie. Il se caractérise par un dandysme ostentatoire, et fréquente notamment Robert de Montesquiou, qui lui fait rencontrer Marcel Proust. Ce qui le conduit à fréquenter la NRF de Jacques Rivière, dont il devient collaborateur dès 1923. En 1927 il entre au comité de lecture de Gallimard et la même année il obtient la nationalité française. En plus de la critique où il se distingue par de belles études, Molière (en 1929), Gide (en 1931), Proust (en 1943), Balzac (en 1943) et Barrès en (1944), il se lance dans l'écriture romanesque avec *Le Pari*, qui reçoit le prix Fémina en 1932. Alors qu'il est militant au comité de vigilance des intellectuels antifascistes depuis 1934 il rompt avec ce milieu et ses amis comme Louis Aragon, pour rejoindre le PPF en 1937, qu'il quitte pourtant un an plus tard. Enfin en octobre 1941 il se rend à Weimar pour le congrès des écrivains français. A *La Gerbe*, il s'occupe de la critique littéraire jusqu'en 1943, c'est donc un collaborateur régulier mais sa rubrique ne lui permet pas de parler outre mesure de l'Europe. Il meurt le 2 août 1944, victime d'une embolie. Il est le père de l'Académicien Dominique Fernandez.

- Jean Héritier

Né en 1892 c'est un historien, professeur à Nogent-le-Rotrou, auteur d'ouvrages de référence sur Catherine de Médicis, Michel de l'Hospital et la III^{ème} République. Il est militant à l'Action Française, mais il rompt avec Charles Maurras à cause de sa légendaire germanophobie. Jean Héritier entre dans la collaboration et rejoint le RNP. Il enseigne alors à l'Institut d'études des questions juives et fait partie du jury du prix Edouard Drumont. Il suit Marcel Déat en Allemagne à la libération. Il est condamné à mort par contumace en 1945, arrêté en 1946 et finalement relâché. Il meurt en 1960.

- Robert Vallery-Radot :

Né en 1885, il est le cousin du professeur Louis Pasteur Vallery-Radot. C'est un poète et essayiste catholique lié à Mauriac, Bernanos qui lui dédie *Sous le soleil de Satan* en 1926 et à Henri Massis. Il est l'une des figures les plus marquantes de la « renaissance littéraire catholique » avant la Grande guerre et de la jeune droite dans l'entre-deux guerres. Il collabore à *La Gazette française*, aux *Cahiers* et à la *Revue française* de Pierre Godmé, à la revue *Réaction*, à *l'Ami du peuple*, au *Jour*, au *Figaro*. Sous l'occupation il collabore à *L'alerte* et à *La Gerbe*, à *France*, à la revue *l'Etat nouveau*, aux *Documents maçonnique* (1941-1944), il publie aussi trois ouvrages : *Israël et nous* en 1940, *La franc-maçonnerie vous parle* en 1941 et *Sources d'une doctrine nationale de Joseph de Maistre à Charles Péguy* en 1942. A la libération il entre à l'abbaye cistercienne de Notre-Dame de Briquebec, il se réfugie ensuite en Espagne. Mais en 1952 il se présente devant le tribunal militaire de Reuilly qui le relaxe aussitôt. Enfin, il est ordonné prêtre à Briquebec qu'il a rejoint, sous le nom de Père Irénée en août 1953. Il est l'auteur de plusieurs études sur Bernard de Clairveaux. Il meurt en 1970.

Ainsi on remarque à la fois de grandes convergences et de grandes divergences entre les rédacteurs. Pour les convergences on note que contrairement à l'hypothèse purement opportuniste, ils ont pour la plupart une belle situation avant-guerre, qu'elle soit scientifique ou artistique. Ce qu'on remarque également par le fait que beaucoup se connaissent dans leurs champs d'activité spécifique, ils sont les membres d'un entre-soi choisi et plutôt élitiste. On remarque aussi la prégnance d'un très fort pacifisme, que ce soit après la participation à la première guerre mondiale pour les générations les plus âgées, ou pour les plus jeunes à l'intégration d'associations pacifistes.

Il y a aussi de nombreux et profonds points de divergences, on peut insister sur un certain rapport de génération qui fait que les jeunes, nés au XXe siècle comme Marc Augier, Camille Fégy, Alfred Leverrier, Guy Crouzet, sont plus fascisés que leur aînés, nés au XIXe siècle, qui prennent peut-être moins la mesure de la radicale spécificité du national-socialisme et de son caractère révolutionnaire, aussi peut-être parce que les jeunes viennent d'avantage de la gauche, du parti communiste au parti radical en passant par la SFIO, que les aînés qui viennent plutôt de la droite. Ces différences d'opinions et de formations se retrouvent de manière très marquée dans le journal, de façon à ce que l'on ne puisse pas réellement parler d'un intellectuel collectif, mais tout au plus de polyphonie dirigée. Il existe en effet de nombreuses voix dissidentes au sein de *La Gerbe* que Châteaubriant essaie de canaliser voire de faire taire au fil du temps.

II^{ème} Partie :
L'identité européenne

Chapitre 3 : Une définition pour l'Europe

« L'Europe n'est plus digne du Christ ! »

Alphonse de Châteaubriant, *La Gerbe des forces*

L'Europe n'est pas un concept aisé à définir. Aire géographique aux frontières fragiles et arbitraires, aire culturelle mouvante, aire religieuse discutée, aire raciale pour les nationaux-socialistes, l'Europe recouvre des réalités différentes selon les définitions et donc forcément dans les usages. Avant d'être un projet politique elle est supposée être une réalité, déjà construite ou naturelle. En tout cas pour les contemporains de 1940 l'Europe fait d'une certaine manière partie de l'acquis. Encore faut-il circonscrire son champ d'application. La difficulté, pour nous dans ce chapitre, est de bien savoir ce que revêt la réalité de ce mot que nous utilisons toujours : « Europe ». L'usage contemporain d'un même signifiant ne veut pas dire qu'il se cache derrière le même signifié ni le même usage. La particularité de la période de l'occupation vient peut-être du fait qu'elle est la seule époque avec la nôtre dont les acteurs ont vécu l'Europe. De 1940 à 1944, pour les rédacteurs de *La Gerbe*, l'Europe est une fiction vécue. Les Allemands n'ont certes pas bâti les institutions d'une gouvernance européenne, ils n'ont pas construits d'Europe. Mais le plus important ici, c'est que pour les rédacteurs de *La Gerbe*, la LVF ou le STO sont de véritables moyens de bâtir l'Europe. En écrivant, en collaborant, les rédacteurs croient participer à l'Europe et la bâtir de leurs mains. Or ce vécu européen s'écroule en 1945, il est démenti par le cours de la guerre. Ce n'est que postérieurement qu'un autre vécu va s'imposer comme étant le sens de référence du mot Europe. Il n'est donc pas question pour nous de faire une généalogie du mot Europe, ce qui postule anachroniquement la persistance future du concept en se plaçant du point de vue d'un présent qui le connaît, mais bien de considérer que les rédacteurs de *La Gerbe* ont vécu une Europe, la leur.

Ainsi peut-on légitimement se demander comment les rédacteurs de *La Gerbe* définissent l'Europe. Quelle est la part de naturalité et la part de construction dans l'Europe ?

Pour définir l'Europe ils s'appuient sur deux types de raisonnements : d'abord sur sa nécessité, ce qui vise à lui donner un caractère immanent et inéluctable, dans l'Histoire et la Géographie, ce qui participe donc du côté naturel de l'Europe ; ensuite sur la conscience de l'Europe, qui vise à démontrer qu'elle préexiste à une construction politique ou économique, ce qui lui reconnaît un caractère construit sans pour autant être artificiel.

I. Déterminismes

L'Europe est pensée comme le fruit d'une histoire commune, une aire délimitée tant par la tradition que par la géographie. Le poids du passé ne suffit pourtant pas à montrer en quoi l'union de l'Europe a le devoir de se constituer. Ces deux disciplines que sont l'Histoire et la Géographie sont autant de sciences qui montrent, grâce à l'usage du passé ou de la nature, que l'union européenne est une nécessité pour le futur.

A. L'appel à Clio

L'Histoire est un élément central du discours sur l'Europe, d'abord pour asséner la nécessité de l'union européenne dans une vision téléologique mais aussi pour en développer une autre généalogie qui exhumerait les prodromes de l'Europe nationale-socialiste. Ces deux versants se rejoignent dans une volonté didactique de la lecture de l'Histoire : celle-ci est censée pouvoir, par le prisme du passé, expliquer les événements contemporains. L'Europe est pensée comme une avancée dans le sens de l'Histoire :

« D'une manière ou d'une autre l'Europe se fera. Elle se fera parce qu'il n'y a pas de puissance humaine capable de s'opposer au "mouvement historique" qui, peu à peu déporte les peuples du plan national au plan continental ¹».

Or, cette loi historique peut être définie différemment en fonction des idéologies au sein de *La Gerbe*. D'abord, pour certains le mouvement de l'Histoire serait scalaire, ramenant le multiple à l'un :

« Tout aspire à l'unité, tout, et les dissociations apparentes ne sont que la préparation des regroupements futurs. On passe du clan à la cité, de la cité à la nation, on rêve de passer de la nation à la contrée, de la contrée à une entente des continents ²».

Mais qu'est-ce qui produit ce mouvement ? Celui-ci est purement matérialiste, c'est l'évolution des conditions de productions et d'échanges qui amènent à un changement des superstructures dépassées, ainsi Drieu la Rochelle écrit-il :

« L'histoire commence par des extensions maritimes et terrestres, surtout maritimes qui ne sont que des schémas avant-coureurs, des systèmes d'exploitation superficiels et fragiles comme la Phénicie, Carthage, le réseau des cités grecques ; elle finit par de vastes organisations qui couvrent entièrement

¹ *La Gerbe*, 5 décembre 1940, Devant l'Allemagne par Charles Albert

² *La Gerbe*, 24 septembre 1942, Le drame de l'unité française, par Gonzague Truc

et sans discontinuité une grande surface de terre et y instaurent un système de solutions totales à tous les problèmes, aussi bien matériels que spirituels ¹»,

Ce qui est évidemment un argumentaire contre l'Angleterre thalassocratique et démocratique dépassée face à l'Allemagne continentale et totalitaire expression même du futur. Paradoxalement, on reste ici dans une vision très marxiste de l'Histoire où les systèmes économiques dominant, Camille Fégy, ancien communiste, n'hésite pas à écrire : « la lutte à mort entre le capitalisme et le socialisme national [...] est engagée ² », en mettant, on le voit, le socialisme avant le national, au contraire de la formule consacrée de national-socialisme. Le nazisme est un socialisme allemand, racial, mais un socialisme quand même qui doit amener au Grand Soir et aux lendemains qui chantent.

Pour d'autres, le paradigme économique ne fait que cacher une question plus tangible et plus grave : « le vieux mot d'ordre des asiates du Kremlin; classe contre classe, dissimule la doctrine race contre race ³ ». Le mouvement de l'histoire répond donc à une autre loi, celle de la nécessité de la Nature, et donc *a fortiori* de la race. C'est ce que Châteaubriant développe dès les premières semaines d'existence du journal en disant : « Nous, nous entrons dans une autre ère qui serait celle de l'ordre lui-même immédiatement perçu, et qui pourrait être appelée l'ère de l'organique » et l'organique c'est : « la mise en valeur et la réalisation substantielle, immédiate des raisons créatrices portées dans les lois éternelles de la Nature, et, plus fortes que les opinions humaines ⁴ ». Nous sommes ici en pleine téléologie nationale-socialiste, l'homme n'a pas son mot à dire face aux nécessités de la nature, la nature a des lois - le fort domine le faible pour vivre, la nature ne connaît pas la pitié, etc. - et l'homme se doit de les respecter sous peine de devenir contre-nature et de périr. Marc Augier, de retour du front de l'Est écrit que : « celui qui n'a pas compris que ce conflit est avant tout une épreuve de force entre races n'a qu'à passer quelques semaines en Russie Blanche. Il sera promptement édifié ⁵ ». L'Histoire n'est donc qu'une lutte pour la survie, dans laquelle le faible est éradiqué, ce qui est non seulement nécessaire mais juste. Nos acteurs se réclament d'une vision de l'Histoire à la manière de Pareto, ou du moins de sa vulgarisation par les fascistes, mais surtout de Sorel et de Carlyle, que Châteaubriant ne cesse de citer plus ou moins fidèlement. L'Histoire est toujours le produit d'une lutte, entraînée par des Héros qui sont les réels moteurs de l'Histoire. Hitler ne fait pas exception bien entendu, mais c'est moins

¹ *La Gerbe* 4 juin 1942, Destin de l'Europe, par Drieu la Rochelle

² *La Gerbe*, 11 décembre 1941, La dernière étape du capitalisme, par Camille Fégy

³ *La Gerbe*, 15 juin 1944, La clef des songes par Maurice-Yvan Sicard

⁴ *La Gerbe*, 18 juillet 1940, Sur la Gerbe... par Châteaubriant

⁵ *La Gerbe*, 20 mai 1943, Nouveau retour de l'URSS, par Marc Augier

effectivement sa personne qui compte que son rôle essentiel : « si l'Allemagne avait été ou était vaincue, on verrait, dans quelques années, de nouvelles guerres, à la suite desquelles un nouvel Hitler surgirait ¹» prédit Ramon Fernandez. Mais la lecture nationale-socialiste de l'histoire, eschatologique à bien des égards, n'est dans *La Gerbe*, jamais contredite par l'eschatologie chrétienne. Au contraire, Châteaubriant ou Robert Vallery-Radot se livrent à un travail de synthèse pour concilier ces deux téléologies historiques. Robert Vallery-Radot fait ainsi un commentaire hétérodoxe de Saint Jean :

« Le sang entend monter du fond de sa substance une voix mystérieuse qui le pousse à sauver l'esprit renié par l'homme. Car le sang est esprit : "Il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre, nous annonce St-Jean dans son épître : l'Esprit, l'Eau et le Sang, et ces trois sont d'accord" ²».

Le christianisme est donc relu par le national-socialisme. À l'inverse, le christianisme peut aussi imposer sa lecture sur le national-socialisme. Ainsi, alors que la guerre à l'Est se détériore pour les Allemands, les images de l'Apocalypse hantent les esprits, surtout celui d'Alphonse de Châteaubriant : « c'en est fait d'ailleurs : les trois cavaliers de l'Apocalypse, flanqués des cavaliers de la mort, ont pris leur effréné galop ³», *La Gerbe* est par ailleurs hérissée de gravures de l'Apocalypse, reproduites en Annexe 4.

Au-delà de ces invitations à réfléchir à la philosophie de l'Histoire, nos protagonistes cherchent les prodromes de l'Europe nationale-socialiste. Plusieurs figures plus ou moins disparates et inattendues apparaissent pour être nommées « pères de l'Europe », Jean Montigny nous en fait la liste : Henri IV, Napoléon, Chateaubriand, Lamartine, mais aussi des ministres de la troisième république : « Thiers, libérateur du territoire, Gambetta, assagi, Waldeck-Rousseau, Rouvier, Jaurès, Caillaux, Briand : j'y ajoute Georges Bonnet, qui a tant contribué à sauver la paix en 1938 ⁴». Des personnalités allemandes sont elles aussi saluées, comme Charles-Quint, Frédéric II de Prusse, Goethe, Nietzsche. Ce n'est pas la scientificité de la généalogie de la construction européenne qui est recherchée ici, c'est plutôt une tutelle mythologique qui ne cherche pas le passé comme connaissance mais seulement comme matrice du futur. Alors vient la figure toute particulière de Charlemagne. En effet l'Empereur à la barbe fleurie est un modèle parfait, il est Franc. Ce qui présente l'énorme avantage de

¹ *La Gerbe*, 6 novembre 1941, A travers l'Allemagne, par Ramon Fernandez

² *La Gerbe*, 21 octobre 1943, La fin du nihilisme, par Robert Vallery-Radot

³ *La Gerbe*, 6 janvier 1944, Pensées d'une nuit, par Alphonse de Châteaubriant

⁴ *La Gerbe*, 29 mai 1941, Deuxième retour, par Jean Montigny

signifier à la fois Germain et en revenant à l'étymologie Français. Robert Vallery-Radot prête la parole à la statue de l'Empereur sur le parvis de Notre-Dame :

« C'est avec vos deux peuples, France et Allemagne, mes deux filles, mes deux Francies, que j'ai fait l'Occident. L'heure est venue de vous réconcilier pour retrouver l'unité perdue. C'est aux pieds de mon tombeau, à Aix-la-Chapelle, que vous scellerez la paix européenne, la paix des nations ¹».

On rêve au retour de cette Europe unifiée et pacifiée : « est-ce bien là un rêve ?... Tout dépendra de la compréhension que les hommes de 1941 auront de la situation - et aussi de leur sagesse ²». L'Europe hitlérienne serait le retour à l'originelle indistinction entre les peuples de race germanique unis sous une même bannière. Charlemagne est donc la synthèse parfaite pour la réconciliation franco-allemande et même plus largement avec l'Italie comme le montre ce dessin légendé : « France, Italie, Allemagne... ô lambeaux de mon héritage !.. ³».



Figure 4 : L'Empire de Charlemagne

¹ *La Gerbe*, 11 mai 1944, Présence du Maréchal par Robert Vallery-Radot

² *La Gerbe*, 23 janvier 1941, *La Gerbe*.

³ *La Gerbe*, 26 août 1943.

Ce dessin représente autant une situation passée, que la situation présente. Ainsi on voit que les Etats pontificaux sont représentés comme n'étant pas partie intégrante de l'Empire, rendant par-là peut-être hommage à Mussolini pour les accords du Latran et la reconstitution d'un pouvoir temporel pour le Pape. Mais surtout les personnages miment à eux seuls le monde tel qu'il est perçu en 1943. L'Allemagne de Louis le Germanique, à cheval et en armure, l'arme à la main, s'en va conquérir les marches grisées de son Empire oriental, l'Italie de Lothaire, debout, lui prête la main, picturalement, armée elle aussi d'une épée pour l'aider dans sa tâche guerrière. Alors que Charles le chauve est paisiblement assis sur un trône, n'ayant pour lui que son sceptre. Il y a une évidente gradation d'Ouest en Est, d'abord dans l'élévation progressive des personnages, l'Allemagne est plus haute que la France, mais aussi symboliquement de l'inactivité totale que représente la position assise, au mouvement par excellence de la chevauchée, en passant par la station debout qui est une force, pour le moment immobile cependant. Gradation aussi de la préparation guerrière, la France n'a rien, l'Allemagne est entièrement équipée : armure, cheval, bouclier, épée, casque alors que l'Italie n'a qu'une épée. On voit bien ici une répartition des rôles bien marquée et qui semble *a priori* défavorable à la France et aussi assez sévère pour l'Italie. Mais tout est dominé et rassemblé par et en l'illustre Empereur portant l'épée et la croix.

On remarque très rapidement qu'un chronotrope apparaît de façon indéniable : le Moyen-Age européen. Marcel Péguy écrit : « Et l'on peut dire que le monde de demain sera en une certaine mesure un retour au Moyen-Age ¹ ». Ce qui pourrait sembler n'être que le symbole esthétique ou éthique des valeurs agrariennes et traditionnalistes prônées par la Révolution nationale, mais en réalité l'analyse doit aller un peu plus loin en dépassant le cadre strictement national. Ainsi le Moyen-Age, ou pour être tout à fait exact le XIII^e siècle, est avant tout pensé comme l'apogée du christianisme sur lequel doit se modeler l'Europe de demain :

« Jadis sur notre continent régna une seule culture, la culture chrétienne, que l'on appellerait mieux la culture occidentale. Erasme et Juste-Lipse possédaient la somme de cette culture. Charles-Quint empereur, régnait sur des terres sans limites. Une foi en Dieu s'étendait sous l'autorité d'un pape. Une langue, le latin, était comprise de tout homme instruit. Une philosophie, la scolastique, créait le lien entre tous les hauts esprits. Il n'y avait qu'une seule civilisation connue, traditionnelle, universaliste, et des cerceaux qui pouvaient mesurer l'ensemble de cette civilisation. C'était la Chrétienté. C'était le temps de l'Europe ² ».

¹ *La Gerbe*, 8 mai 1941, Que ta volonté soit faite ! par Marcel Péguy

² *La Gerbe*, 19 mars 1942, L'idée d'Europe n'est pas neuve par Pierre Daye

Donc le Moyen-Age c'est l'Europe et logiquement l'Europe c'est le Moyen-Age. Le Moyen-Age apparaît comme la parfaite adéquation du continent européen avec la culture européenne, le temps où l'Europe dans toutes ses acceptions était à son apogée. Or la France ne se pose pas seulement comme l'héritière de cette époque bénie, elle en est l'instigatrice :

« Plusieurs fois déjà la France a édifié une civilisation, prodigué son génie pour la rendre brillante, été jusqu'au bout, et survécu à sa ruine : l'empire romain, l'empire carolingien, le moyen âge capétien, la renaissance des Valois, l'âge classique des Bourbons ont passé : chaque fois la France a su se rebâtir. Aujourd'hui il faut qu'elle le veuille. Puisque nous sommes à terre, étreignons ce sol, notre sol, d'où sont sorties tant de moissons et tant de cathédrales ! Puisse dans ses sèves et dans nos instincts la force, non pas de continuer d'anciens errements, mais de créer !¹».

On voit bien ici la continuité d'un certain barrésianisme, mais aussi une réappropriation de l'idéologie nazie au profit de la France. En effet pour Abel Bonnard nos cathédrales sont l'expression même de la terre, et c'est dans notre sève et dans nos instincts, c'est à dire dans l'essentiel de ce qu'est la race, que la France doit retrouver son génie créateur. Ce que la race permet de dire ici et ce que ne permettait pas tellement Barrès, c'est que si la France fut grande par le passé, c'est qu'elle est ontologiquement appelée à le redevenir. Dans la race il n'y a ni passé, ni futur, puisque tout demeure au moins en potentialité. Et le génie, l'élan créateur ne demandent qu'à se manifester à nouveau, une fois la race purifiée. Ainsi le Moyen-Age, pour les Français, tient une place particulièrement importante parce qu'il n'est pas seulement un modèle d'*ethos* à conserver, mais un *genos*. Les Français ne sont pas les héritiers du Moyen-Age, ils en assument la paternité. Et ceci *la Gerbe* ne cesse de le répéter, la France a créé le style gothique, la chevalerie, l'amour courtois ou la politesse, par exemple : « oh la bonne vieille chose française que cette politesse, qui était une des plus exquisés qualités de notre race² ». Toutes ces créations sont des faits de race amplifiés et maintenus par des faits de culture, non l'inverse.

L'Histoire a donc un rôle mythologique important, le passé rassure et éclaire le présent pour le rendre plus supportable. L'Histoire est aussi comprise comme téléologique, voire millénariste. Ce n'est pas tellement que l'Histoire s'achemine indubitablement vers sa fin, c'est plutôt qu'elle s'apprête à revenir aux commencements. Le Moyen-Age, âge de l'Europe, fait office de temps prélapsarien, avant que l'Homme ne croque la pomme, de la discorde

¹ *La Gerbe*, 18 juillet 1940, éditorial, par Bernard Fay

² *La Gerbe*, 13 février 1941, Politesses... par Yvonne Galli

plutôt que du savoir, que fut la Révolution. Mais ce temps d'innocence est appelé à revenir dans la gloire en une parousie européenne qui parviendrait à clore l'Histoire sur elle-même.

B. Une nouvelle géographie des peuples

Il y a une prise de conscience d'un changement d'échelle dans le monde, en termes quantitatifs d'abord, du fait de la croissance démographique : « 40 millions d'hommes, ce n'est plus rien. 130 millions aux Etats-Unis, 180 millions en Russie, des nébuleuses en Asie de centaines de millions. En face de cela 300 millions d'Européens ¹ ». Or cette croissance démographique induit des changements économiques qui vont ravir la prééminence à l'Europe :

« Donc, la grande affaire pour l'Europe, maintenant, c'est de se réorganiser de fond en comble en partant de cette idée que les autres continents sont industrialisés ou vont l'être, et qu'ils travailleront sur place leurs matières premières, qu'ils les consommeront sur place.² »

L'Europe n'a plus le monopole de la technique, de grandes organisations continentales se forment autour de l'Europe. Un bloc libéral et atlantique à l'Ouest, un bloc soviétique et asiatique à l'Est. Or ces masses continentales sont en conflit pour le contrôle de l'Europe. Et dans ce combat le continent court un grand risque :

« Comme pour les nations, la politique des continents est dans leur géographie. Un coup d'œil sur l'atlas nous permet de remarquer que l'Europe, dont la mer ne fixe pas partout les contours, est un continent artificiel et que, les monts Oural franchis, la route de l'invasion est libre jusqu'à la pointe du Raz, si l'on néglige les bastions autrichiens, italiens et espagnols. Europe, cap de l'immense Asie, de l'Asie où grouillent 800 millions d'hommes affamés ! ³ »

¹ *La Gerbe*, 14 novembre 1940, Pensées urgentes par Drieu la Rochelle

² *La Gerbe*, 4 juin 1942, Destin de l'Europe par Drieu la Rochelle

³ *La Gerbe*, 16 janvier 1941, Le quartier de l'Europe, anonyme



Figure 5 : Carte du monde

On lit bien sur cette carte du monde¹, l'exiguïté de l'Europe, son caractère de « cul de sac » face à l'immensité de l'Asie. Des flèches partant de Moscou et arrivant jusqu'à Lisbonne montrent la fragilité du continent. La construction européenne est donc imposée par la géographie, parce que le territoire est conçu comme problématiquement clos, restreint, fini, ce qui impose au plus fort d'écraser le plus faible pour survivre, dans une vision assez schématique du darwinisme social :

« Il faut s'unir ou disparaître et l'union pour les peuples d'Europe comme pour les peuples d'Amérique et d'Asie prend forcément l'aspect de la reconnaissance du plus fort, du plus audacieux, du plus responsable² »

En effet l'union des continents ne saurait plus passer par des « concerts de nation » ou autre solution démocratique et égalitariste, mais bien par un système hégémonique et impérial.

« Il nous aurait fallu regarder en face cette très pénible vérité qu'étant devenue une puissance de second ordre au regard de l'Empire anglais et du Reich allemand, nous ne pourrions choisir qu'une dépendance³ ».

¹ *La Gerbe*, 13 mars 1944

² *La Gerbe*, 26 mars 1942, La fatalité du siècle, par Drieu la Rochelle

³ *La Gerbe*, 20 février 1941, Deux mondes par Drieu la Rochelle

Il s'agit donc de comparer les deux puissances qui se disputent le droit de régner sans partage sur l'Europe. L'Empire anglais au sens propre est ancien et puissant, mais ce n'est que l'arbre qui cache la forêt :

« Les 60 millions d'impériaux anglais ce serait encore peu de chose, s'il n'y avait pas, derrière, les descendants d'Anglais des Etats-Unis. Ce sont là encore des millions d'hommes qui n'ont pas oublié leur origine et qui, dans leur ensemble, forment un appui naturel à l'Angleterre. Tout cela compose dans le monde une masse de cent millions d'Anglais ou d'anglophiles par le sang, par la langue, par l'esprit.

En face de cette masse anglaise, la masse allemande ; en face de cet ancien dynamisme anglais, le nouveau dynamisme allemand. En face des 60 millions d'insulaires ou d'impériaux anglais, les 80 millions et plus d'Allemands continentaux, dont après Bismarck, Hitler a achevé l'unité.

En face des 100 millions d'Anglo-saxons mondiaux les 100 millions d'allemands mondiaux. Car la fécondité allemande a été aussi énorme que la fécondité britannique et elle a duré plus longtemps, elle vient de rebondir. L'Allemagne depuis des siècles a prodigieusement essaimé autour d'elle. D'abord en Europe, dans l'est Européen : du nord au sud de la Baltique à la mer Noire, on ne peut faire cent kilomètre sans rencontrer un village allemand.

Voilà ce que c'est que d'avoir été abondant, fécond, audacieux, risqué, romantique et démesuré. On occupe toute la largeur de la géographie et de l'histoire. On n'y rencontre de résistance que d'un rival à sa taille.¹ »

Pourtant l'Empire anglais n'est pas tout à fait à la taille de l'Allemagne, il est dépassé par le sens de l'Histoire, comme nous l'avons vu précédemment. Le système totalitaire et continental allemand est plus avancé que le système anglais qui doit disparaître, la sentence tombe : « l'empire anglais était trop grand pour l'Angleterre et trop petit pour le monde² ». L'Angleterre est dans l'incapacité de créer l'Europe, elle ne créerait que la continuité du bloc libéral et atlantique avec l'Amérique. L'Allemagne seule se propose de sauver le continent en lui-même. Et l'Europe malgré sa situation *a priori* défavorable jouit de nombreuses qualités pour affronter la mondialisation :

« Elle est la plus peuplée, la mieux peuplée. Elle occupe la situation géographique la plus splendide et des rives découpées (37 000 km, alors que les rives de l'Afrique n'en ont que 30 000) où abondent les ports les plus nombreux et les mieux outillés. Elle jouit du climat le plus modéré, le plus sain. Elle constitue le carrefour des grandes routes du monde. L'Europe (étendue jusqu'au Caucase et à l'Oural), augmentée du grenier africain, ce que l'on a nommé l'Eurafrique peut se passer du restant du monde. Elle n'a besoin ni de l'Asie ni de l'Amérique.

¹ Ibid.

² Ibid.

Elle est en tous domaines, le plus beau, le plus complet (mais aussi le plus fragile) de tous les continents. ¹»

La quantité seule ne suffit pas, faut-il encore mesurer la qualité des hommes qui peuplent un continent pour en mesurer la dignité à en posséder d'autres. Or l'Europe est composée d'hommes blancs et *a fortiori* d'Aryens, ce qui pour nos commentateurs n'est pas une petite qualité. Si l'Europe s'unit comme la nature l'exige alors elle sera capable de renverser le prisme et non plus écrasée par l'Asie elle pourra songer à sa conquête :

« De vastes perspectives s'offrent à nos regards. Le Reich ne proclame-t-il pas qu'il entend libérer l'Europe de l'anarchie ? Ses écrivains conçoivent même un espace continental, "l'Eurasie", s'étendant jusqu'au Japon et auquel les immensités de l'Afrique viendront tôt ou tard s'incorporer. ² »

L'Europe n'est plus la péninsule menacée d'une Asie conquérante mais un continent capable de s'étendre et d'arrimer à lui d'autres espaces en créant des « eurocontinents » : Eurafrique, Eurasie, etc.

II. Conscience de l'Europe

L'Europe se définit aussi comme une aire culturelle particulière, il y aurait au sein du continent européen, une culture commune dont l'essence serait partagée par toutes les cultures continentales. Il semble que la religion et l'art, soient les deux thématiques principales qui définissent la culture européenne. Grâce à cette culture européenne, on peut mieux prendre conscience de l'union fondamentale qui existe entre les peuples européens.

A. Europe : épouse de Christ ou de Jupiter ?

Une partie des rédacteurs de *La Gerbe* sont sensibles au néo-paganisme germanique et fustigent le christianisme comme d'essence juive et donc nocive pour les peuples autochtones d'Europe. Le christianisme est une forme de bolchévisme puisqu'il est un égalitarisme niveleur et une religion du faible. C'est Marc Augier qui le développe le plus abondamment : « que nos races aient été sémitisées par les religions venues d'Orient c'est un fait qui s'impose ³ » et plus loin : « on s'aperçoit que l'Eglise a pratiqué la même centralisation

¹ *La Gerbe*, 29 mars 42, Pierre Daye

² *La Gerbe*, 27 mars 41, Demain l'aventure... par André Longeron

³ *La Gerbe*, 12 septembre 1941, A la recherche des forces françaises par Marc Augier

égoïste que l'Etat et dans une certaine mesure donné naissance à la civilisation égalitaire dont nous allons périr.¹ » Mais les peuples européens même convertis au christianisme n'ont pas perdus toutes leurs qualités pour autant :

« Le peuple élu a pu régner un certain temps sur le monde connu par le christianisme de ses apôtres juifs. Le christianisme s'est dégagé, a pris ses racines en terre païenne, a sucé le lait de ce paganisme, est devenu religion raciale plus vite que le Juif ne s'y attendait. Et il a perdu cette bataille.²»

En effet le christianisme est une invention juive, non pas le fait de Jésus, qui était aryen comme chacun sait, mais de l'apôtre Paul dont le but avoué était de soumettre et humilier les races aryennes. Le christianisme et le judaïsme ont fait oublier à l'europpéen ses racines antiques et ainsi la gloire et la beauté qui étaient siennes :

« L'heure est venue de dire qu'Apollon et Pallas Athénée sont les images de l'homme et de la femme nordiques, affirmation hier impossible, au temps de la conspiration juive. Ah ! C'est qu'il ne fallait pas donner à l'homme d'Occident la nostalgie de sa grandeur passée, il ne fallait pas qu'il puisse mesurer l'étendue de sa déchéance !³»

Marc Augier cite ici directement une expression tirée *du mythe du XXe siècle* de Rosenberg ce qui prouve qu'il a bien lu l'ouvrage et qu'il connaît bien les théories nazies sur le paganisme et le christianisme. Le but étant de montrer que le christianisme est une religion étrangère à la race aryenne, que c'est une construction historique mensongère et qu'en même temps, il répète inconsciemment des mythes atemporels et ancestraux. Pour preuve, on tente de dresser une généalogie de la symbolique chrétienne pour en retrouver tous les fondements païens. Le symbole de la croix en est évidemment le plus important et c'est celui qui suscite le plus de commentaires. Avant d'être une croix latine le symbole primaire était la croix gammée : « la croix gammée est le signe mystique de l'âme radieuse du soleil protégeant, préservant, donnant puissance et bonheur à la famille aryenne, dont elle est le symbole de solidarité⁴». Avec la christianisation la croix latine remplace petit à petit le symbole païen, mais :

« Le soleil païen et son symbole, la croix céleste, se pose comme une auréole sur la tête des martyrs chrétiens. Les moines d'Irlande encerclent d'une roue les bras de la croix. Souvent autour de l'image du Christ. Les rayons font revivre une divinité solaire, ces mêmes rayons qui entourent le Sacré-Cœur que l'on trouve parfois sculpté au centre des signes du zodiaque⁵»

¹ Ibid.

² *La Gerbe*, 27 mai 1943, Nouveau retour de l'URSS par Marc Augier

³ *La Gerbe*, 7 novembre 1940, Les dieux en chemises noires par Marc Augier

⁴ *La Gerbe*, 21 novembre 1940, Le symbole des croix solaire par Robert Sexé

⁵ ibid

De même divers mythes ont perduré et se transmettent sous des formes simplement différentes :

« Le dieu bienveillant, protecteur de la race aryenne, terrasse le serpent Midgard, l'esprit du mal. Dans nos églises et au faîte du Mont-au-péril-de-la-mort, Wotan-Saint-Michel brandit toujours l'épée ; à ses pieds se tord, lançant des flammes le monstre diabolique...¹»

La conclusion s'impose donc naturellement : « aussi longtemps qu'un peuple vit, ses dieux sont immortels² ». La religion et la religiosité sont des faits de race. Les religions païennes naissent de la terre et des peuples, elles leur sont propres et faites pour eux. Ainsi chaque peuple transforme la religion à sa guise : « même le christianisme y prend tournure bretonne avec des saints locaux, et la dévotion aux arbres, aux fontaines, aux rochers, survivances des vieux cultes païens³ ». Marc Augier explique même l'attrait problématique des Bretons pour l'alcool comme un fait essentiellement métaphysique : « le Celte est rêveur, imaginaire. Il peuple sa solitude de légendes, de personnages surnaturels. Il vit dans un au-delà de lui-même que l'ivresse rend plus séduisant et plus puissant⁴ ». Quand bien même le christianisme n'a pas entièrement détruit la race aryenne, il est grand temps d'en finir avec cette invention pernicieuse et de renouer avec la tradition. Cela est possible parce que la race c'est la religion et la religion c'est la race. Tant que la race vit sa religion est préservée en ses entrailles et il suffit de le vouloir pour qu'elle renaisse de ses cendres. Robert Sexé nous dit ainsi : « le salut pour être total doit être collectif : la vie plus haute et plus belle pour sa nation et la race, qui est notre immortalité, à nous mortels⁵ ». Il ne saurait s'agir d'un véritable retour aux cultes païens de jadis, il s'agit d'établir le culte de la race.

C'est aussi une question éthique, ils font du christianisme une critique nietzschéenne en voyant en elle une religion ascétique qui tend vers le néant quand la race, elle, ne veut que se perpétuer. Ainsi Marc Augier fait l'apologie du pays-basque parce que : « au nom des droits sacrés de la vie, on a rendu l'honneur aux filles-mères.⁶ ». Et il valorise de même la vigueur de la séduction allemande : « nous nous enfermons dans des attitudes de mandarin, alors que là-bas ils savent planter un baiser qui dit bien ce qu'il veut dire [...] Ces flirts communautaire,

¹ ibid

² Ibid.

³ *La Gerbe*, 29 août 1940, Notes de voyage en extrême-occident par Robert Sexé

⁴ *La Gerbe*, 2 octobre 1941, A la recherche des forces françaises par Marc Augier

⁵ *La Gerbe*, 21 novembre 1940, Le symbole des croix solaires par Robert Sexé

⁶ *La Gerbe* du 12 septembre 1941, A la recherche des forces françaises par Marc Augier

ces embrassades en série rappellent ces beaux fruits luisants et sains qu'aucun ver n'a rongés.¹».



L'enlèvement d'Europe

Figure 6 : L'enlèvement d'Europe par Jupiter

Il faut donc renouer avec une religion qui saurait créer la communauté, la laisser librement se perpétuer, et pourtant le christianisme l'a pu à un moment mais il s'agit de savoir s'il n'a pas fait lui aussi son temps et accepter que « Dieu est mort » :

«Ce qui manque, moi laïque je vais vous le dire : c'est la foi, n'importe qu'elle foi qui soulève précisément ces montagnes. Mais la foi. [...] Il s'agit de savoir si le christianisme possède encore, dans ses églises, assez de substance pour assurer le renouveau de l'Europe. Si la foi primitive est usée, étouffée par le dogme et les activités temporelles de l'église militante. Il s'agit alors de savoir si le national-socialisme peut être une religion européenne possédant ses églises nationales, sa Rome et son Pape²».

¹ Saint-Loup, *J'ai vu l'Allemagne: printemps 1941*, Paris, France, F. Sorlot, 1941, 80 p.

² *La Gerbe*, 24 avril 1941, Saint Bruno continue, par Marc Augier

Cependant, la majorité des rédacteurs de *La Gerbe* ne soutiennent pas cette ligne et préfèrent envisager l'Europe de demain comme une renaissance du christianisme grâce à l'Allemagne nazie. En effet en tant qu'émanation du Saint Empire Romain Germanique, d'aucuns pensent que l'Allemagne est une nation chrétienne, ainsi de Marcel Péguy : « Les Allemands ont voulu faire la guerre en Chrétiens. Et maintenant ils veulent faire la paix en Chrétiens ¹», et ils imposeront un nouvel ordre international lui aussi empreint de christianisme :

« Et l'on peut dire que le monde de demain sera en une certaine mesure un retour au Moyen-Age, en ce sens qu'il sera profondément chrétien et que les rapports entre les peuples de l'Europe seront des rapports de nations chrétiennes ²»

Plus largement on insiste évidemment sur le fait que le christianisme a été partagé par tous les peuples européens et qu'il a toujours été le ciment des relations entre européens, parfois au détriment des autres. Drieu la Rochelle nous dit : « la chrétienté, en fait, ça n'a jamais été autre chose que l'Europe ³» et ainsi « Jeanne d'Arc avait le sens de l'Europe, ayant le sens de la chrétienté ⁴» puisque celle-ci écrit au duc de Bedford qu'il vaut mieux faire une croisade que se battre entre chrétiens. Mieux, le christianisme est à l'origine de la création de l'Europe :

« L'origine de l'Europe est la profession de foi à la croix. Cette profession de foi a transformé en unité la pluralité des peuples qui vivaient entre la mer du Nord et la Méditerranée. C'est elle qui a créé l'espace spirituel dans lequel les peuples se sentent tous chez eux et crée entre eux une communauté auparavant inconnue. Jamais sans cette communauté, l'Europe n'eut pu se former. ⁵»

Et la rédaction de *La Gerbe* publie collectivement un éditorial disant : « nous Chrétiens estimons que cet ordre nouveau ne peut être que l'ordre évangélique. Et que la cité sera chrétienne ou ne sera pas ⁶». Cette tragique erreur d'interprétation est due en partie à Châteaubriant qui écrivait dès 1937 : « Dans le monde, se forme en ces jours un mouvement dans lequel s'exprime tout l'essentiel du christianisme : l'oubli de soi-même, le sacrifice de soi-même. Le national-socialisme fut un jaillissement religieux ⁷». On se rappelle ce que le Christ lui-même aurait dit à Châteaubriant, il faut s'oublier de plus en plus pour trouver

¹ *La Gerbe* 8 mai 1941, Que ta volonté soit faites ! par Marcel Péguy

² *ibid*

³ *La Gerbe*, 19 juin 1941, Encore des vérités désagréables par Pierre Drieu la Rochelle

⁴ *Ibid.*

⁵ *La Gerbe*, 27 janvier 1944, Révolution qui es-tu ? par Robert Vallery-Radot

⁶ *La Gerbe*, 5 septembre 1940, La France est morte vive la France... par *La Gerbe*

⁷ Alphonse de Châteaubriant, *La Gerbe des forces: (Nouvelle Allemagne)*, Paris, France, B. Grasset, 1937, 356 p

l'amour universel. Le christianisme est donc une perte de son individualité pour participer au corps mystique du Christ. En outre le christianisme est aussi, pour Châteaubriant, un idéalisme radical, il demande de nier la chair pour se tourner vers le principe spirituel. On voit bien en quoi déjà son christianisme est très largement hétérodoxe. Or le national-socialisme demande la même chose, l'oubli de soi dans le corps mystique de la race, le sacrifice de soi à la lutte nationale : « Mais Messieurs, c'est proprement l'âme du christianisme, bien que sous une forme confuse... Mieux vaut quelquefois, je pense, se rattacher à Dieu sans le nommer que le nommer sans se rattacher à lui...¹ ». Ainsi « l'Allemagne est plus qu'un peuple qui grandit, elle est une civilisation qui monte », cette civilisation c'est la volonté de réaliser le Christ en chaque homme, de faire un christianisme appliqué. Châteaubriant donne deux solutions politiques pour arriver à ce but : « il n'est que deux formes de gouvernement possible : ou Dieu ou César ² ». D'abord César : « c'est à dire l'autorité du dehors, mais absolue, intégrale, qui mène le peuple où son intérêt doit le mener ³ » soit la dictature hitlérienne telle qu'il peut la connaître. Peut-être bien pire encore Châteaubriant imagine le règne de Dieu : « c'est à dire, dans une humanité très évoluée, l'autorité intérieure imprescriptible qui, en chacun, fasse loi pour tous ⁴ » soit le règne totalitaire de la conscience, l'application absolue et nécessaire de la morale kantienne, chacun tremble à l'idée que le vers de Hugo : « l'œil était dans la tombe et regardait Caïn » se réalise parfaitement. Si Châteaubriant se trompe assez lourdement, il semble qu'on l'ait trompé aussi sur la nature du national-socialisme. Il raconte lui-même dans un article du 9 octobre 1941⁵ qu'un SS qu'il avait rencontré lui a dit que devenir national-socialiste c'était tuer le *schwein* (le cochon) en lui. Et Châteaubriant de s'extasier sur la capacité des Allemands à supprimer tout ce qui se complait dans la fange du matérialisme étroit et stupide. Or la suppression du *inerrer schweinhunde* est justement dans le national-socialisme l'exercice d'une contrainte intérieure ayant pour but de supprimer toute capacité à la pitié, à la tendresse, à la compassion. Tuer le *schwein* c'est tuer le chrétien en soi et *a fortiori* tout ce que nous désignons comme des vertus d'humanité. Il semble que de cela personne n'ait réellement averti Châteaubriant.

A partir de 1943, l'Europe devient véritablement chrétienne lorsqu'il faut tendre la joue aux bombardements des Alliés et aux différents débarquements. C'est à ce moment que les rédacteurs arrêtent de construire positivement une identité religieuse, c'est le martyre de

¹ *La Gerbe*, 19 novembre 1942, Compte rendu de conférence de Châteaubriant

² *La Gerbe*, 8 octobre 1942, Profession de foi par Alphonse de Châteaubriant

³ *ibid*

⁴ *ibid*

⁵ *La Gerbe*, 9 octobre 1941, Gerbe française par Alphonse de Châteaubriant

l'Europe qui les unit définitivement dans le Christ. La fumée des villes bombardées forme la croix elle-même du Christ¹. La dimension apocalyptique prend une grande envergure et l'Europe, camp des saints, est mise en péril par la Bête. *La Gerbe* se tourne donc vers une religiosité plus doloriste, acceptant une croix plus lourde pour un salut plus haut.



Figure 7 : Le martyre de l'Europe

¹ *La Gerbe* du 29 juillet 1943

B. La France, toge de l'Empire

La France est loin d'être sans tache, son grand âge l'a poussée à faire quelques erreurs que certains auteurs ne pardonnent pas, le XVIII^{ème} siècle français est abondamment décrié, « avec leur conceptions fausses, avec leurs plans fantastiques, avec leur logique fallacieuse, le XVIII^{ème} siècle nous a trompés et le XIX^{ème} siècle nous a égarés ¹ ». Peut-être même l'erreur est-elle encore plus ancienne, et c'est Descartes qui est remis en cause : « c'est sur ce plan intérieur qu'un faux Descartes servait de patron à une fausse raison, et distribuait à tous les Français le mauvais petit canif de raisonnement par lequel chacun d'eux coupait tout lien avec sa terre, sa race, sa patrie, pour n'être plus qu'un ergoteur isolé² ». C'est pourquoi : « La "mission", l'orgueil de la civilisation et le flambeau qui éclaire cet orgueil c'est l'Allemagne qui les a repris et les raisons d'espérer c'est elle qui nous les apporte dans l'exemple de sa magnifique et multiple santé³ ». La défaite militaire de la France signe aussi une défaite de sa civilisation :

« La défaite de la France a donc été ainsi avant tout morale. La France se targuait de la tâche civilisatrice dont elle détenait plus le secret. Elle a été vaincue par un peuple beaucoup mieux formé qu'elle sur les statuts de la civilisation de ce jour, un peuple (ayons le cœur assez fort et la plume assez libre pour le dire) perpétuellement tourné vers ce qui est grand, vaste, noble, un peuple sain qui a repris la haute mission des anciennes nations chrétiennes, quand celles-ci étendaient, en l'absence des nationalismes corrosifs, l'œuvre pacifiante de leur princes ⁴ ».

Il faut donc politiquement aider l'implantation de cette nouvelle hégémonie culturelle allemande :

« L'on devra réviser complètement les manuels d'histoire, et, au moins autant, les manuels d'enseignement de la langue allemande, où il y aura lieu de faire ressortir compréhensivement les valeurs permanentes et les valeurs actuelles de l'âme et de l'esprit allemand. Toutes les bibliothèques scolaires, universitaires, d'écoles normales (tant qu'elles subsistent !) et municipales devront être abondamment pourvues d'ouvrages classiques et récents répondant à nos desiderata. Il faudra imposer désormais à tous les programmes d'examens et des concours de toutes catégories la connaissance de la langue et de la civilisation allemandes. N'oublions pas, par ailleurs, qu'il serait intéressant d'organiser des cours de langues et de civilisation françaises à l'usage des Allemands ⁵ ».

¹ *La Gerbe* du 18 juillet 1940, éditorial, par Bernard Fay,

² *La Gerbe* du 16 avril 1942, L'intelligence Française par Abel Bonnard,

³ *La Gerbe* du 8 août 1940, L'indispensable joie par Claude Chabry

⁴ Ibid.

⁵ *La Gerbe* du 7 août 1941, Les rapports intellectuels Franco-allemands par R. Voize

La très faible réciprocité de l'échange culturel est ici flagrante. Otto Abetz, l'Ambassadeur du Reich à Paris, prévient même les Français de la fin de leur monopole culturel :

« Son excellence Otto Abetz a osé en outre - et l'outrage n'est pas mince - s'en prendre à une des antithèses les plus néfastes et à la détruire : il ne s'agit de rien de moins que de la fameuse opposition "latinité-germanisme" qui berça notre enfance et qui s'apprête, si on la laisse faire, à bercer celle de nos enfants. C'est ainsi que l'ambassadeur apprend aux Français qui, pour la plupart, ne s'en doutaient pas, que le IIIe Reich revendique lui aussi une sorte de droit de co-usufruit à l'héritage gréco-latin ¹».

Là encore les Français n'ont pas tout à fait compris, ou on n'a pas voulu leur faire comprendre, la révolution que représente le national-socialisme sur ce sujet. Les Allemands ne revendiquent pas l'héritage des civilisations gréco-latines, ils en sont l'origine. Les Grecs étaient des Allemands, et puisque l'histoire est faite par les races et non par la culture les Français n'ont aucune prétention à se voir comme les héritiers de l'Antiquité.

Pourtant cette acceptation servile d'une hégémonie allemande est loin d'être le fait de tous, certains envisagent une égalité entre les deux grandes cultures, comme René Pichard du Page :

« Deux peuples aussi riches de substance que la France et l'Allemagne et, dans leur dissemblance même, aussi complémentaires, peuvent, presque à eux seuls, par des contacts fréquents et des échanges multipliés suffire à frapper dans son ensemble, chacun se chargeant d'une face, la grande médaille de la civilisation ²».

Dans une véritable volonté européenne on veut dépasser les clivages nationaux pour édifier une véritable culture européenne, qui ne serait pas l'hégémonie d'une culture ou d'une autre mais un espace de syncrétisme culturel où chaque culture se rassemblerait dans le faisceau de la culture européenne :

« La paix dans l'honneur ? Peut-il être pour la France une paix dans l'honneur qui ne tienne pas compte d'une nécessité qui dépasse l'égotisme national, je veux dire la nécessité de continuer la civilisation européenne ? Sommes-nous les seuls civilisés d'Europe ? La culture occidentale ne s'est-elle pas enrichie d'apports allemands, scandinaves autant que latins ? Au point de vue culture, l'Europe lit nos livres, mais est-il un Français cultivé digne de ce nom qui ignore Goethe, Ibsen, Kierkegaard, Cervantès, Dante, Beethoven ? Toute l'Europe doit accéder à la paix - ou nulle nation ne sera sauvée. Tous ou personne !

L'Europe seule compte dans le monde.

Le salut du monde est lié au salut de l'Europe. ³ »

¹ *La Gerbe* du 26 mars 1942, France-Allemagne par Francis Herrel

² *La Gerbe* du 18 juin 1942, La collaboration des élites par René Pichard du Page

³ *La Gerbe* du 17 juin 1943, La paix dans l'honneur, par P. Demasy

Ce syncrétisme culturel serait aussi le moyen d'une libre concurrence culturelle qui permettrait l'épanouissement de chacune au mieux :

« La lutte entre les forces armées devra évacuer la carrière toute entière au profit d'une libre compétition des esprits et des manifestations culturelles. La chanson française résonnera dans toute sa fraîcheur à Berlin et à Rome ; comme ils viennent pour la première fois de le faire dans le cadre de la Comédie-Française, les hommes de théâtre de l'Allemagne iront interpréter à Paris, à Madrid, à Belgrade ainsi qu'à Bruxelles des œuvres issues des terroirs de la Germanie. Des congrès scientifiques assembleront d'une manière durable les savants de toutes langues en d'utiles conférences plus confiantes ¹».

Toutes les industries culturelles profiteraient d'un marché agrandi par l'union de l'Europe, dont le cinéma par exemple :

« La situation nouvelle, dont les grandes lignes se dessinent, va conduire la production française à faire partie intégrante de ce que l'on peut appeler le "groupe européen". Dans le sein d'une unité économique et monétaire étendue, il apparaît que l'Europe offrirait aux films réalisés en France une aire d'exploitation très vaste et sur bien des points nouvelles. D'immenses régions de l'Europe balkanique et danubienne étaient, en fait, closes devant nos films, par la nécessité de la politique des devises : objection qui se trouverait levée. Dans le Reich grand allemand lui-même, en fait, nos films ne pénétraient qu'en très petit nombre (de cinq à dix par an, depuis plusieurs années), mais ils y rencontraient des succès très vifs : "les perles de la couronne", "le roi", "le roman d'un tricheur", entre autres ont atteint des chiffres de recette considérables. [...] C'est aux côtés, peut-on penser, des productions du "groupe européen" : Allemagne, Italie, Espagne, que nos films pourront s'offrir à un marché de quelque 15 000 scènes : soit autant que les Etats-Unis ensemble ! Comptons en effet : d'abord 4000 salles en France, 6000 en Allemagne, 1800 ou 2000 en Italie, plusieurs milliers en Espagne, dans le protectorat de Bohême, en Slovaquie, en Hongrie... ²»

Parallèlement les Français retrouvent confiance en eux-mêmes et envisagent plutôt un partage des tâches avec l'Allemagne selon le mot de Cicéron : « *Cedant arma togae* » une fois le glaive nazi posé c'est à la France d'incarner au mieux la pourpre de la toge. Les Français pensent détenir un magistère moral et culturel évident, d'aucuns disent même une « primauté spirituelle³ ». La France peut y prétendre parce que c'est elle qui hérite de « la triple antiquité, grecque, romaine et chrétienne⁴ ». Les Français prennent bien la mesure de leur défaite militaire mais qui doit être le gage d'une autre victoire, peut-être plus brillante encore, la victoire culturelle. Ils sont atteints par ce que l'on pourrait qualifier de complexe d'Horace

¹ *La Gerbe* du 6 mars 1941, La culture et la collaboration, F. Balder

² *La Gerbe* du 3 octobre 1940, Le cinéma : La France dans le groupe européen, par Pierre Michaut

³ *La Gerbe* du 3 juin 1943, L'esprit de nos œuvres par Marius Richard

⁴ *La Gerbe* du 1^{er} mai 1941, Nos valeurs spirituelles par François Navarre

lorsqu'il écrit : « *Gaecia capta ferum victorem cepit* » (Epitres, I, 156). Ainsi, H.R. Lenormand écrit :

« Croit-on que la Grèce eût continué à faire figure dans le monde romain si elle s'était présentée devant son vainqueur raccourci d'Aristophane, de Sophocle et d'Euripide ? à l'heure de l'écroulement politique d'Hellade, seul un écrivain grec, l'historien Polybe, réussit à apaiser la colère de Rome contre sa patrie.¹ »

La France doit tirer enseignement de cet exemple historique : « qu'avons-nous donc à offrir à l'Europe outre les témoignages imprimés de la grandeur de morts qui dépassent presque tout ce qui respire aujourd'hui sur la terre ? » et « l'Europe spirituelle a besoin pour se constituer de l'apport intégral de notre capital spirituel.² ». Tel est donc le rôle des écrivains français, apaiser la bête puis la dominer. En effet les rédacteurs n'ont pas peur d'écrire que la France doit vouloir être plus grande que son farouche vainqueur :

« Si [...] nous nous disons : "je veux surmonter ma fatigue, chasser de mon front la honte, mériter, à force de fierté, de dignité et d'ardeur, son estime et son amour. Je veux devenir, non seulement son égal, mais encore meilleur et plus grand, et plus généreux que lui." Alors non ce n'est pas une défaite.³ ».

Pour ce faire Claude Farrère invite les artistes à créer de nouveau : « Et où sont - car nous sommes avant tout le grenier intellectuel du monde - où sont les artistes et les écrivains qui refusent de créer ?⁴ », grâce à eux l'ascension de la France ne connaîtrait aucun obstacle :

« Et il faudra alors que la France puisse submerger le monde, même au prix d'un travail refait - et qu'on refera - d'un double effort - qu'on donnera - sous le flot triomphal de la pensée française, exprimée par le pinceau, par le compas, par le style. Et cela sera. Je vous le dis en vérité, notre défaite - momentanée - sera féconde.⁵ »

En un mot la défaite est salutaire, elle permet à la France de se passer de son pouvoir temporel qui n'était qu'un carcan et qu'un poids qui l'empêchait d'œuvrer à son seul empire : le pouvoir spirituel. L'esprit français et les œuvres littéraires de la France ne disaient déjà que cela :

« Voulez-vous, maintenant vous rappeler *La reine morte* de Montherlant ? que fait-il d'autre, le puissant, l'intelligent Ferrante, que de tendre vers le spirituel, au-delà du temporel dont il s'est rendu le

¹ *La Gerbe* du 19 décembre 1941, L'autre défaite par H-R. Lenormand

² Ibid.

³ *La Gerbe* du 22 août 1940, La victoire de la défaite, par Vandéric

⁴ *La Gerbe* du 10 avril 1941, Face au malheur, par Claude Farrère

⁵ Ibid.

maître ? C'est lui, l'esprit, qui lui donne cet instant de vertige sur la cime d'où il découvre, dans la lumière glacée de sa solitude, d'un regard désabusé, mais encore volontaire, le panorama de son existence. Lisez *l'Homme à cheval* de Drieu la Rochelle. C'est bien lui aussi, par le grand détour de l'action vers la spiritualité qu'il tend, et lorsque, vaincu injustement, fatalement vaincu, pourrait-on dire dans les vastes desseins qui l'ont animé, il met pied à terre, c'est bien sur le sol du spirituel qu'il le pose, après avoir immolé l'action dans le symbole de son cheval de conquête.

Tout de même il ne faut pas que cela nous échappe, les bienfaits que nous voulons tirer de notre écrasement, sans doute providentiel, en effet, voilà qu'ils nous apparaissent. Au besoin de grandeur nouvelle, de virilité neuve, que les meilleurs d'entre nous ont éprouvé, voilà qu'est venu s'ajouter, encore timide, mais sûr, mais émouvant, ce besoin -ce sens- d'une spiritualité qui sera peut-être notre apport dans les destins qui se préparent.¹ »

L'art nouveau qui naît de la situation européenne ne saurait être le même qu'avant-guerre et on s'interroge sur la direction de l'art, qui se conformerait à la direction qu'il a pris dans l'Allemagne nationale-socialiste, Guy Harveng nous offre une approche phénoménologique de l'art allemand :

« Ce qui ressort à première vue c'est l'immensité des proportions, d'une grandeur toute dépouillée d'inutiles ornements ; une austère et forte adoption des lignes simples et droites imprégnées de nudité dorienne - qui contribue à donner cette impression de force grave. Nous sommes ici devant une architecture basée sur tout un cycle d'idées fondamentales intéressant la vie profonde ; cette architecture s'adresse au peuple tout entier. En effet, elle ne s'inspire pas d'une esthétique qui serait réservée à une élite, mais elle est l'expression même de toute une race, elle demeure en harmonie avec le paysage, en harmonie avec le but de l'édifice et en relations étroites avec les données de la tradition et de l'ethnie.² »

L'art est l'expression de la race d'où une architecture « dorienne » chez les Allemands, puisque les grecs sont des Allemands, répétons-le. Elle met en avant aussi l'écologisme du national-socialisme, l'homme doit faire corps avec la nature, puisque l'homme et la nature sont la même chose ce qui poserait évidemment problème dans une définition hégélienne de l'art. Surtout l'art national-socialiste est un classicisme austère mais qui ne repose pas sur une école ou un courant esthétique, il y a dans l'art allemand une volonté totalitaire c'est à dire de réunion de la masse : « Nous sommes au seuil d'une époque, où les collectivités deviennent une force unanime, et cette architecture le prouve sans contredit.³ » Il y a dans l'art une volonté de devenir masse, de faire communion, l'art ne distingue plus, il rassemble. L'exposition d'Arno Breker à l'Orangerie à partir du 15 mai 1942 est l'occasion de revenir sur l'esthétique allemande, Jacques Benoist Méchin nous donne ainsi cette maxime :

¹ *La Gerbe* du 3 juin 1943, L'esprit de nos œuvres par Marius Richard

² *La Gerbe* du 3 décembre 1942, L'architecture du IIIe Reich par Guy Harveng

³ Ibid.

« Tout mouvement social profond, toute révolution jaillie du sang et des entrailles d'un peuple doit nécessairement se refléter directement dans son art. [...] Car il y a un lien intime et indissoluble entre la conscience qu'un peuple prend de sa mission et le style qu'il invente et forge pour la traduire.¹ »

Dans cette aspiration au classicisme Alphonse de Châteaubriant dénigre le romantisme qui est une littérature essentiellement individualiste et intellectuelle et donc impropre à réunir la communauté. Il assassine la littérature en rêvant d'un verbe limpide et transparent qui sache devenir performatif, ce qui est paradoxalement un fantasme purement romantique, il veut une parole qui sache devenir action :

« L'action est en train de reprendre le monde. Une action qui, à travers de grandes épreuves, secouera les peuples dans leur vie fondamentale, tandis que la littérature qui sortira de cette épreuve d'humanité ressemblera alors, pour notre honneur, beaucoup plus à un verbe qu'à une littérature.² »

Or pour lui cette mort de la littérature est une renaissance de l'art antique, puisqu'il retourne à la source même de l'Antiquité :

« Nous n'aurons plus besoin d'imiter le verbe des ancêtres, nous aurons le verbe que nous inspirerons directement les grandes actions auxquelles nous serons forcés. Notre tradition ne sera plus l'imitation de la Grèce, mais la tradition qui était celle de la Grèce, la vie elle-même. L'héritage des grecs n'était pas dans un certain classicisme, il était obéissance à la nature et à ses mouvements. Pour tout dire nous retournerions à une littérature des "commencements", à une littérature qui a déjà eu dans l'histoire du monde des exemplaires, et dont les plus beaux exemplaires connus de nous sont les œuvres des tragiques grecs.

Nous retournons tout simplement aux tragiques grecs.

Nous disons que nous allons vers une littérature commençante, semblable, naïve comme celle-là, décompliquée comme celle-là, donatrice et non héritière comme celle-là.³ »

La littérature n'est pas pour Châteaubriant un fait de culture, elle ne doit pas hériter, elle ne doit plus être le palimpseste heureux et le dialogue permanent des œuvres entre elles comme elle le fut toujours. La littérature doit devenir un fait de race, elle n'est en effet qu'une obéissance « à la nature et à ses mouvements » c'est à dire aux lois fondamentales de la biologie. Toute littérature ne deviendrait plus qu'une rhapsodie à la race, à la nature. Ainsi même l'artiste n'est pas sensé vouloir s'individualiser, il n'est qu'un héraut, que la voix désingularisée de la communauté :

¹ *La Gerbe* du 28 mai 1942, Le "sculpteur" ouvre les perspectives : grandes paroles officielles

² *La Gerbe* du 3 décembre 1942, La littérature de demain par Alphonse de Châteaubriant

³ Ibid.

« Je crois que nous allons vers de nouvelles époques anonymes, qui feront des choses si grandes que l'homme tout seul s'y trouverait comme perdu, et que, pour cette raison, il ne tiendra plus, à l'instar des sculpteurs de nos cathédrales à mesurer sa petitesse en y inscrivant sa trace ¹»

Mais l'artiste n'est pas le seul à se dissoudre dans la communauté. Châteaubriant envisage plus largement la mort de la littérature, bien que romancier lui-même il ne s'en émeut guère :

« Il nous faudra demain être dépouillés des derniers souvenirs du mauvais rêve d'hier, et retourner dans la musique du monde, au drame fondamental, d'où surgira, dans une nouvelle religion du verbe - religion sans littérature - le nouveau rêve apollinien ²»

Le mauvais rêve, c'est l'histoire de l'art elle-même, la médiation que l'homme institue entre lui et la nature. Il s'agit au contraire ici de revenir à une pure immédiateté animale. L'adjectif tout nietzschéen d'apollinien ne semble pas ici le meilleur possible. Si la transparence, la lumière et la mesure sont apolliniennes, il semble en fait que Châteaubriant se dirige plutôt vers un éclatement de l'individu dans le Tout et veuille en étant au plus près de la musique du monde retrouver une immédiateté ontologique toute dionysiaque. Dans tous les cas, l'art devient totalitaire parce qu'il ne s'inscrit plus dans la liberté et la singularité mais dans une symbiose ontologique et communautaire, ce qui ne donne plus droit à la littérature de critiquer la politique :

« Ce qui réglera toute littérature, ce ne sera pas la liberté de chacun, mais la joie de tous, ressentie à l'exaltation de marcher dans la vérité puissante de la vie. [...] La liberté de tout dire n'existera même plus comme désir et comme privilège à réaliser. Des lois indiscutées planeront au-dessus : "si quelqu'un fait une tragédie sur les malheurs de Niobé, dit Platon dans sa République, nous l'obligerons de dire que ces malheurs ne sont pas l'ouvrage de Dieu. La littérature ne doit pas dérégler la République, ajoute-t-il, ni être l'expression de son dérèglement, car elle ne concourrait qu'à la dérégler davantage..." ³»

Toute liberté d'expression gît dans le désir absurde et terrifiant de réaliser la joie de tous, soit l'exact contraire de la littérature. Ces lénifiantes considérations d'Alphonse de Châteaubriant publiées dans *La Gerbe* du 3 décembre 1942 sont en fait l'exacte reprise d'une note de ses *Cahiers* à la date du 20 octobre 1934, soit avant sa conversion nationale-socialiste. Mieux, dès avant-guerre il note des pensées assez proches de celles ci-dessus. En août 1912 il critique la littérature de ses contemporains et en août 1913 il dit à Romain Rolland qu'il était dégoûté du roman et du romantisme et que son goût allait à l'épopée :

¹ Ibid.

² Ibid.

³ Ibid.

« Nous en avons fini avec les fades imaginations romantiques. C'est désormais la science, ce sont les visions inspirées des grandes conceptions cosmogoniques, c'est la connaissance de l'homme né d'un état social nouveau, de la femme contemporaine en voie de transformation surprenante, qui doivent constituer les assises et fournir l'inspiration des chants nouveaux, des chants héroïques dont l'*Illiade* et l'*Odyssee* sont les premiers annonciateurs¹ ».

Ce qui nous fait dire qu'en réalité Alphonse de Châteaubriant a évolué vers le national-socialisme, à cause d'abord de ses théories esthétiques qui ne se distinguent pas de l'éthique et de l'ontologique. Sans qu'il n'y ait jamais de déterminisme, on comprend mieux comment et pourquoi Alphonse de Châteaubriant a pu être séduit par le national-socialisme, et il n'est pas si étonnant de constater que sa conversion n'intervient qu'une fois le totalitarisme nazi mis en place. L'idéologie joue un rôle central, mais aussi parce qu'elle appuie un totalitarisme.

La réalité de la guerre mondiale rattrape les constructions positives et les volontés pour le futur. Là encore c'est devant les décombres de l'Europe, à partir de 1943, que certains rédacteurs prennent conscience de la culture européenne ; Abel Bonnard pleure alors les cathédrales :

« Nées d'une époque où l'Europe existait par la chrétienté, ces cathédrales nous font sentir en tombant qu'il existe une Europe de la culture. Que les monuments insignes soient frappés en Allemagne, en Italie ou en France, leur écroulement a le même écho dans l'âme des hommes cultivés de tous ces pays. Ainsi cette conscience de l'Europe que nous voulions voir se former dans la joie de posséder les mêmes trésors s'éveille dans la douleur de les perdre² »

Ainsi l'union européenne est pensée d'abord comme étant une nécessité historique et géographique. Mais c'est aussi une construction culturelle, or on a vu une certaine tension entre le modèle historique du Moyen-Age chrétien comme temps de l'Europe et de l'Antiquité païenne comme époque de la libre expression artistique de la race. Ces deux références ne sont pas en elles-mêmes contradictoires et on peut vanter l'une comme l'autre en même temps. Ces deux époques font offices d'âge d'or, ce sont des périodes où l'homme vivait de façon authentique tant avec lui-même qu'avec la nature. Pourtant elles prennent un sens différent dans un contexte d'énonciation qui a changé. C'est dans les années 1930 que Châteaubriant exprime son admiration pour l'art antique, ce qui est plus que traditionnel pour un homme de culture classique ; mais c'est durant l'occupation qu'il développe sa vision du

¹ Alphonse de Châteaubriant, *Cahiers: 1906-1951*, Paris, France, B. Grasset, 1955, 351 p.

² *La Gerbe* du 3 août 1944, Les élites françaises devant le saccage de la France, une déclaration de M. Abel Bonnard

Moyen-Age. Cela n'est pas anodin. En effet nous avons vu que l'Antiquité est allemande, parce que les Allemands revendiquent une parenté raciale avec les Grecs notamment. Or le Moyen-Age, quant à lui, est français. Il est donc plus logique que sous l'occupation, pour redonner espoir aux Français, on leur parle de cette apogée culturelle que fut leur Moyen-Age. En outre le Moyen-Age présente un caractère sans doute plus européen que l'Antiquité généralement ethnocentrée sur deux peuples, les Grecs et les Romains.

Dans l'union l'Europe rejoint son destin qui est de continuer à rayonner et à régner sur le monde. Le discours vise un double effet de propagande, d'un côté l'Europe est un mouvement inévitable et vertueux, c'est pourquoi les peuples ne doivent pas s'y opposer. D'un autre côté on insiste sur le fait que l'Europe est déjà là, puisqu'il existe dans le continent une unité de valeurs qui structurent toutes les cultures nationales, le christianisme et l'art en étant les expressions les plus accomplies. Il s'agit de prendre conscience de l'Europe pour former l'unité tant désiré. Mais trop de téléologie découragerait l'engagement des peuples dans cette vaste construction qui demeure à faire, c'est pourquoi les rédacteurs de *La Gerbe* envisagent aussi les moyens de faire l'Europe.

Chapitre 4 : Faire l'Europe

« Les Français de quelque réflexion, durant ces années, auront plus ou moins couché avec l'Allemagne, non sans querelles, et le souvenir leur en restera doux. »

Robert Brasillach, *lettre à un soldat de la classe 60*

Bien que l'Europe existe ou qu'elle soit destinée à advenir téléologiquement, les rédacteurs de *La Gerbe* développent aussi les moyens politiques de faciliter l'accouchement par l'Histoire de l'Europe. On se situe ici, non pas dans la temporalité passée de l'acquis, mais dans la temporalité de l'immédiat. Les rédacteurs de *La Gerbe* développent ici les moyens de construire l'Europe avec l'espoir d'intégrer la France à l'Europe dans une parité de droit et de dignité.

En pleine seconde guerre mondiale quels sont les moyens de réaliser l'Europe ? Quelle construction européenne possible ?

Pour former définitivement l'Europe ou du moins placer la France en son sein, les rédacteurs se conforment globalement aux cadres posés par le régime de Vichy et la force d'occupation. Ils défendent ainsi la politique de collaboration, ouverte par l'armistice et la médiatique entrevue de Montoire, mais que selon eux Vichy ne respecte pas assez. Ils militent aussi pour la Révolution nationale, elle aussi annoncée par le Maréchal Pétain, mais qui tarde à venir selon les rédacteurs.

I. La collaboration

La politique de collaboration, initiée par le Maréchal Pétain est très bien accueillie par *La Gerbe* dans un premier temps, surtout quand tous croient que le conflit ne peut être que de courte durée contre l'Angleterre. Mais plus la guerre s'étend et plus elle s'intensifie, plus les Français demandent instamment la réalisation sans faille d'une collaboration étroite avec l'Allemagne.

A. La pax germanica

Au sortir de la défaite militaire française, une nouvelle guerre ne semble pas envisageable. La France doit d'abord travailler sur elle-même avant d'envisager des opérations extérieures. La France doit donc dominer sa défaite et reprendre sa place dans la paix :

« Les temps anciens sont révolus ! Cette guerre n'est pas terminée. Elle commence, mais il faut qu'elle cesse d'être meurtrière. La paix désormais doit exiger, autant et plus que les guerres passées, de l'ardeur, de l'héroïsme, de l'esprit de sacrifice, un courage sans défaillance, des privations joyeusement consenties. Cette paix doit être une guerre nouvelle pour l'élargissement de notre amour, pour la purification de notre esprit, pour l'édification de notre joie¹ ».

Même l'attaque de Mers el-Kèbir par les Britanniques le 3 juillet 1940 n'entame pas la résolution pacifiste, pour les rédacteurs c'est d'avantage un prétexte pour justifier la guerre de l'Allemagne contre la perfide Albion. La cobelligérance assumée est dans un premier temps assez largement repoussée :

« Vous redoutez : que cela veut-il dire ? Guerre contre l'Angleterre ? Non. Quand on vient de terminer une guerre d'aussi peu brillante manière que la nôtre, on ne parle pas d'en recommencer une autre. Mais cela veut dire guerre à notre lâcheté et guerre à la lâcheté des autres.²»

Et même à la veille des protocoles de Paris, Marcel Péguy dément encore une possible alliance de l'Allemagne avec la France :

« Aide militaire ? Quelle idiotie ! Et comment certains Français peuvent-ils être aussi bêtes que d'écouter des bruits d'origine anglaise affirmant qu'en échange de la collaboration l'Allemagne nous demandera de remobiliser l'armée française contre l'Angleterre ?³»

¹ *La Gerbe* du 22 Août 1940, La victoire de la défaite, par Vandéric

² *La Gerbe* du 20 mars 1941, Dégénérescence du patriotisme, par Vauquelin

³ *La Gerbe* du 8 mai 1941, Que ta volonté soit faites ! Par Marcel Péguy

Pourtant certains désirent tout de même garder ne serait-ce que l'apparence de la dignité et si chacun désire la paix, celle-ci ne peut pas être établie sans la force :

« plus que de martyrs, la paix a besoin de champions, la *Pax romana* fut établie et maintenue par la force des légions, Rome vaincue, la Paix romaine prit fin. La force française manque à l'équilibre de l'Europe et du Monde. L'Allemagne le sait ; et d'autres s'en apercevront. C'est à nous qu'il appartient de recréer cette force. Déjà ! Que gagnerons-nous à attendre ? Ce sera long ! Raison de plus pour ne pas perdre de temps.¹ ».

La France est poussée à la collaboration à cause de sa défaite, le couple franco-allemand dans lequel la France représentait la force dominante, et donc virile, si on en suit la citation de Robert Brasillach en dédicace de ce chapitre, est ainsi renversé. L'Allemagne reprend l'ascendant et la France doit donc composer avec cela. Les rédacteurs répètent donc à l'envie la nouvelle leçon que la France doit comprendre : la force crée le droit :

« Acceptons un instant l'absurde qui nous était proposé : "la faiblesse crée le droit !" et voyons à quoi cela nous entraîne : le plus sot sera le plus considéré. Tu n'écouteras que le bègue. Tu admireras ce que te montreras l'aveugle. Tu obéiras au plus lâche. Dors le plus que tu pourras, mange à t'en faire crever la panse, consomme les alcools les plus raides de façon à ce que ton esprit ne soit jamais lucide.² »

La force devient la norme juridique la plus haute, mais aussi la valeur éthique la plus haute, « la raison du plus fort est toujours la meilleure ». Ce droit de conquête que l'Allemagne possède lui permet tout. Les rédacteurs estiment que pourtant elle ne fait pas tout ce qu'elle serait en droit de demander : en effet l'Allemagne par l'offre de collaboration devient magnanime et généreuse. C'est évidemment la rencontre de Montoire qui symbolise le mieux cette miséricorde allemande : « France et Allemagne collaborent ! Il y a un vainqueur, il y a un vaincu. Mais le vainqueur tend la main à l'ennemi, pour lui dire : enterrons nos querelles, voulez-vous ? Nous avons tant à faire.³ » Ainsi en est-il dans ce dessin paru dans *la Gerbe*⁴:

¹ *La Gerbe* du 17 juillet 1941, Pacifisme par Louis-Charles Lecoc

² *La Gerbe* du 1^{er} août 1940, La force crée le droit par Vandéric

³ *La Gerbe* du 31 octobre 1940, Le fait de la semaine

⁴ *La Gerbe* du 20 février 1941

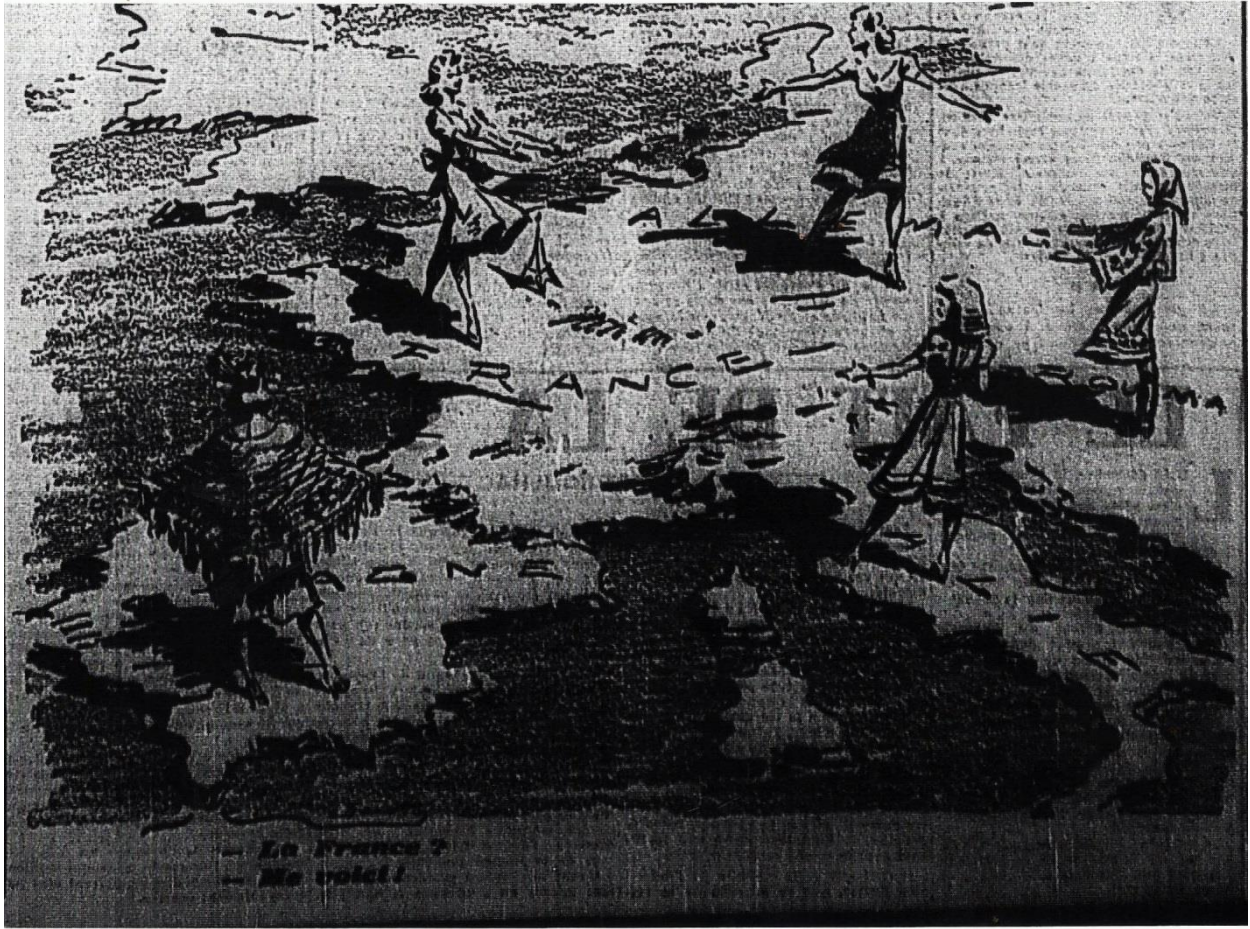


Figure 8 : Allégorie de l'Europe

Les pays européens y sont représentés sous les traits de jeunes filles, ce qui est une image rassurante et cordiale, chacune est en habit traditionnel et tend les bras à la France qui s'avance. Les pays représentés sont tous ceux susceptibles d'être sympathiques à l'Allemagne et entourent géographiquement la France. Ainsi la France est loin d'être encerclée par des ennemis fascistes mais invitée à rejoindre la ronde.

On insiste sur la bonté de l'Allemagne, mais celle-ci ne pourrait en même temps pas réellement se passer de la France. Car les deux nations forment un couple inséparable, il y a une complémentarité charnelle, spirituelle entre les deux peuples :

« Le génie allemand est-il différent du génie français ? Certes ! Contradictoire ? Non pas ! Comment le serait-il alors que les deux tiers de la population française sont d'origines germanique, et c'est l'apport franc à la civilisation gallo-romaine qui a cimenté la nationalité française ?¹ »

¹ *La Gerbe* 30 janvier 1940, Entre la vie et la mort par Pierre de Pressac

La France et l'Allemagne seraient donc des alliées naturelles et la seule chose qui puisse expliquer une mésentente entre ces deux nations ne peut être naturellement qu'un complot, François de la Mésanchère cite Céline :

« Il n'existe aucune haine fondamentale, irrémédiable, entre Français et Allemands. Ce qui existe, c'est une machination permanente, implacable, judéo-britannique pour empêcher à toute force que l'Europe se reforme d'un seul bloc, d'un seul tenant franco-allemand, comme avant 843¹ ».

L'entente de la France et de l'Allemagne ne peut se réaliser que dans l'Union de l'Europe, et elle seule est capable d'établir la paix :

« Depuis que la rivalité germano-française, savamment entretenue par la Grande-Bretagne, enfievre le continent, des hommes d'Etats français clairvoyants n'ont cessés de rechercher entre les deux grandes nations, tellement complémentaires par leur situation géographique, leurs génies, leur économies, un rapprochement qui, seul, rendra possible une paix durable, une organisation rationnelle de l'Europe, cette union des Etats européens dont la nécessité s'est imposée à tous les esprits aux vastes horizons.² »

Ne pouvant appeler explicitement à l'alliance offensive avec l'Allemagne, les rédacteurs ne se privent pas de rappeler le rôle de Cassandre qu'ils ont pour la plupart joué au début du conflit. Encore une fois Céline fait part de ses convictions sous la plume de F. de la Mésanchère :

« Moi, disait Céline en 1938, c'est à dire avant que l'absurde guerre fut déchainée par nos soins, -je veux qu'on fasse une alliance avec l'Allemagne... et tout de suite... et pas une petite alliance précaire pour rire, fragile, palliative ! quelque pis-aller ! pas du tout ! Mais non ! Mais non !... une vraie alliance, solide, colossale, à chaux et à sable ! à la vie ! à la mort ! Voilà comment je cause ! [...] Je trouve que, sans cette alliance, on est rétamés, on est morts, que c'est la seule solution. on est tous les deux des peuples pauvres, mal dotés en matières premières, riches qu'en courage batailleur... séparés, hostiles, on ne fait que s'assassiner [...]. Ensemble on commandera l'Europe, *ça vaut bien la peine qu'on essaye* ! On filera une telle trouille aux Yites qu'ils s'évaporeront de la planète³ ».

La politique de collaboration est le moyen de donner des gages à l'Allemagne tout en attendant pacifiquement la fin du conflit et le règlement de la paix dans un traité qui ne serait pas trop cruel envers la France. Et la rencontre de Montoire, comme les protocoles de Paris semblent démontrer la réussite de cette politique de collaboration. C'est pourquoi les rédacteurs de *La Gerbe* s'engagent encore plus en avant dans la collaboration.

¹ *La Gerbe* du 10 octobre 1940, En relisant Céline par François de la Mésanchère

² *La Gerbe* du 29 mai 1941, Deuxième retour par Jean Montigny

³ *La Gerbe* du 10 octobre 1940, En relisant Céline par François de la Mésanchère

B. « *Durch Eisen und Blut* »

Assez rapidement il semble que la position pacifiste devienne intenable. D'une part Vichy doit conserver l'Empire sans qu'il ne tombe aux mains des Britanniques ou des Gaullistes, et d'autre part l'attaque de l'URSS par l'Allemagne préfigure une vaste opération où toutes les forces européennes sont appelées à se mêler et dans le feu du combat à former l'Europe par le fer et le sang. Mais quand le gouvernement de Vichy refuse la guerre, *La Gerbe* milite progressivement pour l'entrée en guerre de la France aux côtés de l'Allemagne. Dès le 26 juin 1941, soit 5 jours après le déclenchement de l'opération Barbarossa, Châteaubriant prend la mesure de l'attaque et exhorte la France à suivre l'attaque allemande :

« Serait aveugle qui ne verrait ici le rôle confié à l'Allemagne par le Destin. Serait déchu et maudite toute Nation d'Europe qui ne se rallierait pas à l'éclair de cette épée. La marche du genre humain dans le cas de ne plus pouvoir se passer pour vivre - et pour mériter de vivre - d'une épuration totale.¹ »

Et Châteaubriant va progressivement radicaliser sa position et ses paroles pour demander toujours plus violemment l'engagement de la France aux côtés de l'Allemagne :

« Le premier de ces actes est celui-ci : intensifier immédiatement, dans toute la mesure qu'il se peut, la coopération à la croisade qui se poursuit dans l'Est. Là-bas se débattent les destins d'une ère nouvelle ; et les lendemains qui s'y préparent sont si nouveaux que la France perdra toute existence, et il faut bien le dire, tout droit à l'existence, si elle ne participe pas, avec des masses de ses hommes, à la construction de cet avenir. Il est impossible, et ceci soit dit respectueusement face aux chefs qui ont la responsabilité de nos destins, que l'œuvre gigantesque de salut et de la création de l'Europe, dont la grande ébauche s'annonce et qu'il faut être aveugle pour ne pas voir, s'accomplisse à un tel prix du sang, sans la participation de la France au même sacrifice. Seuls, le sang et le sacrifice ouvriront sa place à la France dans le monde de demain, où l'importance de son rôle sera exactement en proportion de la part de sacrifice qu'elle aura assumée.² »

Plus directement Châteaubriant demande qu'on ne se soucie pas de l'opinion populaire et que le gouvernement prenne les devants en déclarant la mobilisation :

« Quant au moyen à employer pour parler à la nation, il n'est que de prononcer le maître-mot, le seul qui, en France, sera encore aujourd'hui entendu, le mot MOBILISATION :

Mobilisation ouvrière

Mobilisation rurale

Mobilisation guerrière.

Nous le voyons et le disons depuis un an. Il n'y a plus une minute à perdre.³ »

¹ *La Gerbe* du 26 juin 1941, éditorial, par Alphonse de Châteaubriant

² *La Gerbe* du 27 novembre 1941, Ordres de l'Heure par Alphonse de Châteaubriant

³ *La Gerbe* du 12 novembre 1942, Ordre de l'heure par Alphonse de Châteaubriant

Dans ces différentes citations de Châteaubriant apparaissent les éléments de langage de la propagande, l'attaque de l'Allemagne contre l'URSS est une croisade, un sacrifice sanglant qui permet la création de l'Europe. Il ne s'agit pourtant pas ici de simple récitation de la propagande allemande, ce vocabulaire s'inscrit parfaitement dans la vision médiévale et chrétienne de l'Europe défendue par Châteaubriant. En tant que croisade la guerre contre le bolchévisme est un éveil spirituel pour les peuples d'Europe, c'est une guerre sainte :

« Elle prend décidément les allures d'une croisade de la civilisation européenne contre la barbarie asiatique incarnée dans le judéo-marxisme soviétique. Elle l'est en effet et tout le monde le sent. C'est pourquoi l'on voit, à l'autre bout du continent en Espagne, se former un corps de volontaires qui s'offrent à aller batailler dans les steppes russes. Le conflit sonne le ralliement de l'esprit européen. Il fait plus pour le réveiller et lui faire prendre conscience de lui-même que les appels les plus éloquents. S'il est vrai que rien ne se forge que par le fer et le feu c'est là-bas que naîtra la nouvelle Europe.¹»

Même si André Valtry cite inexactement l'expression de Bismarck, l'idée est bien là, le combat est plus performatif que les mots et permet de créer une unité qui n'existait pas avant. La guerre est un « creuset » qui des différents métaux forme un alliage particulier, plus fort et plus pur :

« Toute une jeunesse européenne se forme au creuset géant de la guerre. Après toutes ces épreuves nous verrons apparaître une chevalerie moderne qui se sera baignée dans le sang du dragon et qu'il sera bien difficile d'effrayer avec des discours et de séduire avec des promesses. Ceux qui se battent à l'Est luttent pour un idéal Européen qui ne sera pas réalisé par la guerre seule, mais par de longs efforts pendant la paix. Ils le savent et c'est pourquoi ils pourront rester, après la bataille, des combattants victorieux.²»

D'ailleurs l'Europe profite d'un précédent inattendu dans la création de son unité par le sang :

« Les Américains au siècle dernier, ont bien créé l'unité de leur continent : pourquoi l'Europe ne suivrait-elle pas cet exemple ? Les Américains peuvent affecter aujourd'hui d'abhorrer le sang versé : c'est avec du sang qu'ils ont cimenté leur unité³ ».

¹ *La Gerbe* du 26 juin 1941, L'écran du Monde par André Valtry

² *La Gerbe* du 23 octobre 1941, Armatures, par Louis-Charles Lecoc

³ *La Gerbe* du 6 novembre 1941, A travers l'Allemagne par Ramon Fernandez



Figure 9 : La croisade européenne

Légende : - Litvinov ! Litvinov !... Ne vois-tu pas au loin, poindre l'Amérique ?

- Hélas petit père, sauf la steppe qui rougeoit je ne vois que... que l'Europe !...

Comme on peut le voir ci-contre, avec cette caricature montrant Litvinov, ambassadeur de l'URSS auprès des Etats-Unis, perché sur une tour du Kremlin et échangeant avec Staline le « petit père » les répliques du conte de Charles Perrault *Barbe bleue*, ce qui accentue le ridicule. Litvinov, étant juif, est représenté avec les traits de la caricature antisémite traditionnelle. On voit surtout l'étendard rouge en lambeaux semblant signifier l'écroulement du régime, réduit à la forteresse du Kremlin quand la steppe est toute occupée de colonnes militaires des divers pays du continent, ce que l'on voit aux différentes formes de drapeaux qui en sortent. Ces colonnes sont diverses en arrière-plan mais forment un seul et même front au second plan, signifiant ainsi l'union de l'Europe. Ces colonnes surgissent de l'Occident, puisque Staline attend les Américains, et que c'est géographiquement le cas de l'attaque allemande. C'est la direction aussi du soleil couchant qui symbolise le crépuscule soviétique. L'occident revient donc à un sens étymologique d'*occidere* qui est moins mourir qu'occire. De fait, l'URSS est déjà plongée dans la nuit et un nuage noir au-dessus du Kremlin annonce bien son destin.

Et il semble qu'il n'y ait pas de contradiction entre la formation de l'Europe pacifique comme nous l'avons vu et la participation à cette nouvelle croisade de l'Europe, tout n'est qu'une question de temporalité, l'Europe a besoin d'une construction pacifique et spirituelle mais les ordres de l'heure commandent l'action :

« L'Europe a des siècles devant elle pour se composer en tant qu'Europe, pour se faire une conscience, pour se définir un honneur, pour se conquérir une grandeur dont ses meilleurs fils ont toujours eu le pressentiment. Le socialisme dont on nous parle à cette heure rendra possible cet avenir illimité. Mais il faut que les humbles tâches qu'il nous prescrit *hic et nunc* soient accomplies sans retard. Un Empire d'occident est à faire : à nous d'en jeter les fondations. La Re-naissance commence aujourd'hui ¹»

La création de la LVF et de la Légion tricolore donne enfin à la France la possibilité de s'engager aux côtés de l'Allemagne et en prenant part au combat permet de s'engager plus avant dans la logique du donnant-donnant avec comme fin ultime un traité de paix favorable à la France :

« C'est seulement dans le cadre d'une alliance militaire impériale avec l'Allemagne, l'Italie et le Japon que nous pouvons donner à notre pays des chances de se relever dignement et de reprendre dans le monde la place que lui ont fait perdre les chefs civils et militaires de la troisième république.²».

¹ *La Gerbe* du 30 juillet 1942, Socialisme européen par Paul Demasy

² *La Gerbe* du 1^{er} octobre 1942, Agir ou mourir, par le général Henri Jauneaud

Tout l'avenir de la France dépend de ce qu'elle est prête à sacrifier pour ses lendemains, c'est en proportion de ses sacrifices que sa place est assurée dans l'Europe :

« Avec une armée de cent mille volontaires la France retrouverait une adolescence politique ; avec cinq cent mille elle pèserait de tout son poids de grandes puissances dans la communauté des peuples européens ; avec deux millions d'hommes, elle redeviendrait libre de ses destins.¹ »

Marc Augier est un témoin privilégié parce qu'il s'est lui-même engagé dans la LVF, avec à ses côtés Alfred Leverrier, dit Caton, qui est aussi correspondant à *La Gerbe*. De son retour du front de l'Est Marc Augier nous offre un reportage sur la vie au front et le sens de son engagement. Avant son départ il écrit une lettre à son maître, Alphonse de Châteaubriant, pour lui expliquer pourquoi, en tant que pacifiste il accepte tout de même de partir à la guerre :

« La collaboration est enfin sortie de l'équivoque. Il n'y a pas de "collaboration" mais une possibilité "d'alliance". Quand il s'agit de se battre pour ou contre une nouvelle conception de la vie, on ne "collabore" pas, on lutte avec le champion de cet ordre - ou contre lui. [...] Mon cher maître je ne veux pas terminer cette lettre sans vous livrer le fond de ma pensée dans toute cette affaire : si je consens certains sacrifices en participant à une guerre, alors que je n'aime pas la guerre, c'est parce que j'ai la conviction que le national-socialisme apporte enfin à l'Europe la réalisation du socialisme. Pour cette réalisation, je suis prêt à conclure une alliance avec le diable lui-même.² »

L'expérience du front vient bouleverser son pacifisme, il est dès lors beaucoup plus proche des conceptions nazies de la vie et de la guerre :

« Sans doute, ces idéologies de 1938 sont-elles singulièrement périmées aujourd'hui. Je ne voudrai pas ramasser, même dans la boue, notre pacifisme d'antan. La guerre nous a révélé le sens de la vie qui n'est en aucune mesure pacifiste. En dehors du combat pour la race, pour le peuple et pour la liberté, nous n'apercevons pas de salut, nous ne découvrons aucune mesure acceptable de la vie. La seconde guerre des techniques produira forcément un vainqueur et un vaincu. Encore une fois le destin remettra aux mains d'un peuple toutes les possibilités de modifier le visage de la civilisation. Les ennemis du fascisme et du national-socialisme eux-mêmes doivent clairement se rendre compte qu'ils ne seront affranchis de la conception de vie fasciste ou national-socialiste que par une victoire des armes. Pour tout ce qui concerne les grands aspects de leur existence : régimes, frontières, colonies, libre passage des mers, les peuples s'en remettent toujours à la guerre. Il y a peu de chances pour que les pacifistes réussissent à modifier la loi biologique des espèces.

Je continue cependant de partager l'opinion des pacifistes sur le caractère général et obligatoire de la guerre et de la mobilisation. Tous les hommes ne sont pas faits pour se battre. La guerre est un privilège des mâles, l'état guerrier est l'expression suprême de la volonté de sacrifice, le combat est la meilleure et la plus impitoyable sélection des aristocraties. On parlait autrefois de la "fleur de la

¹ *La Gerbe* du 4 mars 1943, Nouveau retour de l'URSS par Marc Augier

² *La Gerbe* du 6 novembre 1941, Lettre de Marc Augier à Alphonse de Châteaubriant

chevalerie française", toutes les élites, qui charpentèrent notre fier moyen-âge furent le produit d'une sélection par la guerre.¹ »

Il ressort de son expérience une volonté de définir la guerre comme une expérience aristocratique. Et de définir la vie comme étant un état de guerre perpétuelle. Il en profite aussi pour s'affranchir de Maurras et fustige le nationalisme intégral qui par germanophobie empêche de comprendre la nécessité du moment :

« Sans doute, la défaite de 1940 a-t-elle sonné dans mon cœur, ainsi que dans celui de milliers de camarades le réveil du nationalisme intégral. Notre pacifisme, notre universalisme, ont été frappés à mort par la guerre. Ils ne pourront jamais renaître. Tout est devenu simple : un peuple se bat d'abord pour maintenir l'armature de sa propre vie, l'intégrité du sol, la souveraineté de sa langue, l'ensemble de traditions culturelles, familiales, alimentaires même, qui, réunies, forment la nation. Mais le nationalisme intégral n'a pas compris ou voulu comprendre que la lutte contre le communisme était une arme pour sa renaissance². »

De même une conférence à Paris où se trouvent Léon Degrelle et Châteaubriant est l'occasion de faire encore l'apologie de la guerre et d'exhorter les Français au courage et à se battre pour la naissance de l'Europe :

« Mes chers camarades de France, je sors de la mêlée pour vous tenir à cette minute suprême le langage de quelques instants et y retournerai demain pour reprendre ma tâche sanglante, car le sang est maintenant ce qui va tout décider, tout éclaircir, tout unir, tout construire. Ce sang et seulement ce sang et non des paroles. Vous entendez Français ? Il n'est plus temps d'expliquer ce que furent Bayard, Louis XIV ou Napoléon, c'est un fleuve de sang, un Danube de sang qui doit, si l'Europe ne veut pas mourir, la traverser aujourd'hui comme un fleuve de vie. A nous de nous tremper dans ce fleuve au lieu de choisir le dessèchement des peuples stériles...

Sachez que nous nommes des millions d'hommes de tous les coins d'Europe, liés entre eux par le sentiment de l'œuvre commune qui se construit de nos sacrifices et de notre sang répandu. Jeunesse de France et de ma patrie, c'est seulement parce que mes hommes meurent côte à côte que l'Europe pourra vivre et vaincre.³ »

Mais le sort des armes n'est pas toujours favorable, et ce sacrifice pourrait bien être inutile en cas de défaite allemande. Pessimiste, Marc Augier préconise :

« Si l'avenir démentait ces espoirs, si les destins du monde étaient encore une fois arrachés des mains des héros et remis à la discrétion des marchands, il nous faudrait alors désespérer ; il serait hautement moral de périr en accumulant la plus grande somme possible de ruines, enveloppés dans les plis du pavillon noir de l'anarchie.⁴ »

¹ *La Gerbe* du 4 mars 1943, Nouveau retour de l'URSS par Marc Augier

² *La Gerbe* du 1^{er} juillet 1943, Nouveau retour de l'URSS par Marc Augier

³ *La Gerbe* du jeudi 9 mars 1944, Europe... ! par Alphonse de Chateaubriant

⁴ *La Gerbe* du 1^{er} juillet 1943, Nouveau retour de l'URSS par Marc Augier

Tout le monde ne peut pas envisager le suicide avec la même félicité baroque. Marc Augier lui-même reconnaît que l'Europe doit être celle des peuples et non des Etats. L'Europe est le produit d'une rencontre entre les peuples, la somme de volontés individuelles qui veulent faire l'Europe. Or la guerre est une circonstance, quoique malheureuse, de rencontres entre les peuples :

« Après ce brassage de cinq années où les trouffions d'Allemagne (vous ne comptez pas les supprimer tous ?) auront bourlingué de la Norvège à l'Afrique, du Finistère au Caucase, où les Néo-Zélandais, les Canadiens auront été expédiés en Amérique, où des Russes auront combattu sur les côtes de France, où des Français auront vécu plus de quatre ans loin des leurs, où des ouvriers de Puteaux auront travaillé dans les usines d'Autriche, après ce méli-mélo où se sera constituée dans la misère, dans l'épreuve et dans le danger une fraternité de combat, après tout cela vous ne croyez tout de même pas que tout rentrera dans l'ordre et qu'en attendant la nouvelle partie - je veux dire la prochaine guerre - chacun reprendra docilement sa petite place sur le gigantesque échiquier ? ¹»

L'Allemagne victorieuse ou non est bien la matrice de l'Europe. Si elle fut incapable de la former dans la gloire au moins la fait-elle dans sa propre destruction. Et l'Europe tel le phénix naît de ses cendres.

II. La Révolution nationale

Si la France doit collaborer, elle doit aussi profondément se réformer pour tirer les conséquences de sa terrible défaite, et au surplus intégrer le concert des nations fascistes. *La Gerbe* hebdomadaire de « la revalorisation de la France », se prononce pour une révolution radicale et ambitieuse. Mais il faut en discuter évidemment et les moyens et la fin, ce qui engage aussi à dialoguer avec la Révolution nationale initiée par le Maréchal Pétain.

A. Une contre-révolution ou le contraire d'une révolution ?

Le projet de Révolution nationale telle qu'énoncée par le Maréchal Pétain est unanimement salué par les rédacteurs de *La Gerbe*. En effet seule une révolution peut sortir la France de sa médiocrité et de sa perdition qui lui valurent la défaite de 1940. Seule une révolution peut aussi donner à la France la chance d'accéder au concert européen des nations fascistes ou fascisées :

¹ *La Gerbe* du 17 août 1944, Europe... quand même, par René lasne

« La révolution est pour nous la seule chance de salut, la seule chance de ne pas mourir, et la seule façon d'entrer dans l'Europe de demain en relevant la tête et en oubliant peu à peu la tristesse de l'humiliation.¹ »

Il faut revivifier la France, ce que la III^{ème} République a été incapable de faire, Drieu la Rochelle fustige un régime bourgeois qui aurait endormi la population :

« C'est une armée de bourgeois et d'embourgeoisés que les Allemands ont battue en mai, une armée de types qui depuis le général jusqu'au simple soldat pensait principalement à la boustifaille, à la boisson, et à en faire le moins possible. [...]. Aide toi le ciel t'aidera, mon vieux. C'est la seule phrase que tu devrais connaître en ce moment.² »

On insiste sur la volonté d'en finir avec le régime bourgeois, qui né d'un malheur, enfante le malheur : « le règne véritable de la bourgeoisie commence en thermidor pour finir dans la panique de juin 40. » Evidemment la Révolution nationale est toujours comparée à la Grande Révolution de 1789, et Robert Vallery-Radot insiste sur la différence fondamentale entre ces deux révolutions :

« Bourgeois rentrez dans le rang ! Prudents, retournez à vos prudences, avare à votre avarice, peureux à votre peur. Cette Révolution que vous ne pouvez comprendre, va substituer le courage à vos prudences, le don de soi à votre avarice, le goût du risque à votre peur. Vous n'avez su faire de 89 que la révolution horizontale de votre égalité, en coupant toutes les têtes qui dépassaient votre hideux "Français moyen", ce que vous appelez la mesure, par un abus de langage intolérable. Savez-vous quelle est la mesure de l'homme ? Vous en parlez tels des aveugles qui n'ont jamais vu une certaine lumière, tels des sourds qui n'ont jamais entendu une certaine voix. Notre Révolution à nous est verticale elle fera surgir à nouveau de chaque classe - de la vôtre, une fois purifiée par l'épreuve comme du peuple et de l'aristocratie - les héros et les saints que votre envie a tout mis en œuvre pour empêcher qu'ils ne naquissent, les chefs que nous pourrons servir avec amour, en toute fidélité.³ »

On pense faire une révolution à l'opposé de celle que fut 1789, contradictoire dans ses principes évidemment mais aussi dans ses moyens : « la révolution nationale se fera dans les âmes ou elle ne se fera pas⁴ ». Elle est une conversion du regard, de l'âme du peuple et non un excès de violence et de sang répandu, elle est : « la révolution, la vraie, celle qui commence dans les consciences et le cœur de chacun, dans sa honte, dans sa volonté de réhabilitation⁵ ». C'est pourquoi même si on s'interroge sur le retard de ses réalisations on continue à croire en l'avenir de la révolution nationale :

¹ *La Gerbe* du 12 septembre 1940, Un homme marche dans Paris, par Drieu la Rochelle

² Ibid.

³ *La Gerbe* du 16 décembre 1943, Bourgeois rentrez dans le rang ! par Robert Vallery-Radot.

⁴ *La Gerbe* du 8 août 1940, L'indispensable joie, par Claude Chabry

⁵ *La Gerbe* du 10 octobre 1940, Plus d'attente ! par Drieu la Rochelle

« En concluons-nous, reprenant une formule qui a fait carrière, que "la Révolution nationale n'est pas faite ?" J'avoue que cette expression ne me paraît pas enfermer beaucoup de sens. Elle cache mal une sorte d'espérance impatiente et naïve dans un rétablissement rapide et radical, là où il faut travailler à une restauration lente et progressive.

La révolution nationale ne sera jamais faite. Parce que c'est une révolution constructive, et qu'on n'a jamais fini de construire.¹»

Mais plusieurs choses viennent contredire ces appels à la réconciliation et à une révolution progressive et morale. D'abord les Français sont relativement insensibles à ces thèmes, et Céline rappelle qu'il faut composer avec un peuple qui élit tout de même le Front populaire : « trêves de batifoles ! Sous Blum toute la France était belumiste ! Et poing tendu et tant que ça peut ! antihitlérienne à crever ! Et la Médouze et la Gardière pire que tous les autres !²». De plus le régime de Vichy pour les rédacteurs de *La Gerbe* ne semble pas être assez disposé à prendre les mesures radicales qui conviennent, à l'heure des bilans la conclusion est assez maussade :

« Quand on pense à tout ce que nous avons espéré de la Révolution nationale, à tout ce que nous attendions de cette rénovation du pays, c'est à pleurer de rage... De tout cela que reste-t-il ? Des paroles, de bonnes paroles, bonnes et belles, mais rien que des paroles...³».

Parallèlement se développe un discours de sédition face à Vichy qui appelle plutôt à la violence et à faire de la Révolution nationale une véritable contre-révolution qui emprunterait à la grande révolution ses méthodes de violence et de radicalité. Dès juillet 1940 Marc Augier raille le pacifisme et se questionne déjà sur la capacité de Vichy à assumer son programme révolutionnaire :

« Le pacifisme est une position aussi peu défendable que celle d'un homme qui se trouverait dans la trajectoire d'une avalanche et que se désintéresserait de sa propre situation. Il faut être pour ou contre l'ordre nouveau. [...] Si la violence est condamnable en soi lorsqu'elle est le seul capital révolutionnaire, elle peut devenir nécessaire, désirable, si la marche vers le nouvel ordre des choses rencontre un obstacle inassimilable. Le problème qui se pose donc maintenant c'est de savoir si le gouvernement de Vichy fait partie des obstacles inassimilables. Il est clair qu'aucun ordre nouveau ne sera établi sans l'appui de la violence. Le fameux droit des peuples, le non moins fameux droit des individus ne sont fondés que sur la violence. C'est la force qui crée le droit. Les règles "démocratiques" ne sont qu'un habile camouflage du recours à la force.⁴»

¹ *La Gerbe* du 9 décembre 1943, Pour sauver l'avenir.

² *La Gerbe* du 13 février 1941, Profession de foi, par Louis-Ferdinand Céline

³ *La Gerbe* du 23 septembre 1943, Où en sommes-nous ? par Jean Lasserre

⁴ *La Gerbe* du 25 juillet 1940, Révolution, par Marc Augier

Camille Fégy va jusqu'à se moquer de la nouvelle devise de la révolution nationale :

« Le drame de nos nouveaux doctrinaires, j'allais dire de nos néo-doctrinaires, c'est qu'ils ont vu clair il y a trente ou quarante ans, à l'époque où le tryptique : travail, famille, patrie, était déjà une vieille lune, ayant vu le jour aux environs de 1874. Que d'eau a passé sous les ponts depuis M. de Mac-Mahon.¹ »

A mesure que la situation extérieure et surtout la situation intérieure se dégrade avec la progression des actes de résistance, les appels à la violence progressent et le ton se durcit progressivement. Camille Fégy rompu à la rhétorique révolutionnaire martèle ses convictions :

« Faire l'unité de la France cela consiste aujourd'hui à foncer dans la trahison à coups de tranchets, à coups de lattes, à coups de faux. Nous réclamons ici la destruction du parti de l'étranger, l'anglais et le bolchevik.² »

Pour faire réussir la révolution nationale il faut prendre exemple sur les pays voisins qui ont réussis leur transition vers le fascisme et la conclusion est sans appel :

« On ne fait pas une révolution sans violence. On ne refait pas la France sans violence. Hitler s'est battu pour refaire l'Allemagne. Mussolini s'est battu pour refaire l'Italie. Franco s'est battu pour refaire l'Espagne. Nous nous battons pour refaire notre pays. Nous ne voulons ni d'une France maçonnique et radicale, ni d'une France conservatrice et capitaliste, ni d'une France Bolchévique. Nous nous battons contre toutes les forces de division, pour l'unité d'une France révolutionnaire, communautaire, nationale. Et européenne.³ »

« L'heure n'est plus à l'argument mais à la lutte physique. Il faut qu'on sache que nous ne nous laisserons pas tirer comme des lapins. Fricassée pour fricassée. Nous sommes nous aussi, décidés à mettre les pieds dans le plat. C'est fini de rire. Il va falloir dire adieu aux vieux maîtres dépassés par l'Histoire et se préparer à se battre davantage avec des fusils qu'avec des plumes.⁴ »

« Le temps des équivoques est passé. Je veux dire que le temps où l'on pouvait attendre des événements européens que la Révolution nationale se fît par le haut, sans troubles physiques, sans grands bouleversements, ce temps est révolu. Il n'y aura pas de révolution dans un fauteuil, ni de révolution à bon marché.⁵ »

Pour mettre en œuvre cette révolution, il faut changer le gouvernement de Vichy, trop frileux :
« nous voulons un gouvernement de mâles. Nos vieillards ne conçoivent pas l'enfantement

¹ *La Gerbe* du 24 juillet 1941, Des chefs ! une révolution ! par Camille Fégy

² *La Gerbe* du 7 août 1941, De l'autorité ! par Camille Fégy

³ *La Gerbe* du 14 août 1941, Violence nécessaire, par Camille Fégy

⁴ *La Gerbe* du 25 septembre 1941, Pour un œil, les deux yeux... pour une dent toute la gueule !, par Camille Fégy.

⁵ *La Gerbe* du 16 janvier 1942, Notre route, par Camille Fégy

mondial. Leur résistance est, au fond, la résistance à l'homme nouveau.¹» Mais le Maréchal Pétain n'est pas lui-même remis en cause, c'est plutôt qu'il est mal conseillé et qu'on lui refuse de s'entourer du personnel politique propre à sauver la France, Camille Fégy en dresse la liste :

« si le Maréchal avait pu s'appuyer, comme il en eu certainement le désir, sur les jeunes chefs révolutionnaires, sur Bergery transfuge conscient du parti radical, [...] sur Déat, transfuge conscient du parti socialiste, l'homme qui se dressa contre Blum, dans la SFIO, sur Doriot, transfuge conscient du parti communiste, qui révéla aux Français le vrai visage de Staline, ainsi que sur les jeunes chefs révolutionnaires de droite, comme Jeantet, Brasillach ou Rebatet [...] la crise aujourd'hui ne serait pas ouverte.²»

Face aux échecs répétés de changement de gouvernement vers un durcissement de la position vichyste, on commence plutôt à compter ses propres forces qu'à espérer du côté de la zone non occupée : « La Révolution nationale sera donc l'œuvre d'une minorité agissante et c'est en construisant la France européenne qu'elle arrachera les Français à leur léthargie.³» ou encore : « Il existe les 100 000 hommes dont la France a besoin pour faire sa révolution socialiste, il faut juste leur donner l'ordre et les rassembler.⁴» Et même à la dernière heure les espoirs sont encore révolutionnaires et les temps pourraient sembler favorables à une prise de pouvoir des fascistes français :

« Le parti national-socialiste est monté au pouvoir sans le secours des Français nationalistes. Les Français nationalistes doivent conquérir le pouvoir sans le secours des Allemands. [...] La révolution nationale-socialiste française doit surgir de l'implacable déroulement des batailles militaire sur notre sol. Elle surgira de la décomposition organisée par des personnages nés malins, à travers cette France qui n'est plus qu'un terrain de manœuvre pour armées en guerre.⁵ »

La collaboration et la Révolution nationale ne sont pas deux plans antinomiques de l'investissement de la volonté nationale, au contraire ces deux politiques ne peuvent que réussir ensemble. En effet on rejoue le paradigme de la Révolution française de 1789 où la révolution intérieure ne peut réussir que par une victoire des armes contre les envahisseurs. Comme dans le dessin ci-contre⁶ :

¹ *La Gerbe* du 31 juillet 1941, Une équipe : les eunuques ne feront point l'europe de demain, par Camille Fégy

² *La Gerbe* du 16 janvier 1942, Notre route, par Camille Fégy.

³ *La Gerbe* du 5 juin 1941, Rubrique entre nous.

⁴ *La Gerbe* du 28 janvier 1943, Combien sommes-nous par Louis-Charles Lecoc

⁵ *La Gerbe* du 10 août 1944, Parole d'un partisan par Jean-Hérol Paquis

⁶ *La Gerbe* du 2 juillet 1942.

La continuité ici ne se fait pas avec un grognard de la campagne de Russie mais un volontaire de la levée en masse de 1792, il est d'ailleurs assez étonnant que dans les pages de *La Gerbe* une telle mise en parallèle ait lieu. Pour triompher à l'intérieur la révolution doit triompher à l'extérieur. Ce parallèle insiste aussi bien plus sur le mythe du peuple en arme luttant pour sa liberté et est bien plus rassembleur que la conscription napoléonienne.



Figure 10 : La Patrie en danger

Légende : 1792-1942. Pour défendre les trois couleurs, il y a toujours des volontaires

B. Le fascisme français.

Sur le plan doctrinal les rédacteurs de *La Gerbe* essayent de construire ce qui pourrait ressembler à un fascisme français, mais là encore bien qu'il y ait un consensus sur certains points on hésite entre un fascisme purement français et une inspiration nationale-socialiste. Tout d'abord la figure de l'homme providentiel, du chef auquel la nation doit vouer un culte. C'est évidemment la figure incontestée du Maréchal Pétain qui est saluée. Alphonse de Châteaubriant lui dédie son premier éditorial à la parution de *La Gerbe* le 11 juillet 1940 : « Nous vous attendons, Monsieur le Maréchal, pour que vous souteniez et sanctionniez notre dernier effort dans la tâche immense, qui n'est pas seulement tâche de redressement, mais de purification.¹ » Le Maréchal Pétain rassemble plusieurs modèles exposés par Raoul Girardet, il est le modèle de *gravitas*, le vieil homme capable de rassurer, de protéger, de restaurer, il assume un rôle paternel pour la nation. Il est en même temps aussi la figure du prophète, celui qui lit l'avenir et perce l'histoire, ce qui se voit dans l'épithète homérique que lui attribue Alfred Leverrier : « Le Maréchal Pétain aux vues lointaines² ». Il est la présence réelle de la Nation. Ce que nous retranscrit aussi Châteaubriant lors de son entrevue avec le chef de l'Etat :

« "Il est le chemin", lui, Philippe Pétain, sorti et pétri de la terre de France, vieux Roi aux os et à la chair sacrés, comme peut l'être en son marbre poli une Grâce de Jean Goujon ; prudent et convaincant comme une statue de Reims... Il est de cette tradition, de cette lignée, de cette antiquité, il l'est totalement, intégralement.³ »

Son pouvoir est directement associé au pouvoir monarchique chez Châteaubriant, c'est un pouvoir sacré d'essence métaphysique. Et c'est pourquoi Châteaubriant lui voue un véritable culte et s'en justifie par une citation de Carlyle :

« Les nations qui pratiquent bien leur culte des héros - a dit Carlyle - sont bénies et victorieuses : les Nations qui le pratiquent mal sont maudites et dans tous les détails de leurs affaires, le sont tous les jours d'avantages, jusqu'à ce qu'enfin leur misérable situation devienne intolérable au Ciel et à la terre, et que la soi-disant Nation, malheureuse populace de mécréants, éclate en tumulte révolutionnaire, et se réforme ou disparaisse.⁴ »

¹ *La Gerbe* du 11 juillet 1940, Lettre à Monsieur le Maréchal Pétain, par Alphonse de Châteaubriant.

² *La Gerbe* du 4 décembre 1941, Présence de la France sur le Front de l'Est par Alfred Caton

³ *La Gerbe* du 28 novembre 1940, Le Maréchal m'a dit..., par Alphonse de Châteaubriant

⁴ Ibid.

Plus que le culte dû au chef de la nation, il y a aussi la volonté de former un homme nouveau, seul capable de gagner la guerre :

« Et cet ordre nouveau ne saurait s'instaurer sans être présenté, soutenu, revendiqué par un homme nouveau. C'est lui cet homme neuf, cet homme plus fort, plus généreux, plus sincère, plus actif que nous ne le fûmes, qui remportera la victoire dans le conflit qui se déroule. Quelle que soit l'issue de la lutte à mort que se livrent des nations entières, la victoire appartiendra à l'homme nouveau. Ce sera la victoire de l'Homme.¹ »

Puisque l'homme de la civilisation française a échoué, il faut le rénover. Pour la Révolution nationale : « Il s'agit non de faire un nouveau Français, mais dans le Français un nouvel homme.² ». Dans le même article Châteaubriant n'en critique pas moins Vichy qui selon lui serait incapable de faire surgir l'homme nouveau puisque ce ne sont que des hommes de l'ancien régime républicain. L'homme nouveau est en rupture totale avec l'homme issu du contrat social et de la société individualiste :

« Il conçoit la vie comme une lutte, mais sans que cette lutte soit comme dans l'arène libérale une lutte contre les autres. Il la conçoit comme une lutte, oui, mais avec la conviction que c'est à l'homme à se faire une vie qui soit digne de lui, par cette lutte, en créant tout d'abord, en lui-même l'instrument physique et spirituel propre à l'édifier.

Sa vie est sérieuse, austère : elle se déroule dans un monde de responsabilités inéluctables. Elle est l'antipode de la vie facile. Il dit : "la liberté n'est pas un droit, elle est un devoir. Elle n'est pas un cadeau, elle est une conquête ; elle n'est pas une égalité, elle est un privilège.³ »

Il y aurait une différence entre le fascisme et le national-socialisme, selon Camille Fégy : « Sur le plan français, le fascisme n'est qu'une réforme de l'Etat. Le socialisme national est une révolution de l'homme, c'est à dire la Révolution.⁴ », sans que cela soit réellement dépréciatif pour le fascisme, seulement celui-ci n'est qu'une étape vers une révolution de l'Homme, mais c'est une étape décisive. Cette réforme de l'Etat doit passer dans l'édification de ce que Jacques Benoist-Méchin appelle un Etat populaire, il en fait la définition :

« L'Etat populaire est un Etat national. Il ne découle pas, comme le communisme, de principes abstraits, matérialistes et techniques. Il est l'aboutissement d'une histoire et le gardien d'une culture : non pas de la culture en général, mais d'une certaine culture, issue d'une histoire particulière, expression spécifique d'une communauté nettement définie. Il ne culmine pas dans une conception économique de l'exploitation des richesses mais dans une conception spirituelle de l'épanouissement de l'homme.

¹ *La Gerbe* du 9 septembre 1943, La victoire de l'Homme par Jacques de Lesdain

² *La Gerbe* du 8 août 1940, Principe par Alphonse de Châteaubriant

³ *La Gerbe* du 5 septembre 1940, Révélation du présent par Alphonse de Châteaubriant

⁴ *La Gerbe* du 17 décembre 1942, Transition, par Camille Fégy

National et social, l'Etat populaire s'oppose par son essence même à toutes les formes de l'internationalisme. Ceci suffit à définir ses ennemis et ses fronts de combat. Il lutte à la fois contre la ploutocratie, la franc-maçonnerie, la juiverie, et le bolchévisme, incarnations diverses de l'internationalisme.

La France ne doit donc chercher d'appui que dans les pays voisins qui ont déjà fait une révolution semblable, dans ses grandes lignes, à celle qu'elle doit accomplir elle-même. Elle ne trouvera cet appui que si elle leur inspire confiance, et cette confiance, elle ne l'obtiendra que si elle s'oriente, résolument et sans équivoque, vers l'édification de l'Etat populaire français. C'est une route dont les difficultés ne doivent pas être sous-estimées et dont le terme ne peut être atteint qu'à travers des épreuves douloureuses. Mais si cette voie est dure, toute autre est impossible.¹ »

Dans cette réforme de l'Etat, *La Gerbe* milite activement pour la création du parti unique, Camille Fégy fait plusieurs grands reportages auprès des personnalités majeures de la politique collaborationniste française. Et c'est aussi le sens de l'engagement d'Alphonse de Châteaubriant au Front Révolutionnaire National. Cette réforme de l'Etat doit s'appuyer sur une doctrine française, un national-socialisme français car : « le national-socialisme n'a pas, et nous aimons à le répéter ici- accompli une simple réforme de l'Etat, mais une révolution de l'homme. Et non point seulement de l'homme allemand.² ». Pourtant selon les Allemands eux-mêmes le national-socialisme n'est pas « un article d'exportation » :

« C'est pourquoi la connaissance exacte du national-socialisme est indispensable aux révolutionnaires français qui entendent refaire leur pays. Il ne s'agit point, comme on l'a fait en après juin 40, dans divers cercles, de calquer mécaniquement certaines formes du redressement allemand d'après 1918. Le national-socialisme ne s'imite pas, il se comprend. Le national-socialisme n'est pas un échange standard : c'est une construction organique et une construction humaine.³ »

Alors quelle doit être la base de la doctrine française du national-socialisme ? La France n'est pas totalement étrangère à la construction de la doctrine fasciste. Henry de France dans un article de *la Gerbe* du 7 novembre 1940, insiste sur l'origine occidentale du fascisme. Hitler et Mussolini ont lu des Français, et le fascisme naît d'influences françaises. On pense évidemment à Georges Sorel, Proudhon, Vacher de Lapouge, Gobineau, dont les influences ont été analysées par Zeev Sternhell. Mais pour Claude Vignon c'est surtout Charles Péguy qui doit inspirer les Français :

¹ *La Gerbe* du 29 octobre 1943, Une déclaration de M. J Benoist-Méchin, volontés premières.

² *La Gerbe* du 21 janvier 1943, Le national-socialisme par Camille Fégy.

³ Ibid.

« C'est à lui qu'il faudra revenir [Péguy] pour que notre national-socialisme soit français conformément à sa doctrine. Car, et c'est là un de ses côtés le plus attrayants, cette doctrine est éminemment *nationale* et non pas internationale. Elle ne dit pas qu'un pays en vaut un autre et qu'il est indifférent d'appartenir à celui-ci ou à celui-là. Elle soutient en effet que pour former une Europe harmonieuse, chaque pays doit avoir son caractère propre et mettre en valeur les richesses naturelles, culturelles et artistiques, qui lui sont particulières. ¹ »

Rappelons aussi que Marcel Péguy, collaborateur de l'hebdomadaire, n'est autre que le fils aîné de Charles Péguy, ce qui donne plus de poids à sa reprise par *La Gerbe*. Ecrivain nationaliste, socialiste, antirépublicain et surtout catholique Péguy est une figure tutélaire majeure. Le national-socialisme français doit être catholique. Et Robert Vallery-Radot nous le décrit en termes mystiques :

« Les doctrinaires de la fin du nihilisme proposent d'orienter notre révolution selon un ternaire tiré de nos plus anciennes traditions : Race, Sol, Mission, qui, refaisant la synthèse de l'Esprit et du Sang brisée par la révolution bourgeoise de 89, restaurera la loi de l'Incarnation, qui se réfléchit sur les trois mondes. Qu'est-ce autre chose, en effet, que cette révolution, qui s'enfante dans le sang, les larmes et les ténèbres, selon l'insurrection du sang contre les trahisons de l'esprit ? Le sang entend monter du fond de sa substance une voix mystérieuse qui le pousse à sauver l'esprit renié par l'homme. Car le sang est esprit : "Il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre, nous annonce St-Jean dans son épître : l'Esprit, l'Eau et le Sang, et ces trois sont d'accords. ² »

Dans une bien moindre mesure on s'inspire aussi de Charles Maurras mais en s'en éloignant quant au moyen de parvenir à l'édification du nationalisme intégral, selon Jean Héritier cette restauration de la France monarchique et catholique n'est qu'une question de temps, le but ultime de la révolution reste bien celui-ci :

« Il faut, pour cela, au préalable, créer les conditions de cette renaissance, en accomplissant la Révolution Nationale. Par la suite, cette révolution pourra tendre à refaire, de la France, une France royale et catholique. [...] La Révolution Nationale ne peut se fonder sur la tradition royale et catholique, pour la très simple et décisive raison que cette tradition a disparu. ³ »

Nous sommes ici dans une vision réactionnaire de la France qui n'envisage pas une nouvelle doctrine française mais seulement un retour à une France de type d'ancien régime. Cet héritage de l'Action Française est assez unanimement rejeté au sein de l'hebdomadaire. On ne veut pas revenir à la France seule. Loin d'une simple réaction, le national-socialisme est tout de même pensé en termes révolutionnaires et modernes.

¹ *La Gerbe* du 17 Octobre 1940, Du français moyen par Claude Vignon

² *La Gerbe* du 21 janvier 1943, La fin du nihilisme, par Robert Vallery-Radot

³ *La Gerbe* du 4 mai 1944, Ligueurs et politiques, par Jean Héritier

C. La jeunesse et l'éducation

La Révolution nationale et l'homme nouveau ne peuvent pas s'imposer immédiatement, c'est surtout aux générations futures que s'intéresse *La Gerbe*, qui seront les seules capables d'être entièrement modelées selon les critères voulus. La faute originelle revient moins au gouvernement de la III^{ème} République qu'à l'état d'esprit de la société qui l'a amené au pouvoir. Un parallèle est dressé entre la défaite de la France en 1870 et en 1940 : « On a dit que c'était le maître d'école allemand qui avait gagné la guerre de 1870. Il faudra dire que c'est le maître d'école français qui a perdu celle de 1940. ¹ » Il faut donc repenser l'éducation des citoyens qui a mené la France à la défaite. Deux tendances se dégagent particulièrement. Une partie des rédacteurs se montrent franchement anti-intellectualiste. Pour Claude Jouhan il faut :

« Casser le cou de l'intellectualisme [...], étouffer cet esprit "spéculatif" du Français qui lui a permis de discuter, sans relâche, les plus dures réalités européennes ; qui l'a empêché de "vivre avec son temps", jusqu'à ce que le catastrophe s'ensuive !² »

Il faut d'abord renouer avec l'autorité, mis à mal par l'esprit cartésien ergoteur, un professeur témoigne :

« j'ai même été obligé, certain jour, d'intervenir brutalement pour défendre la grandeur du Maréchal contre un morveux de dix-huit ans qui, dans sa démocratique insolence, s'étonnait franchement qu'on ne lui laissât pas le droit à son âge de juger le chef de l'Etat. Tu vois où nous en sommes !³ »

Mais il faut aussi parallèlement développer le sens de l'honneur des petits Français :

« Les lycéens de sixième continuaient à apprendre *le Cid* par cœur mais les sentiments qui font agir les héros de Corneille devenaient progressivement inintelligibles à la majorité des Français. Comme s'il s'agissait des totems et des tabous d'une population primitive ! Au nom de la morale de midinettes si justement dénoncée par Montherlant à la veille de cette guerre, on désapprenait à un peuple certaines susceptibilités, certaines délicatesses et certains élans dont il a fallu quinze siècles pour lui inculquer la valeur. Que certains hommes d'autrefois eussent coutume de porter la main à la garde de leur épée, parce qu'on mettait leur parole en doute, parce qu'un mot malheureux leur échauffait les oreilles, paraissait à ce peuple une amusante bizarrerie. [...] Le sens, le culte de l'honneur sont entièrement à réhabiliter dans une France où c'est surtout la morale qui a été nivelée par le bas⁴ ».

¹ *La Gerbe* du 24 octobre 1940, Le sens du révéle, par H. Miltzer

² *La Gerbe* du 18 juillet 1940, Qu'en pensent les étudiants ? Claude Jouhan

³ *La Gerbe* du 18 juin 1942, Grandeur et misère de l'enseignement par Christian Michelfelder

⁴ *La Gerbe* du 3 juin 1943, Affaire d'honneur par Guy Crouzet

Or ce sens de l'honneur, s'ancre dans un sens de la hiérarchie et d'une inversion des valeurs intellectualistes pour la redécouverte du corps. En un mot : « il faut moins de chaire et beaucoup plus de stades et de piscines.¹ ». Le but est explicitement de former une « nouvelle noblesse populaire² ». La destination de la noblesse étant bien entendu la guerre, exercice auquel la jeunesse doit aussi être entraînée, du moins exposée, ce que défend Robert Fortier :

« Nous voulons dire surtout comment les images qu'il en reçoit par le film, par exemple, peuvent contribuer à son éducation héroïque ; par le film, ce moyen prodigieux de faire revivre, à cent lieux et plus du théâtre des opérations, l'histoire qu'écrivent de leur sang les soldats européens. C'est un fait qu'en appliquant à leur jeunesse la dureté nietzschéenne, les nations dynamiques européennes donnent à cette jeunesse l'orgueil spirituel et silencieux la fierté de ceux qui sont initiés. Partant, l'éducation par les images entretient chez elle la volonté de poser dorénavant des questions plus profondes, plus sévères, plus dures, qu'elle n'en a jamais posé jusqu'ici. Car nous ne sommes plus au temps du pacifisme démoralisateur, où le spectacle des films de guerre était frappé, par des censeurs bêtards, comme dangereux pour la jeunesse. Il n'y a d'ailleurs plus, aujourd'hui, que les docteurs attardés, pour s'effrayer qu'on fasse de nos fils "de jeunes barbares mystiques", comme ils le disent.³ »

« On est pué de l'horreur comme de la volupté » écrit Céline et l'école doit participer à ce déniement de l'horreur qu'est la guerre. Roger Buisson témoigne de la bonne réussite de cette éducation « nietzschéenne » :

« Il nous a été donné - bien loin d'ici - de vivre quelques mois en contact avec de jeunes guerriers. Vingt ans ou guère plus. Un entraînement commencé de bonne heure et toujours maintenu faisait d'eux, d'abord, de jeunes fauves tout frémissants de santé. Nous les abordions avec méfiance, car on nous avait beaucoup parlé du régime inhumain, matérialiste, antichrétien, qui les avait formés. Et ces jeunes fauves agissaient. Ils accomplissaient simplement leur métier de guerrier, appris à la perfection et exercé avec une fierté tranquille. Et je pensais qu'on nous avait beaucoup menti sur eux et que si, un jour, à leur manière, nos fils apprenaient à bénéficier de leur exemple, nous pourrions peut-être espérer pour l'Europe des heures meilleures, où la force ne serait pas barbare, où la douceur refuserait d'être fade.⁴ »

Or la France de la Révolution nationale devrait produire grâce à son école et à ses chantiers de jeunesse, une nouvelle éducation. Pour certains la nouvelle jeunesse de France se trouve être tout à fait à la hauteur de cette jeunesse nationale-socialiste :

¹ *La Gerbe* du 18 juillet 1940, Qu'en pensent les étudiants ? par Claude Jouhan

² *La Gerbe* du 25 juillet 1940, Sélectionner les jeunes élites, par Robert Sexé

³ *La Gerbe* du 11 février 1943 L'éducation héroïque ou la guerre et l'enfant, par Robert Fortier

⁴ *La Gerbe* du 20 janvier 1944, La jeunesse de France devant l'Europe, par Roger Buisson

« Il n'est que de les voir vivre, ainsi que je les vis tout un jour, de l'aube au crépuscule, pour sentir qu'ils sont investis pareillement de cette trilogie mystique : le sol, la race, la mission de leur pays. Fils de la Révolution nationale française, ils se sont révélés des socialistes nationaux européens.¹ »

Ce qui n'est pas du tout le point de vue de Marc Augier qui critique énormément les chantiers de jeunesse mais justement parce que le but national-socialiste n'est pas réalisé. L'*agogé* spartiate semble donc l'horizon indépassable de l'éducation. Du moins pour les garçons, car l'éducation féminine est bien plus simple, Montherlant résume ses conseils : « Avec les demoiselles j'aurai été court. Quand je leur aurais dit : "faites le ménage, la cuisine, des enfants, et l'amour", j'aurais été au bout de mon affaire² ».

Tous les collaborateurs de *La Gerbe* ne partagent pas ces avis. Gonzague Truc se contente de dresser le bilan de la réforme scolaire de Jean Zay, désastreuse selon lui parce qu'elle coupe la France de son éducation traditionnelle et de son devoir :

« Ce n'est donc point vers un enseignement tout technique ou spécial qu'il s'agit de regarder, comme on a l'air de le faire, mais vers un enseignement de culture. Cet enseignement nous l'avons eu et c'est bien notre faute si nous l'avons laissé dégénérer avant d'y porter la main pour en consommer la subversion. Il aurait dû être d'autant plus sacré chez nous qu'il tenait à notre génie et répondait à notre mission. Héritière directe de la triple antiquité grecque, latine et chrétienne, la France est responsable devant le monde de la conservation de ce trésor accumulé par les âges. Longtemps elle l'a gardé, accru, avec autant de constance que d'autorité : il serait odieux qu'elle pût trahir et qu'on vit le gardien du feu éteindre, lui-même sa torche dans la boue. Et elle achèverait par-là de s'anéantir, répudiant le seul moyen qui, désormais, lui reste pour assurer son être et son salut.³ »

L'école française doit donc être celle de la culture, de l'esprit et ne doit pas rompre avec ses anciennes traditions. Et Rober Fortier dans une magnifique palinodie nous livre ses nouvelles convictions :

« Nous croyons nous que le tempérament français s'accommode mieux de l'université. Jusqu'à preuve du contraire nous penserons que la France nouvelle doit s'appuyer sur l'école ; par ses maîtres, par ses élèves par son esprit par ses réformes, l'école est l'expression des forces du passé et grosse de celles de l'avenir, l'école française fera elle-même la révolution dans la jeunesse.⁴ »

L'éducation a évidemment une dimension politique importante, il faut donc former la jeunesse à la nouvelle réalité européenne :

¹ *La Gerbe* du 9 septembre 1943, Sous le signe des ailes jeunes français en uniforme par Jean-L.-N. D'Ilberte

² *La Gerbe* du 2 octobre 1941, Lettre à radio jeunesse par Henry de Montherlant

³ *La Gerbe* du 12 septembre 1940, Veut-on sauver l'esprit ? par Gonzague Truc

⁴ *La Gerbe* du 24 septembre 1942, Jeunesse au tournant par Robert Fortier

« L'époque nouvelle dans laquelle l'Europe est entrée ressort en traits de fer, dans sa surprenante unité de l'ensemble éducatif européen. Le but suprême de cet ensemble, c'est la formation totale de la communauté populaire. [...] Et nous touchons ici au drame de ce temps, la France, qui appartient au continent dont la politique doit s'inscrire dans celle du continent, *a donc la responsabilité de former sa jeunesse conformément aux destins de l'Europe*, et la tradition veut qu'en France ce soit l'école qui ait mission de cette formation.¹ »

Plus largement encore l'école doit être pensée dans un cadre européen, il faut donc dans un premier temps redéfinir les enseignements de l'Université et l'inscrire dans la ligne nationale-socialiste :

« C'est dans cette crise [de la culture] que se révèlent les bases nouvelles de la coopération européenne, les bases longtemps méconnues de l'Histoire et de la Race. La révolution est établie sur ces bases. Et la révolution s'est emparée de l'Université, comme des autres institutions de chaque nation européenne. Elle s'est emparée de son esprit, de ses méthodes, de ses programmes, de ses hommes et de ses manuels. Elle s'en est emparée pour conduire. Décidée à ne plus se perdre dans les rêves et dans les fanatismes, consciente du but à atteindre, l'Université s'est mise en Europe au service des tâches réelles qui sont celles de notre grande époque.² »

Une fois les universités réformées, il faut penser une alliance entre toutes les universités d'Europe, premier pas vers l'intégration toujours plus importante de l'Union européenne :

« Tous ces exemples sont autant d'arguments pour une alliance universitaire européenne, non plus seulement fondée sur des institutions scolaires comme jadis souvent, mais sur des hommes, qui forment les cadres de ces institutions. Car les idées révolutionnaires ne valent que par les hommes qui les manient. Ce qui déterminera l'orientation, la conscience européenne, le dynamisme national autant que continental des nouvelles générations, c'est l'exemple, c'est l'ascendant, c'est la conscience européenne des maîtres qui les instruisent. [...] d'abord elle est affirmée comme une nécessité quand cette alliance européenne de l'Université est devenue un corollaire de l'unité politique économique et sociale du continent construit sur des bases neuves. Aujourd'hui, elle représente une force à qui plus rien n'est impossible dans la voie ouverte aux communs destins qu'elle cultive à la source de chaque nation.³ »

L'unification du système universitaire européen permettrait les échanges entre les nations, l'uniformisation des grades et des savoirs, et donc à termes une élévation du niveau intellectuel général sur le continent grâce à cette participation de toutes les intelligences ensemble. Du moins est-ce là le but que désigne la propagande.

¹ *La Gerbe* du 13 mai 1943, L'éducation politique et l'unité européenne

² *La Gerbe* du 23 septembre 1943, Vers l'alliance universitaire européenne, par Robert Fortier.

³ Ibid.

Ainsi la politique de collaboration et la Révolution nationale seraient les meilleures politiques possibles pour la France d'aider l'Allemagne à créer l'Europe, pour s'y intégrer de manière apaisée. Mais les rédacteurs de *La Gerbe* défendent une ligne bien plus radicale que celle de Vichy, en cela ils représentent bien le collaborationnisme parisien, plus royaliste que le roi. La France devait entrer dans la guerre avec l'Allemagne contre l'Angleterre et l'URSS, elle doit devenir fasciste et éduquer de cette manière ses enfants. Au sein d'un espace européen fascisé.

Chapitre 5 : L'Anti-Europe

« Débauche soudaine de digestions et de vulgarité.

Découverte du communisme joyeux du caca. »

Céline, *Voyage au bout de la nuit*.

Face à une construction positive de l'Europe, les rédacteurs de *la Gerbe* cherchent aussi à définir le continent par rapport à ce qu'il n'est pas. En l'opposant évidemment à d'autres continents qui sont autant des systèmes d'organisations et de valeurs.

Les rédacteurs de *La Gerbe*, pensent-ils l'Anti-Europe sur le modèle de l'Anti-France Maurrassienne ? Y-a-t-il des ennemis de l'intérieur, y-a-t-il des corps inassimilables à ce que peut être l'Europe, et quels sont-ils ? Ou l'Anti-Europe n'est-elle pensée que dans le cadre de la guerre entre puissance belligérante, et à l'approche de la paix les relations se normaliseront-elles entre l'Europe et ses alternatives ? En un mot, l'Europe est-elle un universalisme cohérent qui ne souffre pas de contradiction ou alors peut-elle supporter l'existence d'alternatives ?

Dans un premier temps nous verrons le modèle anglo-saxon, aux travers du Royaume-Uni puis des Etats-Unis d'Amérique, et dans un second temps nous verrons le modèle soviétique.

I. Le monde anglo-saxon

Le Royaume-Uni est chronologiquement le premier ennemi du Reich, il est de plus l'ennemi héréditaire de la France. Bien plus que l'anglophobie traditionnelle, les rédacteurs de *La Gerbe* développent un discours de rupture radicale face à la civilisation anglo-saxonne. Incarnée par l'Angleterre, et surtout les Etats-Unis d'Amérique dont l'*hybris* est encore plus grande.

A. Le Royaume-Uni

Le Royaume-Uni, souvent réduit à l'Angleterre par facilité de langage, est d'abord le centre de toutes les critiques. Châteaubriant croit voir que même sa géographie même montre sa perfidie :

« Entre sa silhouette sur la carte, et ce que fut son être dans l'histoire, existe visiblement un accord qui semble une fois de plus démontrer combien les formes ont un sens prédestiné. On la voit de profil, espèce d'être fabuleux : on dirait qu'elle danse, mais ce n'est pas une danse de joie, c'est une danse de colère, un trépignement menaçant, deviné sous l'enveloppe qui dissimule ses bases mystérieuses. Regardez-la sur la carte : longue, maigre, haute, cambrée, sa tête est plate, triangulaire, une petite tête d'ovipare tournée du côté des terres continentales, face auxquelles son trépignement semble être une attitude déterminée par le génie préposé à sa survivance. Cette tête d'hydre semble laisser flotter derrière elle aux vents de l'Atlantique une pointe de capulet : et le corps entier s'avance, le ventre étroit, les reins creusés, trainant derrière elle la queue de sa robe de colère qui se déchire dans les flots¹ ».

On voit déjà que la métaphore animal se tourne naturellement vers celle du reptile, ce qui sous la plume de Châteaubriant la rattache au serpent diabolique de la Genèse. Mais c'est aussi toujours la métaphore de l'opposition entre « la chose qui rampe contre la chose qui éblouit, la haine du reptile pour l'étoile ». En outre son insularité questionne déjà son attachement au continent européen. Et pour tous les rédacteurs de *la Gerbe*, le Royaume-Uni ne fait pas parti du continent européen. En réalité, ce n'est pas seulement la lubie des rédacteurs anglophobes de *La Gerbe*, l'extra-européanité de l'Angleterre fut pensée dans les cercles européistes de l'avant-guerre et Coudenhove-Kalergi la théorisa lui-même, avant de revenir sur sa position face à l'Allemagne nazie. Si tant est qu'elle fût déjà européenne, à cette heure « l'Angleterre n'est plus d'Europe² » pour Drieu la Rochelle. En effet si l'Angleterre a pu participer à la vie

¹ *La Gerbe* du 10 septembre 1940, Le dernier duel, par Alphonse de Châteaubriant.

² *La Gerbe* du 19 juin 1941, Encore des vérités désagréables, par Drieu la Rochelle

européenne elle a refusé la construction de son union politique : « Entre 1919 et 1933 il eut été possible de construire l'Europe : l'Angleterre n'a conçu la SDN que comme l'abri destiné à mieux protéger son hégémonie et dans une Europe plus balkanisée encore, elle a continué son jeu trop habile de bascule ¹ ». Les rédacteurs de *La Gerbe* critiquent l'héritage d'une Europe westphalienne défendue par l'Angleterre, car : « Combien dangereux, serait-ce n'est-ce pas ? Une solidarité européenne, un bloc continental possédant un système tout neuf de productions, distributions, avec, sans doute, un nouvel idéal social !² ».

L'étude de son histoire nous apprend que l'Angleterre n'a toujours cherché qu'à contrarier les volontés de la France, mais aussi de l'Europe. Les rédacteurs de *La Gerbe* pourraient s'écrier en parodiant Démosthène « toute la politique de l'Angleterre est un complot contre notre cité ». Henri Valentino résume l'histoire de l'Angleterre en un plan dont les titres sont très édifiants :

«

- I) Premiers chocs (1066-1299)
- II) L'Angleterre veut la France (1328-1475)
- III) Chassé de France, L'Anglais pour y revenir s'associe à nos ennemis (1492-1689)
- IV) L'Angleterre à l'assaut de la France et de ses colonies (1689-1783)
- V) L'Angleterre coalise l'Europe contre la France (1787-1815)
- VI) la Franc-maçonnerie au service de l'Angleterre (1815-1940). ³»

Au surplus on cite des personnalités anglaises pour bien montrer la rivalité éternelle entre la France et l'Angleterre et *a fortiori* l'Europe, ainsi Pitt se serait adressé dans ces termes à la Chambre en 1762 : « Entre l'Europe et l'Angleterre il y a une rivalité fondamentale, une incompatibilité de destin ». Parce que l'Angleterre est plus qu'une nation, c'est une civilisation : celle de l'argent roi, du capitalisme, du libéralisme, de l'égalité et de la démocratie. Tout ce que les rédacteurs de *La Gerbe* détestent comme étant les valeurs de 1789 pour la France. L'Angleterre est l'inventrice de la modernité. Et il y a à cela plusieurs facteurs. D'abord le protestantisme individualiste honni, mettant fin à l'universalité de Rome et développant l'esprit critique individuel. L'Angleterre est aussi le pays qui inventa à Londres en 1717, selon Valentino, la Franc-Maçonnerie, précurseurs des Lumières et de la Révolution et force dissolvante des anciennes traditions. Enfin l'Angleterre est métonymiquement ramenée à la City, lieu de mercantilisme triomphant, et surtout envahie par les Juifs, dès l'époque de Cromwell. Pour résister à la possible attraction de ce modèle on

¹ *La Gerbe* du 8 août 1940, L'Angleterre, la France et l'Europe, par R. Duthil

² *La Gerbe* du 25 juillet 1940, La France en péril d'Angleterre, par Robert Sexé.

³ *La Gerbe* du 20 mars 1941, Les Anglais et nous, par Henri Valentino

réactualise des figures de résistance à l'Anglais. Jeanne d'Arc fait évidemment ici l'objet d'un culte tout à fait particulier : « Nulle différence entre les "godons" d'alors et ceux d'aujourd'hui. Ni entre les traîtres. Ni, non plus, entre Jeanne et la France : leur cause est la même et elles représentent le même éternel enjeu ¹ ». Héroïne nationale mais aussi sainte de l'Eglise catholique, bras armé de Dieu mais sans péché, elle est une figure efficace à convoquer dans ce contexte anglophobe : « La haine des Anglais pour Jeanne, c'est leur haine pour la France. Jeanne est sainte parce que la patrie est sainte et qu'elle est l'incarnation de la Patrie. ² » On propose dans le journal des reproductions de son image (Annexe 2). La résistance à l'Anglais est toujours d'actualité et elle semble toujours fonctionner. Ainsi l'échec du débarquement de Dieppe est salué par André Valtry qui note que la population française n'a pas bougé pour les Anglais, ce qui pour lui signifie sa fidélité au Maréchal. On ne peut pas, pourtant, faire de l'attentisme un combat valeureux et héroïque. Et les rédacteurs de *La Gerbe* se plaignent souvent de ces Français qui attendent ou de ceux qui trahissent en regardant du côté du Général de Gaulle réfugié à Londres. Châteaubriant interroge l'espoir de ces Français à voir les Allemands partir :

« Quel espoir ?... c'est à pleurer !... l'espoir de voir les Allemands reboucler leurs sacs et s'en aller ?... Et après ?

Ce que peuvent faire les Anglais pour vous ?

Rien.

Les Anglais ne vous rendront jamais rien parce qu'ils n'ont rien à vous donner ; parce que leur égoïsme n'a rien à offrir au vôtre. Parce que leur être est aride et qu'ils n'éprouvent pour vous ni considération ni estime, parce qu'en dehors des vins de Bordeaux et de la littérature de Crébillon fils, ils ne savent ni ne voient à quoi vous êtes bons. ³ »

L'Angleterre ne peut pas gagner, l'Histoire la condamne comme nous l'avons vu précédemment, puisque le continentalisme a toujours raison de la thalassocratie. Jean Héritier développe sur ce thème le parallèle historique le moins valide possible pour entrer dans les codes de la propagande :

« La première guerre punique entre l'Allemagne et l'Angleterre de 1914 à 1918 s'était terminée à l'inverse de celle qui mit aux prises Rome et Carthage, de 264 à 241, par une incomplète victoire britannique, la Deuxième, commencée en 1939, et dont la défensive allemande et la stratégie en vaste retraites, sur les fronts oriental et méridional, entraînent une fin différente de celle de 219 à 202, n'a point eu de Zama, ni de Cannes, Partie nulle. La Troisième guerre Punique germano-anglaise s'ouvrira dans quelques semaines au plus tard. Commencée en 149, celle qui a détruit Carthage en 146, on la

¹ *La Gerbe* du 18 mai 1944, Vive Jeanne ! par Jean Lasserre

² Ibid.

³ *La Gerbe* du 24 octobre 1940, Tocsin sur la cité, par Alphonse de Châteaubriant

verra renouveler et l'on s'apercevra combien l'admirable Jean Herold-Paquis aura eu raison de reprendre, chaque jour, la parole immortelle de Caton l'Ancien, rapportée par Florus, en son histoire romaine : "*delenda Carthago* !" ¹ »

Il ne doit y avoir qu'une seule certitude, l'Angleterre périra. Si on en suit pourtant la théorie de la continentalisation déjà développée, l'Angleterre est *in fine* déjà morte, puisqu'elle n'est plus totalement souveraine, c'est Drieu la Rochelle qui développe le plus que :

« L'Angleterre ne peut plus avoir un souci européen ni même un souci qui lui soit propre : l'Angleterre n'existe plus en tant que volonté autonome et souveraine, en tant qu'initiatrice de politique mondiale, en tant que grande responsable planétaire.

L'Angleterre est résorbée dans l'Amérique. ² »

Il synthétise encore plus violemment son idée : « L'Angleterre est d'Amérique, nous sommes d'Europe. L'Angleterre est le dominion de l'Amérique en Europe ³ ». Puisque l'Angleterre n'est plus que le cheval de Troie de l'Amérique, il faut aussi se pencher sur la mise à distance comme contre-modèle des Etats-Unis d'Amérique.

B. Les Etats-Unis d'Amérique

Les Etats-Unis d'Amérique sont une émanation du Royaume-Uni mais dans ce cas précis, l'élève dépasse le maître et il rassemble les tares de la patrie originelle en développant aussi les siennes propres. Le *melting pot*, selon le mot d'Israël Zangwill fait d'abord tout à fait horreur :

« Ramassis de miséreux venus des quatre coins de l'Europe, de Juifs loqueteux vomis par tous les ghettos, aussi mal nourris, aussi mal vêtus, aussi mal éduqués dans le nouveau monde qu'ils l'étaient dans l'ancien. Ces infortunés grouillent dans des bas-fonds qui n'ont d'équivalents nulle part. Mais ils sont libres ! ⁴ »

L'Amérique n'est pas une démocratie à cause de cette raison, il ne peut pas y avoir d'opinions publiques aux Etats-Unis parce qu'il y a trop de races mêlées qui ne sauraient avoir les mêmes opinions et les mêmes intérêts. La politique se résume donc à la démagogie et au mensonge ce que le « gangster Roosevelt » manie pour arriver à faire entrer les Etats-Unis dans la guerre :

¹ *La Gerbe* du 2 mars 1944, La dernière guerre Punique, par Jean Héritier

² *La Gerbe* du 22 mai 1941, Mûres réflexions par Drieu la Rochelle

³ Ibid.

⁴ *La Gerbe* du 3 avril 1941, La maladie du roi Midas, par Coudurier de Chassigne.

« M. Roosevelt veut la guerre, mais il n'ose le proclamer en face d'une opinion qu'il n'a conquise qu'en promettant de lui apporter la paix. Le fin du fin est de rendre la guerre inévitable sans trop en avoir l'air. C'est un peu la tactique du gangster qui a les mains dans ses poches mais les doigts sur la gâchette de son "feu"¹ ».

Or la majorité de l'Amérique est pacifiste et isolationniste selon *La Gerbe*, seul « Jew-York » est belliciste :

« Il y a l'Amérique de l'Atlantique, peuplée de descendants d'anciens colons anglais et où abondent les réfugiés juifs : New-York, surnommée Jew-York, en compte à elle seule près de deux millions. Celle-là a toujours les regards tournés vers l'Europe, a toujours subi l'ascendant judaïque et c'est elle qui, en 1917, a entraîné tout le continent dans la guerre mondiale. Si on l'eût écouté c'est plus tôt que le nouveau monde serait entré dans la mêlée.

Et puis il y a la vaste Amérique du middle-west, celle de Milwaukee, de Cincinnati, de Saint-Louis, du Kansas, plus distante, plus repliée sur elle-même, ne voulant rien savoir des querelles d'un vieux monde sur lequel ses nouveaux habitants ont secoué la poussière de leurs souliers. Celle-là est le vrai berceau de l'"isolationnisme". Si on l'écoutait, c'est toujours que le nouveau monde se tiendrait à l'écart de tous les conflits.

Enfin il y a par-delà les rocheuses, l'Amérique du pacifique, pays admirable de soleil et de beauté, enchantement perpétuel de la nature, où l'on accueille les nouvelles tragiques d'Europe comme sous les palmiers de Sorrente on accueille la nouvelle d'une avalanche de neige en Norvège. Instinctivement les pays de lumière et de fleurs sont rétifs à l'idée de guerre : ils ne veulent pas voir de sang tacher l'azur de leur ciel.²»

En plus de ces considérations raciales, c'est l'économie américaine que critiquent les Français, de même que pour l'Angleterre ils critiquent le capitalisme libéral, le mercantilisme, créateur d'inégalités démesurées et incapable de les résoudre, Jean Lasserre décrit l'inégalité américaine :

« Il y avait aux Etats-Unis avant la guerre plus de dix millions de chômeurs. Or aux Etats-Unis il n'existe pas de fonds de chômage. [...] Personnellement, je ne puis être suspecté de parti pris ; j'ai beaucoup aimé les Etats-Unis, j'y ai mené une vie très agréable, très amusante ; cependant, quand je vois des gens modestes, des petits employés, ou de braves prolétaires souhaiter la mainmise américaine sur la France, cela me consterne, car ils en seraient les premiers victimes. Ils formeraient le prochain contingent de marcheurs de la faim, mais de la vraie faim, non point celle des restrictions, mais celle que l'on éprouve, sans un sou pour se payer du pain, devant des pâtisseries pleines de gâteaux...³ »

¹ *La Gerbe* du 29 mai 1941, L'écran du monde par André Valtry

² *La Gerbe* du 15 mai 1941, Plusieurs Amériques par stephan Lauzanne

³ *La Gerbe* du 22 juin 1944, Une civilisation en marche, par Jean Lasserre

Ou si le système économique parvient à sortir les gens de la misère c'est pour en faire des petits-bourgeois, des nouveaux riches, des « Babitts » classe détestée entre toutes par les rédacteurs de *La Gerbe*. Chez Camille Fégy il s'agit véritablement d'une lutte aux conséquences téléologiques puisqu'il s'agit de « la lutte à mort entre le capitalisme et le socialisme national ¹», et il n'y a pas de possibilité de coexistence entre ces deux systèmes :

« L'impératif de l'heure est vaincre ou périr. Et cette phrase de Trotsky me revient en mémoire : "nous périrons peut-être, mais nous ferons un tel bruit que le monde entier s'en souviendra pendant cent cinquante ans" Et c'est bien pourquoi nous ne périrons pas.² »

Les Etats-Unis, selon un préjugé persistant, sont vus comme un pays d'ignorance, scandaleusement barbare et qui ne saurait donner quelque leçon que ce soit à l'Europe, plus vieille et plus sage et n'a donc aucun droit de s'impliquer dans la guerre mondiale :

« Je ne crois pas qu'un seul Français de France puisse, à la longue, ne pas sentir la prodigieuse inconvenance des rappels à l'ordre qu'une civilisation infantine, barbare et mercantile, celle des Etats-Unis d'Amérique, prodigue à la "mère des arts, des armes et des lois", notre patrie, sous prétexte qu'elle est infidèle à un moment de son passé, appelé démocratie.³ »

Et les bombardements de l'Europe par les Américains, soulèvent d'indignation pour ces mêmes raisons :

« La bombe d'un vacher de l'Arizona, de l'Ohio ou du Mississippi a réduit en cendres le Triomphe de la Mort, le Jugement Dernier, les Vingt-trois de Benozzo Gozzoli, et cet adorable visage que cinq siècles étaient venus interroger avec la tendresse que les hommes civilisés donnent aux portraits vivants de la grâce, de l'amour et de la beauté.

Cet apache anonyme mourra sans doute honoré des pauvres d'esprit auxquels il contera ses exploits. Certains le tiendront même pour un héros national, plus : pour un héros du ciel...

Ce dont nous ne doutons pas, c'est que les cendres du Campo Santo ne couvent pour toute la postérité, les charbons ardents promis par l'Evangile, je veux dire le mépris et le dégoût que tout homme possédant un esprit pour comprendre, un cœur pour aimer, une âme pour s'ennoblir, voue dès maintenant et à jamais au geste plein d'horreur de ce barbare primitif.⁴»

Ou, si le cynisme succède à la colère, on se moque franchement de l'ignorance américaine, et on craint une victoire américaine qui poserait de grands problèmes quant à la reconstruction du continent :

« Quant aux réalités spirituelles, laissez-moi rire. Il y avait lors de la prise de Corinthe, un brave imbécile de général romain qui faisait embarquer à destination de l'Italie, après le sac de la ville, les

¹ *La Gerbe* du 11 décembre 1941, La dernière étape du capitalisme par Camille Fégy

² Ibid.

³ *La Gerbe* du 21 janvier 1943, Notre France et la Leur par Guy Crouzet.

⁴ *La Gerbe* du 13 avril 1944, Le campo santo sous les bombes, par Edouard Schneider

chefs-d'œuvre de la peinture grecque qui avaient échappé aux flammes. "Et surtout allez-y avec précaution !" recommandait-il à ses soldats, et il ajoutait le plus sérieusement du monde comme il eût menacé de trois mois de prison : "Autrement je vous les f... à refaire." Il s'appelait Memmius, si je ne m'abuse. Il y a beaucoup de Memmius dans l'armée américaine.¹»

Comme nous l'avons vu précédemment, la France en tant que puissance de second ordre désormais, a le devoir dans cette guerre de choisir un *hégémon* qui présiderait à sa destinée. Le choix est donc ici entre Berlin et Washington. Henriot à qui l'on demande quel esclavage il choisirait pour la France fait cette réponse :

« Mais si je croyais que la France eût ce choix, je vous répondrais : "moi je choisis l'esclavage allemand. Voici pourquoi. Supposez que la France finisse par décourager la volonté de collaboration de l'Allemagne, que celle-ci se voie enfin forcée de nous traiter en vaincus, l'esclavage sera dur, mais tout ce qu'il y a de fier, de noble, se réveillera sous le régime de l'esclavage.

Mais en revanche dans l'hypothèse d'une victoire des nations alliées, je sais que les chaînes seront dorées et que beaucoup de gens les trouveraient légères. Car les Anglo-saxons ne veulent pas détruire la France, mais - sous les apparences d'une certaine indulgence - la dissoudre et la corrompre. Tout ce que nous pourrions espérer, ça serait la mort de Pétrone dans un bain parfumé ²».

Dès le début de la guerre *La Gerbe* se moque de l'alliance impossible entre le Royaume-Uni et l'Union soviétique (Annexe 3), qui apparaît à ses yeux ridicules. Mais à partir de 1943 et des progrès de l'Armée Rouge en Europe, l'inquiétude progressant, on critique de manière plus acerbe la folie anglo-saxonne qui condamne l'Europe à la domination bolchévique. Ainsi Henri Clerc parle des perspectives économiques de l'après-guerre, il met en avant que : « La dette américaine est entre 8 et 10 000 milliards de francs, alors que la dette française n'est que de 1000 milliards. La dette britannique atteindra bientôt 17 milliards de livres.³ » Ce qui obligerait les Etats-Unis à faire une colossale émission de monnaie dont l'inflation serait compensée par l'envoi des marchandises en Europe, et cela serait donc l'esclavage économique de l'Europe. Or il est loin d'être certain que les Américains puissent se risquer à cette politique. Il souligne surtout que l'Union soviétique n'a pas besoin de victoire militaire pour gagner l'Europe, la paupérisation suffit à gagner les peuples au communisme. Or les puissances anglo-saxonnes, assez conscientes de cela sont donc obligées d'engager leur troupes sur le continent pour sauver l'Europe, c'est ainsi que les rédacteurs de *La Gerbe* interprètent le débarquement anglo-saxons :

¹ *La Gerbe* du 17 août 1944, Europe... quand même ! par René Lasne

² *La Gerbe* du 4 mars 1943, Philippe Henriot nous parle de la France et de la collaboration européenne, par Paul Modave

³ *La Gerbe* du 14 janvier 1943, Perspectives d'après-guerres, par Henri Clerc.

« On imagine ce que peut être pour l'inaccessible et défiante Albion la perspective du voisinage dans ses eaux de cet Empire de Gengis Khan qui, depuis la pointe de Vladivostok, s'étendrait ainsi à travers le globe jusqu'à toucher l'entrée de sa Tamise !

Alors, il n'y a plus à hésiter, plus une minute à perdre : on débarquera. Prendre pied sur le continent et pousser son avance le plus loin possible en profondeur du promontoire Europe, autant que la victoire des armes le permettra, de façon à interposer entre l'avance possible du vainqueur et les rives britanniques un inviolable territoire tampon, le débarquement devient donc la plus urgente des opérations militaires !

Nécessité de débarquer en Europe, nécessité d'occuper le plus possible d'Occident continental, nécessité aussi cacophonique que ridicule, mais nécessité, de se jeter sur les Allemands pour empêcher les bolchéviques de tout prendre !¹»

Robert Vallery-Radot conscient des antagonismes entre les deux puissances, prophétise un effondrement du bloc Allié : « tôt ou tard, c'est entre l'Amérique et la Russie que la guerre va se cristalliser.²»

II. L'URSS

L'antibolchevisme est la chose la mieux partagée par les rédacteurs de *La Gerbe*. Tous s'accordent sur la détestation sans limite du régime soviétique. La guerre donne un caractère urgent et angoissé au discours, qui n'en tire que plus de force.

A. Le bolchévisme

Dès août 1940 Alphonse de Châteaubriant réitère l'anathème qu'il avait prononcé en 1937 contre le communisme soviétique dans son livre *La gerbe des forces*. Mais *La Gerbe* ne se fait plus l'écho des pensées antibolchéviques de Châteaubriant jusqu'à la rupture du pacte germano-soviétique et le début de l'invasion allemande en juin 1941. La censure a sans doute découragé Châteaubriant de mener plus loin ses saillies contre le bolchévisme allié du Reich, mais nul n'ignorait sa pensée profonde. A de très multiples reprises, dans ses articles ou lors de conférences retranscrites dans l'hebdomadaire, Châteaubriant revient sur la définition qu'il donne du bolchévisme. Pour véritablement comprendre ce que cela représente pour lui, il faut s'arrêter un instant sur sa théorie de « l'image » :

¹ *La Gerbe* du 13 avril 1944, Vie ou Mort, par Alphonse de Châteaubriant.

² *La Gerbe* du 3 août 1944, L'énigme russe, par Robert Vallery-Radot.

« il est une loi véritablement irréductible et sans appel, une loi qui domine le jeu le plus secret, le plus profond de la vie, et par conséquent, qui domine toutes les existences : c'est qu'aucun acte, aucun passage de l'immobilité au mouvement, aucune manifestation, ne sont accomplis au sein de la multitude des êtres, qui n'aient pour antécédent immédiat, conscient ou inconscient, cet élément mal défini, malaisé à définir, protéiforme mais constant qui s'appelle une image.

Ici il n'est pas question de la figure extérieure représentant un être ou une chose obtenue par des procédés linéaires mais du phénomène mouvant qui s'éveille en nous sous forme d'un spectacle intérieur. Idée que Rousseau avait esquissée dans cette phrase :

« Avant l'âge de raison, l'enfant ne reçoit pas des idées mais seulement des images. »

On conçoit immédiatement quelle doit être l'interprétation de ce phénomène sur le plan social et politique : éduquer l'imagination et la diriger est aussi important que d'éclairer la raison. D'où la primauté des tâches qui incombent aux gouvernements en matière d'art, de littérature, de spectacle. Tâches qui ne doivent pas être envisagées d'un œil distrait, car elles mettent en jeu, par leur déploiement d'images mentales, le "devenir" même de l'âme populaire.¹ »

D'où l'importance pour Châteaubriant d'une véritable politique culturelle dans l'Europe à venir, c'est à dire le devoir pour le politique de donner à la masse gouvernée des images mentales, des mythes soréliens propres à la mettre en mouvement. Et de fait Châteaubriant a lu Sorel et se souvient forcément des mythes comme : « ensemble liés d'images motrices ». Pour Châteaubriant tous les grands peuples ont eu à l'origine des images pour les amener, les pousser à la grandeur : « il y avait une grande vision dans le peuple d'Athènes. Il y avait une grande vision dans le peuple de Rome, il y eut une grande vision dans les peuples de la Chrétienté ² » et inversement « sans vision le peuple périt³ », tout peuple non lié par des images et donc non mû est amené à disparaître.

Cette « grande pensée », cette « image » peut être définie comme : « simplement la pensée de l'homme, représentation religieuse de ce qu'est l'homme, vision métaphysique et ethnique dans laquelle soient incluses et la pensée des ancêtres, et celle de la descendance. Et hors de cela, pas de salut !⁴ ». Or il existe une force de négation de l'image, un nihilisme purement matérialiste, que Châteaubriant nomme bolchévisme :

« Le bolchévisme - expression la plus achevée de décomposition culturelle - n'est pas autre chose que l'espèce de nudité obscène dans laquelle se trouve une collectivité après avoir rompu ses liens spirituels, ses images conductrices.⁵ »

¹ *La Gerbe* du 4 février 1943 Une conférence d'Alphonse de Châteaubriant : la psychologie et le drame des temps présents par Gaston Denizot

² *La Gerbe* du 12 juin 1941, Les deux mondes, par Alphonse de Châteaubriant

³ Ibid.

⁴ Ibid.

⁵ *La Gerbe* du 4 février 1943, Une conférence d'Alphonse de Châteaubriant : la psychologie et le drame des temps présents par Gaston Denizot

Dans *La gerbe des forces* Châteaubriant fait remonter le bolchévisme au XIII^{ème} siècle, de la dispute entre Roger Bacon et Jean de Fidanza. Ou alors il peut le faire remonter au XI^e siècle avec Bernard de Clairvaux. La date importe peu en réalité, Châteaubriant ne se veut pas historien. Pour lui le bolchévisme est un matérialisme nihiliste universel et atemporel, il est un désir malin présent de tout temps en l'homme :

« Le bolchévisme, nous n'y reviendrons jamais assez, est loin de n'être qu'un transitoire accident historique de la pensée moderne, comme il est loin de n'être qu'une maladie passagère de l'âme, il est un fleuve de flammes enfermé dans l'homme, comme la torche des volcans est enfermée dans la terre. Il est l'enfer caché dans le subconscient des collectivités de toutes les époques : il a sévit à Rome du temps de Marius, où, sans l'intervention de César, qui se dressa sur le chemin de cette rage publique, les destinées de Rome s'en fussent trouvées modifiées à jamais.¹ »

Mais le bolchévisme n'est pas qu'une catégorie psychanalytique d'une personnalité collective, le bolchevisme accède à un statut ontologique :

« Le bolchévisme n'est pas une simple idée ; le bolchévisme est un fait ; le bolchévisme n'est pas seulement la dissociation des anciennes formes sociales : il est la dissociation de l'homme. Le bolchévisme n'est pas une conception du monde comme telle conception du monde qui serait née d'un effort de l'esprit : il est une conception du monde né d'un "état" du monde et d'un "état" correspondant avec le dernier avatar d'une civilisation en train de s'épuiser dans de fausses voies et qui tombe si un suprême effort n'est fait à son dernier instant.

Le bolchévisme est l'ultime expression d'une évolution sociale commencée depuis plusieurs siècles dans les directions d'un matérialisme général de fait et de pensée, et qui, par une aggravation progressive de ce matérialisme devenu positivement intégral a fini par produire une société mécanisée dont la caractéristique de décadence et de déchéance n'est ni plus ni moins que la destruction de cette société par elle-même. [...] Le bolchévisme ne constitue donc pas une idée ou une forme extérieure à l'essence du monde et qui vient s'offrir à lui comme une solution de bonne volonté, il est, dans la réalité des choses, la forme manifestée de la mort même du monde.

Le monde, en se laissant envahir par le bolchévisme, cède à sa propre mort... En se laissant envahir par le bolchévisme le monde voit, contemple, accepte et réalise sa propre mort.² »

Le bolchévisme n'est ainsi aucunement une doctrine, il n'est pas une idéologie que portent des hommes conscients. Il est au contraire un instinct, une immanence dont la nécessité dirige les protagonistes de l'histoire :

« Staline lui-même ne sait rien de ce qu'en personne il représente, pas plus que le mal ne sait rien du mal dont il est le mal, pas plus que la peste ne sait en elle-même et par elle-même qu'elle est la peste,

¹ *La Gerbe* du 3 juillet 1941, Le salut de tous, par Alphonse de Châteaubriant

² *La Gerbe* du 4 février 1943 Une conférence d'Alphonse de Châteaubriant : la psychologie et le drame des temps présents, par Gaston Denizot

ne se connaissant que dans la volonté de puissance par laquelle elle affirme et s'affirme à elle-même que son droit à la vie se confond avec ce qui est à ses yeux son devoir de vivre !

Car, aujourd'hui , que nous le voulions ou non, que nous le sachions ou non, le monstre est terriblement adulte, il est en nous, au fond de nos moelles, il est dans les mœurs, il est dans les conceptions de la vie, dans les méthodes sociales et dans les rapports humains, dans les attitudes et les gestes de la foule et de chacun, dans les physionomies, dans la politique, dans les armées, dans l'Eglise.¹»

Châteaubriant expose plus laconiquement son propos : « le bolchévisme se résume en cette consigne : négation de l'Europe ²». Si le bolchévisme est le Mal radical, la négation même de Dieu et qu'il est le contraire de l'Europe c'est bien que l'Europe est elle-même le Bien suprême et l'alliée de Dieu sur la terre. Châteaubriant n'est pas le seul à analyser la guerre entre le national-socialisme et le bolchévisme selon cette dualité, pour André Valtry « la victoire allemande est une victoire de l'esprit sur la matière ³». Le vocabulaire qui revient le plus souvent pour caractériser la guerre à l'Est est le nom de croisade. Mais cette expression de propagande est différemment comprise et utilisée par les journalistes de *La Gerbe*. Pour Louis-Charles Lecoc il ne s'agit pas de délivrer un lieu saint mais au contraire d'investir le lieu du Mal pour le détruire :

« Croisés modernes, ils ne partent pas pour conquérir le sépulcre d'un Dieu tué par les Juifs; ils vont détruire le tombeau où dort, frigorifié et maquillé, le premier pape du bolchévisme. Sur la place rouge de Moscou, dans le mausolée de marbre où git Lénine, environné de spectres d'octobre, repose le principe du mal. Religion pour macaques haineux, le bolchévisme sera vaincu par les guerriers qui donnent au monde des raisons nouvelles d'espérer et d'aimer.⁴»

Il s'agit moins en fait d'une croisade que d'une ordalie entre les forces de Dieu et celles de l'Antéchrist : pour Paul Demasy, en effet, le bolchévisme : « C'est une religion qui succède à une religion. La religion de l'anti-dieu, de l'antéchrist ⁵». Le motif traditionnel de la lutte entre l'Ange et la Bête est repris essentiellement par Châteaubriant mais aussi par nombre de journalistes qui souhaitent l'extermination du bolchévisme.

¹ *La Gerbe* du 10 février 1944, Le monstre et son mensonge, par Alphonse de Châteaubriant

² *La Gerbe* du 11 février 1943, La situation, par Alphonse de Châteaubriant

³ *La Gerbe* du 2 octobre 1941, L'écran du monde, par André Valtry

⁴ *La Gerbe* du 31 juillet 1941, Croisés de 1941, Lecoc.

⁵ *La Gerbe* du 26 février 1942, Le bolchévisme et nous, par Paul Demasy.

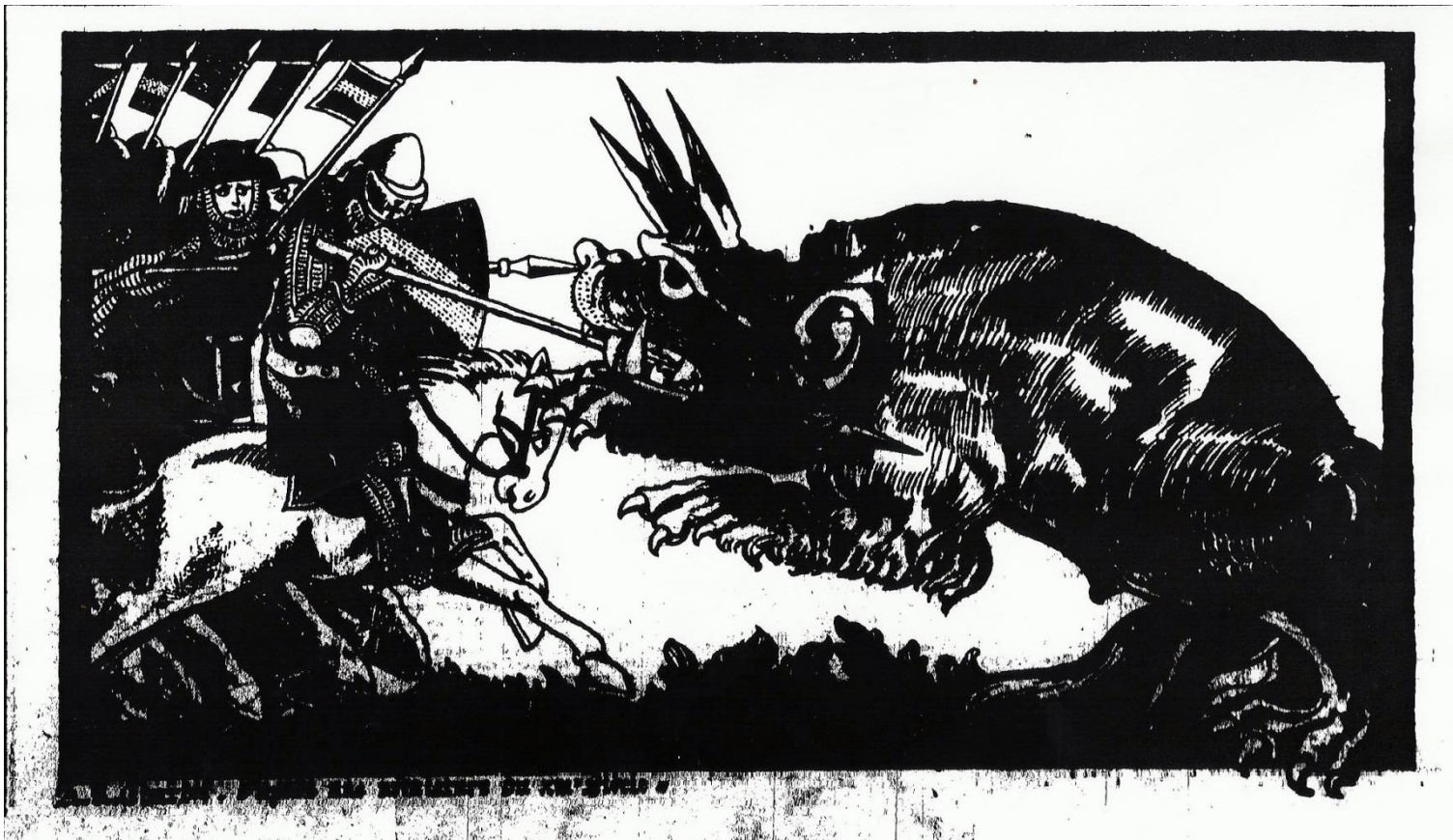


Figure 11 : La lutte contre la Bête

Ce qui est radicalement différent de la vision de Marc Augier pour qui au contraire, les croisés de 1941 vont délivrer à nouveau le tombeau du Christ, mais dans un sens métaphorique :

« Notre fierté de légionnaire, c'est d'avoir méprisé les petites joies faciles du siècle pour relier directement notre présent sans grandeur aux plus nobles épopées de l'Histoire. Et ce qui nous conduisait au-delà et plus haut que notre fierté et que notre volonté de sacrifice, c'était la conviction d'aller délivrer une fois de plus le tombeau de Christ, c'est-à-dire, une conception de vie capable d'enfanter les plus hauts aspects de l'homme.¹ »

L'objet de la lutte est donc tout à fait différent : d'un côté, pour Lecoc il s'agit simplement de tuer le mal dans une guerre d'extermination qui se propose un but, de l'autre pour Marc Augier la guerre n'a pas de but, elle est le but. Le tombeau du Christ c'est la purification de l'homme par le baptême du sang, la résurrection par-delà la guerre :

« Vous êtes parti à la conquête du nouveau Graal, vous êtes les purifiés du présent. Légionnaires vous avez pris le départ les premiers, vers une nouvelle conception de vie. Je dis "nouvelle" parce que l'homme ne peut vivre que d'espoir, mais elle est en réalité très ancienne, parce qu'en fait rien de nouveau ne sortira jamais du cycle de l'homme sur la terre. Légionnaires vous êtes les premiers bâtisseurs d'un ordre de chevalerie. D'autres peuples vous ont devancés et dans une mesure telle que

¹ *La Gerbe* du 4 mars 1943, Nouveau retour de l'URSS par Marc Augier.

l'écart des possibilités est vraiment effrayant. Mais pour la France, pour la nouvelle France qui brûle dans nos cœurs, vous avez, les premiers, plié le genou, prononcé les vœux d'obéissance, de sacrifice, et de pauvreté qui constituent la base solide d'un nouvel ordre, lui-même préfigurateur d'un nouvel homme.¹ »

B. L'Apocalypse

Si le motif de la croisade, de la destruction du mal se développe dans un premier temps, à partir de 1943 et les premières connaissances des reculs allemands, le discours apocalyptique s'impose de lui-même. Dans une certaine mesure le dispositif apocalyptique était déjà présent dès le début de la conquête allemande, on soulignait non pas que l'Allemagne ne *pouvait* pas perdre mais qu'elle ne *devait* pas perdre : « Sans les défenses de l'Allemagne, conduite par Adolf Hitler, l'Occident était perdu. Sans le triomphe des armées allemandes, aujourd'hui plus que jamais, l'Occident serait perdu.² ». Ce discours sert aussi à légitimer l'attaque allemande, qui n'est en fait qu'une guerre préventive face au péril rouge qui se rassemblait dans l'ombre :

« Vous voyez les Russes ce qu'ils en avaient des armes et du matériel, et quelles formidables armées, et comme ils étaient prêts ! L'Europe, sans le *Führer*, allait être bolchevisée ! On tremble en y pensant ! L'Europe entière y passait, nous d'abord vous ensuite ! Cette formidable armée nous tombait dans le dos.³ »

Dès les premiers reculs allemands, le discours apocalyptique peut se déployer dans toute son ampleur, *La Gerbe* arbore régulièrement au cours de l'année 1944 des reproductions des fameuses gravures de l'Apocalypse de Dürer : *Les quatre cavaliers de l'Apocalypse*, *Une femme revêtue du Soleil et le dragon à sept têtes*, *Saint Michel terrassant le dragon*, *le dragon à sept têtes et la bête aux cornes de bélier*, toutes reproduites en Annexe 4. Les rédacteurs de *La Gerbe* citent saint Jean pour bien montrer les parallèles qu'il existe entre le texte et la réalité contemporaine, ainsi Guy Harveng dans une interview de Mgr Mayol de Lupe cite le chapitre 13 du verset 1 au verset 14 : « le dragon donna à la Bête sa puissance et son trône et une grande autorité. Et je vis l'une de ces têtes comme blessée à mort [...] elle opérait de grands prodiges, même jusqu'à faire descendre du feu du ciel sur la terre.⁴ ». Toute la guerre est vue sous le prisme de la réalisation de la prophétie de saint Jean de Patmos, Châteaubriant

¹ *La Gerbe* du 1^{er} juillet 1943, Nouveau retour de l'URSS par Marc Augier

² *La Gerbe* du 3 juillet 1941, Le salut de tous, par Alphonse de Châteaubriant

³ *La Gerbe* du 25 septembre 1941, Retour d'Allemagne, par Guy Harveng

⁴ *La Gerbe* du 27 avril 1944, Un grand Français par Guy Harveng

dit : « L'Apocalyptique conjoncture s'est enfin accomplie !¹ » lorsque les Anglo-saxons débarquent en Normandie et le 6 janvier 1944, alors qu'il sait déjà que le monde est en train de basculer il écrit :

« Avec cela, il faut se le dire : le règne de la Bête est carrément venu, ces hommes sont de bas officiers de la Bête, et c'est bien le bruit de ce règne qui fait trembler ma maison ! [...] C'en est fait d'ailleurs : les trois cavaliers de l'Apocalypse, flanqués des cavaliers de la mort, ont pris leur effréné galop ; le grand mécanisme mis en action a vaincu les volontés humaines et nous voici bientôt revenus, le cercle bouclé, comme au premier jour de la création, qui est celui de la justice de Dieu. A ce dernier et premier jour d'un monde, à cette heure entre la dernière et la première, nous voici rendus, c'est à dire au jour où le génie des peuples les emporte où ils doivent aller, sans consulter leur politique, les forces à agir, fût-ce dans le sens de leur mort, fussent-ils déjà glissants sur la pente de l'abîme expiatoire... Et malheureux, en ce jour dernier, à celui des deux camps qui n'aura pas pour lui, dans son cœur, les matériaux spirituels dont la divinité a besoin pour édifier sur le monde sa propre victoire !...² »

Or les trois cavaliers de l'Apocalypse sont la conquête, la guerre et la famine, ce qui peut évidemment trouver des échos dans le monde de 1944. Si ce discours est compréhensible de la part d'un catholique comme Châteaubriant il est surprenant dans le contexte. En effet la lecture apocalyptique est éminemment défaitiste, car « on lui donna [à la Bête] de mener des campagnes contre les saints et de les vaincre ; on lui donna pouvoir sur toute race, peuple, langue, ou nation. » Il faut que la Bête gagne d'abord pour qu'ensuite le Christ vienne combattre et instaurer son Millenium. Or si Châteaubriant envisage une victoire eschatologique, c'est qu'il accepte et prévoit une défaite militaire de l'Allemagne. *La Gerbe* prend donc dès 1943 puis en 1944 la mesure de la défaite allemande, tout en appelant à résister, tant pour la beauté du geste que pour sauver son âme, au contraire de certains journaux, comme *Je suis Partout* par exemple, qui refusent de voir la défaite future.

Mais dans un sens plus large et moins théologique l'apocalypse est simplement l'engloutissement de l'Europe sous l'invasion soviétique, la peur est ici moins idéologique que raciale. Il faut donc : « Barrer la route à une nouvelle invasion des barbares, invasion sous laquelle sombrerait le monde occidental et en premier lieu la France, comme a sombré, sous l'autre l'Empire romain.³ ». Un article non signé, ce qui nous fait dire qu'il provient de la propagande allemande, puisque des propos similaires voire bien plus violent ont été déjà signés dans *La Gerbe*, revient sur la chute de l'empire romain et les grandes invasions, pour

¹ *La Gerbe* du 8 juin 1944, Encart d'Alphonse de Châteaubriant.

² *La Gerbe* du 6 janvier 1944, Pensées d'une nuit, par Alphonse de Châteaubriant

³ *La Gerbe* du 8 janvier 1942, L'écran du Monde par André Valtry

en faire une relecture contemporaine mais aussi selon un éclairage national-socialiste, c'est à dire tout entier concentré à lire dans l'Histoire une lutte des races :

« C'est du fond de l'Asie que sont venus au XIVe siècle les conquérants apparentés aux tartares et aux Huns. La nation mongole aurait même fait partie, à ses origines, de celles des Osmanlis. On ne saurait donc distinguer entre les Mongols et les Osmanlis avant que ces derniers ne soient étroitement mêlés, depuis le XVIIe siècle, à la civilisation européenne.

Quelles réflexions vont nous suggérer maintenant les grandes invasions, qui ont, pendant, des centaines d'années, obscurci l'histoire et ruiné les antiques civilisations dans des massacres et des tortures sans nom ? D'abord l'extrême facilité avec laquelle elles ont triomphé de l'Europe qui les méprisait sans les connaître : elle sous-estimait la valeur de ces races neuves, de ces troupes jeunes, fanatiques et ardentes. Elle les traitait par l'indifférence. Les villes furent pillées, des richesses incalculables détruites, des hommes massacrés, des femmes violées ; c'est à peine si l'Europe, dans ses jouissances et son luxe, frémissait. Son indifférence coupable était égale à sa peur.

Or le danger est aujourd'hui le même, exactement. Ceux qui prétendent que la similitude est une erreur, que les différences sont immenses, ne connaissent pas leur histoire, nient l'ethnographie et le problème des races, ou mieux les ignorent.

Les Russes bolchévisés de Staline, mêlés avec les Tatars, les Kirghizes, et toutes les hordes dont les noms figurent plus haut, mais ils descendent directement des conquérants de jadis ! Staline est un Tatar : son général préféré Schukov, qui commande le secteur sud est un Mongol. Leurs ancêtres lointains participaient aux sacs des villes du Rhin, des villes de la Gaule et du Pô, de Rome aux IVe et Ve siècles ; aux pillages et aux ruines de Samarcande, de Smolensk, de Damas sous Gengis Khan et Tamerlan ! Les différences ? Il n'y en a pas.

Les appétits sont les mêmes ; la barbarie accrue par le fanatisme des races plus jeunes, de peuplades violentes et sans culture, de "robots" mécaniques, les rends semblables aux Huns ou aux Wisigoths d'Alaric, ceux qui faisaient servir, par les filles des sénateurs romains, le vin généreux, dans des coupes d'or, aux barbares vautrés dans l'orgie.

Une race primitive, sans humanité et sans instincts, est plus forte qu'une race civilisée, inférieure en nombre, pleine de scrupules et de traditions : celle-ci en est encombrée. Cette marée humaine, qui vit du pillage, ne fait pas de quartier ; c'est une nouvelle invasion des Huns. ¹»

¹ *La Gerbe* du 25 mars 1943, Au seuil des grandes invasions.

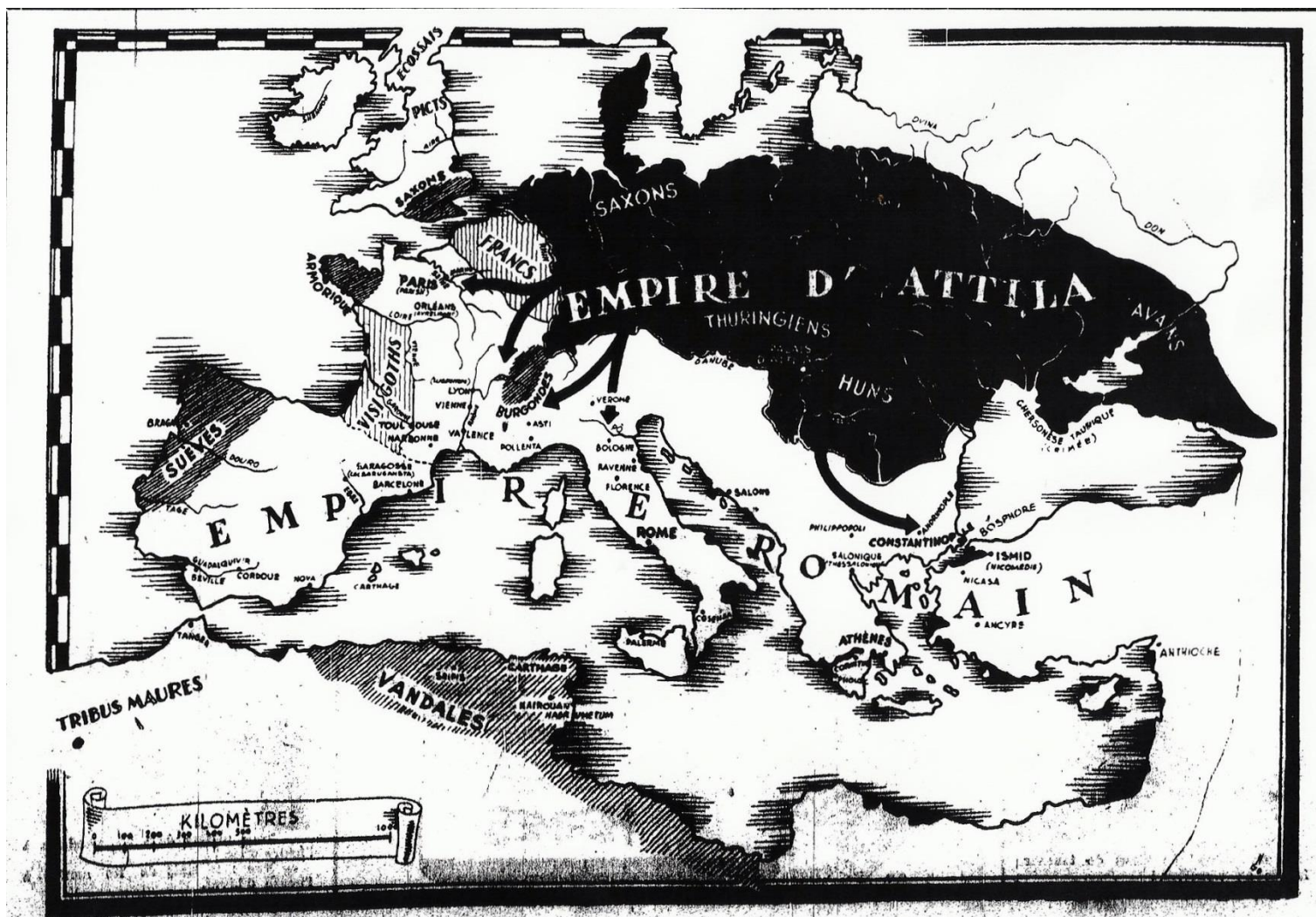


Figure 12 : La chute de l'Empire romain

Une carte vient suppléer l'imagination laquelle « se refuse à se figurer le déferlement sur l'Europe de l'innombrable horde des sous-hommes de Staline ¹ ». S'il s'agit de propagande allemande ici, elle est très adaptée à son public. Puisque seuls les Français, de culture latine, considèrent qu'il y ait eu des « invasions barbares » donnant une mauvaise image des peuples germaniques envahissant l'Empire Romain. Les Allemands, eux, parlent plus volontiers de grandes migrations et accordent un rôle plus positif aux peuples migrants, puisqu'il fut éminemment « positif » que des peuples germaniques remplacent et dominent des peuples latins. Or le texte ci-dessus met sur le même plan les Wisigoths et les Huns, en prétendant que les envahisseurs Russes sont les descendants de ceux qui pillèrent Rome, un Allemand s'en féliciterait, quand un Français s'en offusque. Mais on insiste plus sur la barbarie asiatique menaçante, le « péril jaune » effraie.

¹ *La Gerbe* du 26 février 1942, Le bolchévisme et nous, par Paul Demasy

Ici la réalité historique importe assez peu : il s'agit surtout de mobiliser l'opinion pour lui faire comprendre le risque racial qui menace l'Europe. Et il ne s'agit pas exclusivement de propagande unilatérale, un « bourrage de crâne », Marc Augier revenu du front écrit : « celui qui n'a pas compris que ce conflit est avant tout une épreuve de force entre races n'a qu'à passer quelques semaines en Russie Blanche. Il sera promptement édifié.¹ ». Il faut donc que les Français participent à la lutte pour la défense de la race aryenne contre l'invasion asiatique.

C. Le judaïsme

Peut-être plus qu'un problème racial avec les races asiatiques il s'agit surtout ici de la « déclaration de guerre sainte entre l'aryanisme et le judaïsme.² » En effet le « problème juif » est double parce qu'il n'est « pas d'essence religieuse mais raciale » et dans le même temps il s'agit d'essentialiser la judéité pour y déceler un « esprit juif », qui serait le ferment de tout matérialisme et de toute dissolution :

« Mais il y a mieux et nous voici devant la raison profonde et le grand secret. Chacun sait que l'arbre généalogique de Karl Marx offre des lignées de rabbins talmudistes et que son sang et son subconscient de Juif ont joué le rôle déterminant dans la formation de sa doctrine. Il y a entre le judaïsme et le communisme des analogies telles que leur parenté ne peut être discutée : l'un propose la recherche passionnée des biens de ce monde, et l'autre la hantise du paradis terrestre où les grains de raisins sont gros comme des pêches.³ »

Ainsi la simple judéité doit nécessairement montrer une communauté d'esprit, parce que la race est le seul critère d'unanimité dans les Nations. Ainsi tous les Juifs luttent pour leur race, quelle que soit l'idéologie qu'ils croyaient choisir. En effet, par quelques moyens que cela soit le but de l'Internationale Juive demeure le même : dominer et exterminer la race aryenne :

« Comme toutes les nations, Israël cherche même de préférence les lignes de force les plus pratiques et les moins risquées. [...] Qu'est-ce donc que le communisme, sinon l'entreprise juive classique opérant cette fois par la bande du socialisme ? Un examen scrupuleux de l'Histoire révèle un étrange synchronisme dans toutes ces manœuvres qui dépouillées, confrontées, se ramèneront toutes sans exceptions à des règles stratégiques semblables : création d'un système capable de subjuguier à l'échelle universelle tous les peuples, soit par la tendance religieuse soit par l'économie, la politique ou le social, système dont tous les postes clefs sont aux mains des Israélites, en religion comme en économie, en politique comme en socialisme, et qui tendent tous invariablement à assurer la

¹ *La Gerbe* du 20 mai 1943, Nouveau retour de l'URSS, par Marc Augier.

² Ibid.

³ *La Gerbe* du 12 août 1943, La plus grande escroquerie intellectuelle de tous les temps, par Louis-Charles Lecoc.

domination d'un peuple élite sur les peuples masses, en vertu d'une loi parfaitement juste et au surplus, immuable.

L'histoire de ce combat est notre histoire. Il n'y en a pas d'autre. Car il s'agit bien d'un combat, avec ses batailles, ses victoires et ses défaites. [...] En 1914, dès la première guerre des techniques, le système capitaliste était sans doute condamné par les chefs juifs. Ils lancèrent alors leur nouveau cheval de Troie : le marxisme. Comment ne pas rester confondu d'admiration devant cette dualité d'action, comment nier le génie politique de ce peuple apte à mener de front deux entreprises : le capitalisme et le communisme qui semblent s'exclurent l'une l'autre et qui pourtant avec des moyens différents poursuivent des fins rigoureusement identiques. ¹»

Et toute la politique soviétique doit être ramenée à la question raciale selon Marc Augier, qui lit toute son expérience du front de l'Est sous ce prisme, ainsi le kolkhoze expérience soviétique par excellence n'est qu'un nouvel artifice juif pour dominer le monde :

« Le kolkhoze n'était qu'un moyen pour transformer le paysan en ouvrier agricole et non une fin, la fin étant précisément cette transformation du paysan en ouvrier. C'est alors que devant les perspectives ainsi ouvertes sur l'avenir des peuples slaves, le bolchévisme conçu à l'échelle mondiale prend toute sa signification. Pourquoi voulait-il prolétarianiser l'univers ? Parce que derrière le bolchevisme se dresse Israël, l'éternel nomade, qui ne pouvait régner que sur des nomades comme lui, mais ramenés à l'échelle inférieure, coupés de leur antique source de force et de stabilité qui est la terre. Ainsi quand on sonde un peu profondément l'expérience marxiste à propos de la paysannerie russe, on s'aperçoit que cette affaire se confond purement et simplement avec la question raciale.²»

Toute la seconde guerre mondiale elle-même doit être lue dans ce prisme racial :

« Cette guerre au national-socialisme n'a pas été déclarée pour avancer ou reculer quelques frontières, pour disposer d'importants marchés économiques ou pour changer les rapports sociaux qui existent entre les hommes. Ce sont là des prétextes à peine valables pour une quinzaine d'années. Cette guerre a été déclarée, elle est poursuivie sur l'ordre du Juif. Elle a pour objet l'asservissement total, puis l'extermination des races aryennes.³ »

Et puisque les Juifs contrôlent les deux Alliés, la guerre est à leur avantage exclusif : « Un tel plan profite évidemment à l'Internationale juive qui domine le capitalisme et le bolchévisme ⁴». Cette guerre est celle des Juifs, qui ne profite qu'à eux seuls, et dont le but est de toujours plus déstabiliser le monde :

« Lorsque le dernier canon se sera tu en Europe, lorsque la dernière torpille aura sifflé dans le ciel et aura éclaté, tuant les derniers enfants ou pulvérisant la dernière cathédrale, la guerre ne sera pas finie. Car cette guerre est à la fois économique, politique, raciste : on ne répètera jamais assez que c'est la

¹ *La Gerbe* du 27 mai 1943, Nouveau retour de l'URSS, par Marc Augier.

² *La Gerbe* du 10 juin 1943, Nouveau retour de l'URSS, par Marc Augier

³ *La Gerbe* du 15 juin 1944, La clé des songes par Maurice-Yvan Sicard

⁴ *La Gerbe* du 20 juillet 1944, Marche vers Cromagnon, par Maurice-Yvan Sicard

guerre des Juifs. C'est la guerre de l'or contre le travail et le sang. C'est la guerre de l'or contre la glèbe. Tant que le système juif, basé sur la toute-puissance de l'or et l'asservissement prolétarien, ne sera pas détruit, la guerre sera sur nous, parmi nous. Elle s'allumera tantôt entre les nations, tantôt à l'intérieur des groupes pour revêtir les aspects de la révolution bolchéviste. Ou bien encore nous serons entraînés dans la guerre sournoise, anonyme, des trusts capitalistes, avilissant les travailleurs et les maintenant dans l'esclavage le plus barbare.¹»

Comment donc peut-on régler ce « problème juif » ? *La Gerbe* est unanime sur la réponse : le sionisme. Pax envisage qu'on puisse regrouper les Juifs à Madagascar pour leur créer une nation, ou alors que le Reich négocie avec l'URSS pour leur donner une des républiques de la fédération soviétique. La diaspora juive est autant un problème pour les peuples aryens qui les accueillent que pour les Juifs eux-mêmes. George Montandon dit :

« Il est devenu un problème européen, mais il demeure, cependant, pour les Juifs, un problème national, car il n'y a aucune raison pour qu'un ensemble d'hommes aux caractères physiques et mentaux si prononcés et si persistants n'ait pas une terre pour se constituer en Nation avec laquelle on puisse traiter, sans faire figure d'inquisiteurs et de persécuteurs.² »

Paul Modave interroge plus précisément Darquier de Pellepoix sur la question juive, lui qui est en charge de la politique de Vichy concernant les affaires juives :

« - Puis-je vous demander quels moyens de répression vous proposez pour conjurer le danger ?
- il y en a trois : le massacre, l'expulsion, la séparation.

Cette fois une pointe de malice se glisse dans le sourire de M. Darquier de Pellepoix :

- écartons tout de suite le premier. Les persécutions sont un mythe que les Juifs eux-mêmes ont répandu. Et Dieu sait s'ils y sont experts ! Des milliers de chrétiens meurent chaque jour sans qu'une voix ne s'élève, et il suffit qu'on touche à un cheveu de juif pour que le concert de lamentations retentisse ! Je me garderai bien de les provoquer.³ »

Il propose donc une stricte ségrégation plutôt qu'une déportation vers Madagascar puisque l'île a été reprise par les Anglais et se trouve en 1943 sous la souveraineté de la France Libre. La déclaration ci-dessus est particulièrement cruelle alors qu'on sait qu'au même moment se déroulait la Solution Finale.

La Gerbe mobilise aussi des « experts », comme George Montandon notamment, pour sensibiliser les Français à la question raciale à mieux faire comprendre en quoi la race juive serait spéciale voire nuisible. Tout d'abord George Montandon précise les caractéristiques visibles, qui permettent de reconnaître un « type » juif :

¹ Ibid.

² *La Gerbe* du 17 avril 1947, Les traits du type judaïque par George Montandon

³ *La Gerbe* du 11 février 1943, M; Darquier de Pellepoix nous parle de "la question juive" par Paul Modave

«

- un nez fortement convexe
- des lèvres charnues, origine négroïde
- des yeux enfoncés dans les orbites, connexion mongoloïde.
- cheveu frisé, négroïde aussi
- l'oreille grande et décollée
- les épaules légèrement voutées, les hanches facilement large ou grasseuse, les pieds plats.¹ »

On voit donc dès l'abord que la race juive est métissée dans ses caractères exprimés, ce métissage est ce qui la définit même :

« La première base du peuple hébreu au point de vue racial, est donc une moindre franchise d'origine, en plus d'un certain métissage de son fond blanc par des éléments jaunes et des éléments noirs. [...] ainsi s'explique que le Juif, ne dispose pas d'un squelette dont il soit racialement le propriétaire.² »

Les Juifs sont donc par essence, les plus susceptibles de pervertir la pureté aryenne puisqu'ils en sont l'exact inverse, ils sont le métissage. Les Juifs ne sont pas simplement une race sémitique différente des races aryennes, comme il y en a d'autres. Les Juifs parce qu'ils n'ont pas de race propre, parce qu'ils incarnent le métissage, sont une anti-race. Ils sont la négation même de la race. Or le danger provient du fait que génétiquement les traits juifs sont dominants et non récessifs : le teint foncé a raison du teint clair, la lèvre lippue de la fine, le cheveu foncé du lisse. Pourtant George Montandon se veut rassurant :

« Mais certains exaltés s'écrient à propos d'intrusion étrangères, qu'une seule "goutte" d'éléments indésirables est indélébile dans la lignée. Or les Juifs étaient répandus en Europe dès le Moyen-âge et auparavant. Serions-nous tous infectés ?

La théorie de la "goutte indélébile" est heureusement surclassée par les lois de Mendel. Pour comprendre qu'on peut avoir eu dans sa lignée, un ancêtre d'une autre race, dont les caractères ont été totalement éliminés, il faut se souvenir que les aptitudes héréditaires ne se transmettent pas comme un liquide, lequel peut se diviser en deux parts à l'infini, mais comme des pièces solides, indépendantes bien que chacune indivisible, d'une mosaïque.³ »

On peut donc avoir un ancêtre Juif sans être de race juive, la pureté de la race défendue par les Allemands est donc sauve.

¹ *La Gerbe* du 17 avril 1941, Les traits du type judaïque, par George Montandon.

² *La Gerbe* du 31 octobre 1940, Comment s'est formé le type racial juif, par George Montandon

³ *La Gerbe* du 24 avril 1941, La persistance des traits juifs et les lois de l'hérédité, par George Montandon

Ainsi les Juifs représentent l'Anti-aryanité, mais ils incarnent aussi à eux seuls les deux grands systèmes qui s'opposent à l'Europe. Nous avons vu que : « Aujourd'hui le nationalisme français, comme l'esprit européen est antirusse, antianglais, antiyankee, anti tout ce qui serait hégémonie sur une Europe réconciliée.¹ » L'Europe se construit autant positivement qu'en opposition à des systèmes jugés décadents et dangereux. Si l'Europe peut vivre en harmonie avec d'autres continents et d'autres peuples, elle ne peut aucunement envisager un partage du monde avec le bolchévisme ou le capitalisme. Ces deux systèmes sont condamnés à mort si l'Europe nationale-socialiste venait à gagner la guerre. Ainsi *La Gerbe* emprunt-elle encore à Dürer « le chevalier, la mort et le diable »² pour figurer l'Europe sous les traits d'un chevalier qui laisse froidement derrière lui les deux monstres que sont le capitalisme et le bolchévisme, pour continuer tranquillement mais inlassablement sa route.

¹ *La Gerbe* du 15 juillet 1943, Unité d'action, par Camille Fégy.

² *La Gerbe* du 18 mars 1943



Le chevalier Européen, sans s'émouvoir, laisse derrière lui, dans le chemin lugubre, les deux monstres venus là pour l'étreindre et l'entraîner dans les ténèbres.

Figure 13 : Le chevalier européen

III^{ème} partie :

vers le socialisme biologique

Chapitre 6 : Socialisme fasciste

« Il faudra cependant abandonner la foule et, à de certaines heures,
ne songer qu'aux élites, pour que les élites sauvent la foule »
Alphonse de Châteaubriant, *Lettre à la chrétienté mourante*

Ce chapitre se veut plus programmatique dans les thèmes abordés par les rédacteurs. Il s'agit ici de regarder ce qu'ils prévoient pour l'Europe une fois la victoire de l'Allemagne acquise. Nous sommes ici au plus près de l'horizon d'attente des rédacteurs, après avoir reconstruit le passé de l'Europe, son présent immédiat, il s'agit d'explorer son futur à court, moyen et long termes. Evidemment il ne s'agit absolument pas de discuter les projets allemands pour l'Europe, mais bien ce que les Français pensent qu'ils feront ou mieux veulent qu'ils fassent. Là encore d'importantes dissensions se font jour entre les rédacteurs. Si chacun confirme le mot d'ordre d'une Europe sociale, personne ne met sous ce mot la même définition.

S'agit-il de faire advenir la société socialiste, s'agit-il d'abolir le libéralisme et le capitalisme ou le fascisme propose-t-il vraiment une troisième voie économique permettant le salut du travailleur et le bien-être matériel ?

Il semble dans un premier temps nécessaire de définir au mieux ce que recouvre le mot de socialisme sous la plume des différents rédacteurs de *La Gerbe*, d'abord en questionnant leur acceptation ou non des concepts socialistes, mais aussi plus largement de savoir comment ils envisagent la justice sociale. Ensuite, il nous faut revenir sur l'autarcie européenne, envisagée comme le seul moyen valable de rationaliser l'économie, freiner les outrances du système capitaliste et donc faire advenir non seulement le bien-être matériel mais aussi le renouveau européen. Enfin cette autarcie économique, seul cadre de l'application d'un socialisme européen, ne peut se réaliser que par une Europe impérialiste, empire grâce auquel elle assure sa sécurité économique mais aussi sa volonté de puissance.

I. Un socialisme national

Les rédacteurs de *La Gerbe* se prononcent unanimement pour une Europe « sociale », quitte à appliquer l'adjectif de « socialiste » à tout ce qu'ils touchent. Il faut évidemment revenir sur ce que peut bien signifier le socialisme chez de farouches antimarxistes et en circonscrire une définition la plus précise possible.

A. « C'est la lutte finale »

Alphonse de Châteaubriant rappelle une phrase qu'Adolf Hitler lui a dit lors de son entrevue du 13 août : « alors ses yeux se fixèrent sur les miens, devinrent d'un bleu profond comme celui de son lac de Koenigsee, et il me dit, d'une voix infiniment grave : "malheur au peuple qui proclame : l'économique d'abord".¹ ». L'économie n'est pas pour Châteaubriant ni le moyen de l'Europe ni sa fin. Elle ne tient qu'un rôle secondaire dans la conception qu'il se fait de l'union européenne. Châteaubriant plutôt favorable à la troisième voie se montre pareillement hostile au libéralisme qu'au socialisme marxiste. Ainsi pour lui le travail est avant tout une valeur morale :

« Ton travail a cessé d'être une marchandise, il est une nouvelle valeur morale, il est l'activité vivante de la communauté. Finit de la lutte des deux puissances, finit de cette lutte qui est condamnée, par ses éléments mêmes, à n'entrevoir jamais son terme. Le vainqueur est l'esprit de communauté qui réunit ouvrier et patron dans un même personnage, [...] ²».

Parce que le libéralisme et le communisme ne sont que deux variantes d'un individualisme matérialiste elles sont condamnées par Châteaubriant. Le travail doit servir la communauté et non la diviser. La place dans la chaîne de production n'importe plus dès lors que chacun travaille non pas pour lui-même mais pour la société toute entière. Cela ne veut évidemment pas dire que le travailleur doit demeurer spolié de son apport dans la production. Au contraire *La Gerbe* diffuse de manière vulgarisée les théories de La Tour du Pin qui pense que le seul facteur de production qui importe est le travail et non le capital car le capital ne prend sens que par le travailleur qui l'anime. Ainsi, toute la plus-value doit être reversée au travailleur par le biais d'une bourse collective servant à prévenir la maladie, le chômage, la vieillesse. Châteaubriant, quoique quelque peu gêné, va accepter cet adjectif de « socialiste » si prisé dans Paris occupée :

¹ *La Gerbe* du 12 juin 1941, Les deux mondes, par Alphonse de Châteaubriant.

² *La Gerbe* du 1^{er} août 1940, Lettre aux jeunes par Alphonse de Châteaubriant.

« Compatriotes Français, je ne viens pas du socialisme. Par le passé des miens, j'étais lié à une vieille France toute attachée à l'histoire de ses rois. Mais il y a un sentiment qui me ronge, plein d'une douleur solidaire, auprès de ces noires légions du travail moderne, qui sont tellement, depuis des générations les victimes offertes, toujours plus nombreuses, à la grande idole de feu et de fer ! [...] Le socialisme (mais le vrai socialisme, non celui qui se fonde sur l'Etat, mais celui qui se fonde sur l'homme) est l'unique espoir de salut de nos sociétés. Et nous devons tout faire pour l'établir dans sa perfection et sa grandeur ¹».

Châteaubriant est trop plein d'antimarxisme et de sa propre pensée pour être véritablement socialiste : il ne reconnaît pas la lutte des classes, il fait une allusion pathétique à « sa douleur solidaire » qui n'est guère qu'une pitié chrétienne et pas un acte de foi en une doctrine socialiste. Châteaubriant ne compte pas établir la société socialiste par l'accomplissement de la lutte des classes, au contraire il la dénonce et il entend la dépasser dans le cadre d'une communauté nationale et raciale réconciliée. En cela il est rejoint par quelques rédacteurs qui font aussi état d'un christianisme social : « Le socialisme européen fournit aux chefs des nations un principe commun : la dignité du labeur, et un idéal commun : la grandeur de l'Europe. Ce sera, si l'on veut, un essai de christianisme appliqué.² ». A rebours de la conception libérale, l'homme n'est pas un *homo economicus* mais un *homo laborens* qui doit donc trouver sa réalisation autant morale que matérielle dans le travail. Et ainsi « le travail qui a été le levain de la rédemption allemande deviendra le levain de la réconciliation européenne.³ ».

Pourtant, quelques rédacteurs de *La Gerbe* reconnaissent le bienfondé des présupposés socialistes: le travailleur est aliéné par la confiscation de la plus-value au profit du capital et de là, ils reconnaissent que la lutte des classes existe. Certains même sont d'accord avec Marx sur sa théorie de la paupérisation et si le Christ disait : « il y aura toujours des pauvres parmi vous ⁴ » cela ne sous-entend pas que le travailleur doit être un pauvre, comme le rappelle Charles Stiers. Le salariat permet à la bourgeoisie de ne donner que le salaire vital au prolétariat, pour qu'il maintienne ses forces de productions mais guère plus. Or cela n'est pas acceptable et la charité ne doit pas être le seul moyen de régler cette situation, l'Etat doit rendre justice au travailleur. Plusieurs rédacteurs insistent sur le fait que si le national-socialisme est le seul véritable socialisme c'est parce qu'il est le seul à pouvoir accomplir la lutte des classes et faire advenir la société socialiste qui clôt l'Histoire. Ainsi la classe

¹ *La Gerbe*, 15 avril 1943, La révolution en marche, par Jean Lasserre

² *La Gerbe* du 30 juillet 1941, Socialisme européen, par Paul Demasy

³ *La Gerbe* du 18 mars 1943, Un ami de la France, par Jean Beyt, journaliste prisonnier

⁴ *La Gerbe* du 3 avril 1941, Vers un ordre national-socialiste, par Charles Stiers

bourgeoise est dénigrée, Roger de Lafforest fête « la fin d'un règne » : « Des bourgeois pas question sinon comme repoussoir. Il est l'opposé des qualités de note race, l'envers de ce qui a fait notre grandeur¹ ». La bourgeoisie c'est la décadence et Marcel Péguy critique la civilisation capitaliste en dressant un parallèle avec la Rome antique, c'est à cause d'une pensée capitaliste que Rome chuta. Pour lui, le Grec regardait vers l'avenir quand le Romain regardait vers le passé :

« Les Romains se sont méfiés de l'avenir. Ils n'ont voulu compter que sur leur passé, seul sûr à leur yeux. Pour eux, ce qui compte, ce n'est pas la statue que l'on fera, car on n'est jamais sûr de la faire. C'est la statue que l'on a faite, ou mieux que les autres ont faite, et que l'on a ramené au cours d'un solennel triomphe. Rome est morte du Triomphe.² »

Or le parallèle est clair : les Allemands sont les fiers Grecs, quand les Français sont les Romains avachis de la décadence reposant sur leurs lauriers. Le Romain a la volonté de travailler le moins possible, ou du moins d'accumuler le plus de travail possible derrière lui. Il est donc fondamentalement un propriétaire, ce qui ne le dispense pas de travailler forcément. Or le capitaliste est celui qui, accumulant le plus de travail fait, ne vit plus que de celui-là et ne se donne plus la peine du labeur. C'est cette civilisation de la jouissance du travail d'autrui qui se meurt. Il faut donc en abolissant cette civilisation capitaliste redonner toute sa dignité et sa place au travailleur. Les mots d'ordres marxistes sont repris et réaffirmés :

« Retentit déjà le commandement qui jette un pont sur les idéologies, unit les mains, fait vibrer les poitrines, règle le pas des légions du travail en marche, un "maître-mot" qui nous fut volé par les Juifs de Marx et que nous inscririons aux frontons des nouveaux temples : "travailleurs de toute l'Europe, unissez-vous !"³ »

La téléologie marxiste est aussi reprise mais pour l'avènement du seul vrai socialisme qui soit, le socialisme national allemand, et l'offensive contre la Grèce est l'occasion pour Marc Augier de développer cette idée, *mutatis mutandis* ce qui est valable pour la Grèce est valable pour les autres pays européens :

« L'univers est en guerre depuis 26 ans. Cette guerre s'étendra à tous les continents sans exception, tant que le passage de la vie capitaliste à la vie communautaire ne sera pas achevé. [...] Un nouveau conflit oppose la civilisation fasciste à la civilisation qui n'ose pas dire ce qu'elle est, qui ne sait même plus si elle est. Car qu'est-ce que la Grèce ? Rien ! Un petit morceau de terre stérile, auquel s'accroche une conception sociale qui a vécu. [...] La Grèce n'a plus aucun droit à l'existence parce qu'elle a

¹ *La Gerbe* du 20 novembre 1941, La fin d'un règne, par Roger de Lafforest

² *La Gerbe* du 13 mars 1941, Pensée capitaliste, par Marcel Péguy

³ Marc Augier (dit Saint-Loup), *J'ai vu l'Allemagne: printemps 1941*, Paris, France, F. Sorlot, 1941, 80 p

placé toutes ses raisons de vivre dans l'intérêt individuel, dans le temps où tout le monde s'oriente vers la dictature de l'intérêt collectif. [...] La Grèce sera donc balayée de la carte parce qu'il n'y a plus de place sur la carte pour des états qui ne représentent plus qu'une petite collection d'intérêts privés.¹»

La victoire appartient à l'intérêt collectif mais qui n'est pas internationaliste. Là est la véritable différence entre le communisme et le socialisme national désiré par les rédacteurs de *La Gerbe*, l'intérêt des travailleurs n'existent et ne se réalisent qu'à l'intérieur des cadres nationaux et ethniques. Le national-socialisme n'est pas un universalisme théorique, c'est un particularisme empirique. Jacques Benoist-Méchin définit ainsi la différence fondamentale entre l'état dit populaire et l'Etat communiste :

« L'Etat populaire est un Etat national. Il ne découle pas, comme le communisme, de principes abstraits, matérialistes et techniques. Il est l'aboutissement d'une histoire et le gardien d'une culture : non pas de la culture en général, mais d'une certaine culture, issue d'une histoire particulière, expression spécifique d'une communauté nettement définie. Il ne culmine pas dans une conception économique de l'exploitation des richesses mais dans une conception spirituelle de l'épanouissement de l'homme.²»

En outre, une société socialiste est une société sans classe qui réalise le développement de la rationalité historique mais aussi, très simplement, qui comble les besoins individuels et collectifs et tout l'enjeu de la guerre est bien là :

« Actuellement, en Europe et dans le monde, on se bat plus avec des rêves de mangeaille, de justice sociale et de fraternité internationale qu'avec des canons. Le III^{ème} Reich tient la corde et doit, logiquement, coiffer tous ses adversaires. Avec la Russie il possède la plus grande expérience révolutionnaire, il est le seul à pouvoir présenter aux peuples des réalisations révolutionnaires. Aucune contre-propagande anglaise n'y peut rien changer. La présence d'ouvriers français dans les usines d'Allemagne signifie toute autre chose qu'un simple apport de main-d'œuvre à l'usine de guerre du Reich. C'est la mise au soleil, en pleine lutte, du "mythe européen".³»

La Relève, qui jouit de peu de publicité dans *La Gerbe*, est envisagée de ce point de vue quand on y fait allusion. Loin d'être un *diktat* allemand, c'est la réalisation même de l'Europe par le travail. Au-delà de la réconciliation nationale, le socialisme propose la réconciliation de tous les peuples entre eux :

« Je suis certain que, si nous réussissons la révolution que nous souhaitons depuis longtemps, vraiment socialiste dans le cadre de la communauté nationale, celle qui nous permettra de construire l'Europe moderne en collaboration avec les Etats rénovés, si nous allons vite et si nous imposons une œuvre,

¹ *La Gerbe* du 7 novembre 1940, Les Dieux en chemises noires, par Marc Augier

² *La Gerbe* du 29 octobre 1941, Une déclaration de M. J Benoist-Méchin, Volontés premières.

³ Marc Augier (dit Saint-Loup), *J'ai vu l'Allemagne: printemps 1941*, Paris, France, F. Sorlot, 1941, 80 p

qui, avec la justice, donne du travail, un mieux-être matériel, une vie plus belle, aucun ouvrier ne rechignera devant sa tâche : il la verra profitable, il s'apercevra que nous avons eu raison et nous lui aurons donné un idéal.

Faisons donc pour eux notre révolution, qui leur permettra de penser eux-mêmes : "je travaille pour construire l'Europe de l'avenir."¹»

Et c'est pour cette société sans classe, où les besoins sont comblés, et où la paix règne que les collaborationnistes envisagent leurs actions, en faisant fi de l'ingratitude générale qui s'élève contre eux.

« Lorsque Monsieur Français moyen ira de Paris à Constantinople par les nouveaux autostrades de l'Europe, sur sa cinq chevaux ultra rapide et économique, en payant l'essence de synthèse avec une monnaie unifiée et solide, croyez-vous par hasard, qu'il se souviendra des temps où les nations s'entre-tuaient, d'un petit groupe qui se réclamait de la collaboration et d'une poignée de jeunes qui faisaient front contre le passé ?²»

B. Pour la justice, l'inégalité

Le communisme est vu comme un égalitarisme niveleur et le socialisme européen se dégage très violemment de cette égalité théorique, Robert Brasillach dit ainsi :

« Nous ne croyons pas que le socialisme européen doive aboutir à une clochardisation de l'univers, accablé sous la même uniforme misère, et sur lequel de gros marchands enrichis viendront prononcer des paroles héroïques en gardant pour leur jolis fils le bénéfice de duperies sentimentales et intellectuelles. Nous ne croyons pas que l'égalitarisme de la crasse, de l'abandon, de la négligence et du mensonge soit notre idéal. Mais nous croyons que le socialisme européen doit être l'aide fraternelle apportée dans le malheur, que cela ne peut se faire que par l'attention au détail pratique et le souci de peser la conséquence de tout sur les vies modestes.³»

Cette « clochardisation » communiste fonctionne autant sur les individus que sur les peuples, et Camille Fégy défend la France de rejoindre le groupe des miséreux de l'Europe :

« Nous ne voulons point être les clochards de l'Europe. Nous ne sommes ni des Tchèques, ni des Polonais, ni des Serbes, ni des Russes. Nous ne voulons pas trainer nos savates de vaincus, comme ces marxistes pouilleux que les peuples reverdis ont laissés choir dans leurs poubelles⁴ ».

¹ *La Gerbe* du 17 octobre 1940, Un homme sort de prison, par Clément Serpeille de Gobineau

² *Jeunesses d'Europe unissez-vous ! causerie donnée le 17 mai 1941, maison de la chimie* ; in Marc Augier (dit Saint-Loup), *J'ai vu l'Allemagne: printemps 1941*, Paris, France, F. Sorlot, 1941, 80 p.

³ *La Gerbe* du 20 avril 1944, Pour la fin des grands mots, par Robert Brasillach

⁴ *La Gerbe* du 24 juillet 1941, Des chefs ! une révolution ! par Camille Fégy

Le marxisme c'est la pauvreté et la saleté parce que c'est un système égalitariste, il nivelle donc tout par le bas, ce que ne fait pas le national-socialisme. Au contraire, il redéfinit des hiérarchies sociales plus justes, l'inégalité n'étant pas une injustice. Ce qui doit servir à distinguer un individu c'est sa participation à la communauté. Ainsi Bouvier-Ajam nous fait-il le compte-rendu du congrès de Bad Salzbrunn, réuni en mars 1944 qui discute sur la justice sociale et il en résulte qu'« il appartient à l'Etat d'assurer ou de reconnaître une hiérarchie des personnes en rapport avec leur rapport moral et politique à la communauté, assurant ainsi la priorité des élites.¹ ». Le socialisme fasciste n'a donc pas pour but l'égalité, au contraire il vise la restauration d'une aristocratie, mais cette aristocratie est juste parce qu'elle n'est pas issue de privilèges mais de son apport réel à la communauté. Les rédacteurs de *La Gerbe* sont donc entièrement d'accord avec la formule du *suum cuique* comme justice sociale si développée par les Allemands comme le montre Johann Chapoutot². Dans tous les cas le socialisme fasciste ne s'ancre pas dans une perspective économique, au contraire il s'ancre pleinement dans la conscience sociale :

« Dès que la science sociale n'admet d'autre point de départ que l'homme dans la pleine conscience de sa dignité, de son devoir et de son droit, il devient évident qu'elle ne saurait tolérer un asservissement de l'homme aux forces qu'il a déclenchées. L'économique n'est qu'un moyen du social, ou plutôt de l'humain. Le malheur du monde vient de ce que ces vérités premières ont été oubliées : le souci de la production, la griserie des échanges, l'avidité du gain, l'exaspération de la concurrence ont assuré la priorité de l'économie et son détachement du social. Ce crime est imputable aux libéraux qui ont prêché l'abstention quand il aurait fallu prôner l'action de l'homme et l'institution d'un ordre social conforme aux lois naturelles.³ »

La loi naturelle est évidemment l'intérêt supérieur de la communauté de sang sur l'individu et aussi sur le plus grand mérite du meilleur au détriment du plus faible. Mais que cela veut-il dire pragmatiquement ? George Montandon nous livre un exemple de réforme publique qui va dans ce sens :

« Il doit économiquement pour chaque individu coûter plus cher de ne pas avoir d'enfants que d'en avoir et les enfants doivent être récompensés. Dans toute vocation le traitement doit être mathématiquement proportionnel au nombre des membres de la famille. Afin de satisfaire à ce postulat, un patron ou l'Etat aurait à payer un traitement égal pour tout employé de la branche considérée, mais il le verserait à la caisse des salaires de l'entreprise, qui opérerait la répartition.⁴ »

¹ *La Gerbe* du 13 avril 1944, Communauté et personnalité, par M. Bouvier-Ajam

² Johann Chapoutot, *La loi du sang: penser et agir en nazi*, Paris, France, Gallimard, impr. 2014, 2014, 567 p.

³ *La Gerbe* du 13 avril 1944, Communauté et personnalité, par M. Bouvier-Ajam

⁴ *La Gerbe* du 18 juillet 1940, Le salut du sang français, par George Montandon

Ainsi l'intérêt économique individuel et collectif est pris en compte mais celui-ci n'a de sens que dans ce qu'il peut rapporter à la communauté. Pour faire face à la dénatalité française, le célibataire est puni et la fertilité est récompensée. Ce système est créateur d'inégalité entre individus mais il est juste pour la communauté qui doit penser à son salut. George Montandon prend aussi en compte le désir de distinction qui agite chaque société aristocratique et ajoute qu'il faudrait : « le port d'un insigne officiel, montrant visiblement le nombre de personne à charge, insigne donnant le pas dans les autobus, les magasins, etc.¹», heureusement, dans la société socialiste, le ridicule ne tue pas.

Le principe inégalitaire est aussi un différencialisme, contrairement à une égalité purement théorique il faut faire attention à chacun et respecter les différences entre les individus. Ainsi contre un taylorisme qui présuppose l'égalité des individus entre eux dans leur force de travail si tant est qu'on rationalise les procédés de production, les rédacteurs préfèrent développer un mode de production différent, qui eut un grand succès dès les années 1920 : le système Bedaux. Il est inventé par Charles Bedaux, homme d'affaire franco-américain, sympathisant du nazisme pendant l'entre-deux guerres. Pierre Devaux nous en donne une explication :

« Dans ce système on détermine tout d'abord expérimentalement une certaine unité B universelle ou bedaux, représentant la quantité d'énergie utile qu'un être humain peut produire en une minute, dans les conditions de son travail habituel. Notons qu'il ne s'agit pas du tout d'un maximum ; le travail au rythme de une unité B représente seulement les TROIS QUARTS d'un rythme déjà modéré, permettant au travailleur : 1° de satisfaire à la fin de sa journée de travail, à ses obligations familiales et sociales ; 2° de continuer à travailler le lendemain et les jours suivants sur le même rythme.²»

Le travailleur est ainsi respecté dans son humanité, il n'est pas qu'un outil au service d'une production, on n'oublie jamais qu'il a en dehors de son travail un devoir social et familial à accomplir. L'homme n'est jamais au service de la production économique mais seulement de la communauté. Et ce système peut être étendu à toutes les productions existantes parce qu'il s'adapte justement à chacune, grâce à une variété de notation qui permettent le calcul du rendement :

« Faire travailler une usine, un atelier, voire une classe d'élèves, au rythme de un bedaux, c'est donc garantir la santé, le rendement normal des ouvriers ou des élèves, et leur assurer les conditions de base de l'équilibre et du bonheur. Vous me direz que l'énergie fournie par un forgeron de campagne ou un bachelier ès sciences ne sont guère comparables : aussi des "points de qualification" interviennent-ils

¹ Ibid.

² *La Gerbe* du 19 août 1943, Humanisons la machine par Pierre Devaux

pour indiquer la qualité de l'énergie fournie. Ainsi le Bm est le bedaux mental. Une troisième unité, désignée simplement par la lettre C, permet de chiffrer le rendement du travailleur.¹ »

Cet obscur système règle les conflits sociaux en associant l'employé au système de production et éloigne de lui la misère et le surmenage, c'est donc une organisation du travail qui tout en respectant les buts économiques de la société la protège de la lutte des classes :

« aussi éloigné de l'oppression patronale que de la tragique lutte des classes sorélienne, où le progrès se poursuit la mitraille à l'épaule, dans la fumée des incendies, et la cascade claire des vitres, le système français apporte une solution à la fois technique et fraternelle qui pourrait bien finir par mettre tout le monde d'accord. Ses partisans ont trouvé cette formule qui résume tout le débat :

"Si Bedaux était venu au monde cent ans plus tôt, Karl Marx n'aurait pas existé !" ² »

Cette méthode de production connut un grand succès dans les années 1920 que ce soit aux Etats-Unis, en Grande-Bretagne, en Belgique, en Allemagne, en Italie et en France avant qu'elle ne soit exclue par les accords de Matignon de 1936. En effet dès les années 1930 elle est dénoncée par les syndicats de tous ces pays comme un système inhumain. Si le travailleur doit être récompensé et glorifié, le revers naturel est que l'oisif, le parasite profiteur soit chassé :

« Assisterons-nous enfin dans une Europe collaborationniste à la juste répartition des richesses, les peuples qui ont faim pourront-ils s'asseoir autour de la table commune et dans chaque peuple, les individus qui travaillent auront-ils le droit de s'asseoir au banquet de la vie aux côtés des tenants oisifs du capital héréditaire ? Les peuples parasites qui consomment sans jamais rien produire comme le peuple Juif et ses alliés qui sont des minorités nationales, seront-ils enfin chassés une fois pour toute de l'Europe ? ³ »

II. L'autarcie européenne

L'établissement d'un socialisme national doit passer par le contrôle par l'Etat de la vie économique. Jusqu'à mettre en place une autarcie économique assez stricte. Ce protectionnisme très poussé, ne doit pas pour autant faire perdre de vue la volonté de rationaliser l'économie à l'échelle continentale, ce que se propose l'union de l'Europe.

¹ Ibid.

² Ibid.

³ *Jeunesses d'Europe unissez-vous ! causerie donnée le 17 mai 1941, maison de la chimie* ; in Marc Augier (dit Saint-Loup), *J'ai vu l'Allemagne: printemps 1941*, Paris, France, F. Sorlot, 1941, 80 p.

A. Planisme et étatismes

L'économie est subordonnée à l'éthique, grâce à la dimension sociale, mais aussi et surtout à l'esthétique. Ce que l'on voit très bien devant les demandes insistantes de grands travaux. *La Gerbe* fait l'éloge des autostrades italiennes et allemandes. La politique de relance keynésienne, permise par une économie fermée, ne réalise pas que des buts proprement économiques, c'est une tâche presque métaphysique pour Châteaubriant : « l'ère des grands travaux est commencée. Dans l'effort de cet immense aménagement de la terre, l'homme va se purifier et se revivifier.¹ ». Les grands travaux visent deux buts essentiels : d'abord, ils sont l'incarnation de l'esthétique des régimes fascistes. En effet la route s'inscrit dans l'esthétique du gigantisme :

« Rien n'est plus beau aujourd'hui comme le large ruban de ces autostrades lancées à travers les montagnes, dans le mouvement de leur déroulement infini et pour ainsi dire aérien. Tant elles s'accordent avec les mouvements de la nature, elles sont par elles-mêmes des poèmes incomparables.² »

C'est l'horizon perpétuellement repoussé, le charme futuriste de la modernité et des véhicules motorisés qui séduisent les rédacteurs de *La Gerbe*. Cette esthétique se déploie aussi dans une avalanche de chiffres colossaux et oniriques :

« Au mois de septembre de l'an 1936, 1.100 kilomètres d'autostrades étaient livrés à la circulation sur le sol de l'Allemagne et 1.462 étaient en construction, et cela, après trois ans seulement que le Führer avait donné le premier coup de pelle en signe d'ouverture. 1.738 kilomètres étaient immédiatement livrés à la construction, et 2.752 kilomètres mis en projet : plus de 2000 kilomètres étaient exploités à la fin de 1937. 130.000 travailleurs furent employés à cette tâche.³ »

L'Allemagne se livre à une tâche prométhéenne qui ne peut qu'enthousiasmer Alphonse de Châteaubriant, qui veut convertir les Français à cette « mystique » :

« Voilà ce à quoi *La Gerbe* fera écho profondément et passionnément. Nous voulons nous efforcer d'imprimer aux Français cette mystique des "grands travaux" qui a fait la grandeur de l'Allemagne et de l'Italie. Ces grands travaux qui, s'ils furent le produit du dynamisme de ces peuples, multiplèrent leur dynamisme.⁴ »

¹ *La Gerbe* du 17 octobre 1940, Les autoroutes à la conquête de la terre : la mystique des grands travaux, par Alphonse de Châteaubriant

² Ibid.

³ Ibid.

⁴ Ibid.

Cet aménagement du territoire n'est en rien contraire à l'esthétique du paysage, la route ne défigure pas le paysage qu'elle traverse, elle le sublime. La route n'est plus le symbole de l'errance mais de l'enracinement où le paysage surgit et s'impose à l'observateur et Gabrielle Castelot peut écrire : « On sent dans ce chef d'œuvre technique la présence d'une volonté artiste qui a présidé et veillé, non seulement à sauvegarder la beauté mais à coopérer avec cette beauté ¹».

Ensuite, la route est bien évidemment politique, les empires font les routes et les routes font les empires. Créer des communications, faciliter les échanges, c'est créer une interdépendance accrue et à long terme un sentiment d'unité. L'autostrade est donc le plus puissant allié du Reich pour réaliser la fédération européenne :

« Nous n'avons pas senti l'utilité nationale et internationale de l'autoroute. Nous n'avons pas soupçonné que, rapprochant les centres de production, des centres de consommation, elle a le génie de rendre intense au plus haut point la vie économique d'un pays dans ses frontières puis sera l'ouvrière efficace et pratique de la fédération européenne.² »

Il faut donc multiplier le plus possible toutes les voies de communication, du chemin de fer à l'autostrade en passant évidemment par la navigation fluviale symbole de l'entente entre les peuples, et surtout entre la France et l'Allemagne. Fidèle au mot que Châteaubriant eut dans *La Gerbe des forces* : « le Rhin n'est pas une frontière pour laquelle on se bat mais une ligne stratégique sur laquelle on se rassemble³ », on veut développer l'entente autour du Rhin :

« Oui le Rhin, dans les destinées de l'Europe, a une sorte de signification providentielle. Le Rhin a vu la figure et a reflété l'ombre de presque tous les grands hommes de guerre qui, depuis trente siècles ont labouré le vieux continent avec ce soc qu'on appelle l'épée.⁴ »

Grâce à la construction européenne, cette vocation frontalière et guerrière est dépassée, le Rhin devient un axe de commerce et de communication à l'image des autres fleuves de l'Europe, et Edouard Amanieux souligne l'avance allemande dans l'aménagement de ces réseaux de communication :

« En Allemagne, les chemins de fer ont toujours été exploités directement par l'Etat, comme les routes et les canaux. Cela a permis à nos voisins de l'Est de développer simultanément les trois systèmes. C'est pourquoi l'Etat allemand a fait un effort considérable pour multiplier les autostrades. C'est pourquoi encore tous les cours d'eaux, petits ou grands y sont utilisés au maximum de leur capacité,

¹ *La Gerbe* du 9 octobre 1941, Retour d'Allemagne, par Guy Harveng

² *La Gerbe* du 17 octobre 1940, Les autostrades italiennes, par Stéphane Galanon

³ Alphonse de Châteaubriant, *La Gerbe des forces: (Nouvelle Allemagne)*, Paris, France, B. Grasset, 1937, 356 p.

⁴ *La Gerbe* du 9 octobre 1941, Retour d'Allemagne, par Guy Harveng

avec jonction par des canaux à grande section, voire par des liaisons internationales, comme le Rhin au Danube, le Rhin à la Meuse, sans oublier la très belle réalisation du canal maritime de Kiel.¹»

La France doit prendre la mesure de son retard et aménager son territoire mais à l'échelle européenne : « nous avons désormais le devoir de voir grand, précisément à cause de la guerre, pour effectuer l'aménagement méthodique de notre grand outillage économique et pour marquer notre place dans l'organisation rationnelle de la production européenne² ». Le programme est donc vaste, il faut réaliser la jonction Rhin-Rhône, faire du Rhône un fleuve navigable jusqu'à Genève, la Loire navigable de Briare à Nantes. Et surtout réaliser enfin le canal des deux mers. Le plan décennal dressé par M. Lehideux, délégué à l'Équipement national en février 1941, prend en compte ces aménagements à vocation européenne et mondiale :

« M. François Le Hideux se propose donc de faire construire des autostrades, d'élargir les principales routes existantes, de moderniser notre réseau de canaux, de multiplier les aérodromes. Nos villes côtières étant appelées, après la guerre, à être les points d'aboutissement de l'Europe vers l'Afrique et l'Amérique, dès aujourd'hui on étudie les aménagements portuaires qui seront indispensables.³»

Mais la politique de grands travaux, en tant que principe de relance keynésienne participe d'une économie capitaliste et libérale, et ne vient en aucun cas la remettre en cause. Or le socialisme européen veut dépasser le libéralisme et le capitalisme. Il développe donc un régime autarcique à l'économie dirigée. Contre le libéralisme qui privilégie une économie d'exportation, l'autarcie économique vise la satisfaction de la demande intérieure par la machine économique nationale, les importations et les exportations sont donc interdites : « les produits allemands devaient servir à nourrir, à faire vivre, à faire travailler les Allemands⁴ ». Charles Stiers milite pour cette autarcie économique, et donne l'exemple d'un autre pays que l'Allemagne à qui ce régime profite très bien : « mais il existe sous nos yeux une merveilleuse application d'autarcie, autarcie sans le nom, puisque mis en œuvre par un pays se taxant de libéralisme économique : ce pays s'appelle les Etats-Unis⁵ ». En effet les Etats-Unis répondent avant tout à leur extraordinaire demande intérieure avant d'exporter leurs produits. La France doit donc se mettre au diapason des régimes fascistes et s'orienter vers une économie

¹ *La Gerbe* du 5 juin 1941, Le canal des deux mers, par Edouard Amanieux

² Ibid.

³ *La Gerbe* du 22 mai 1941, Du travail pour dix ans, par A. Dauphin-Meunier

⁴ *La Gerbe* du 2 janvier 1941, Pour une autarcie européenne par Charles Stiers

⁵ Ibid.

planifiée, Dauphin-Meunier s'enthousiasme du plan décennal de François Lehideux. Il faut viser d'abord l'autonomie alimentaire :

« La France doit désormais suffire seule à son alimentation de base. Aucune richesse ne doit rester inexploitée. Il faut bonifier les terres, intensifier la culture des fruits et des légumes, reconstituer notre cheptel et nos forêts, entreprendre des cultures industrielles (plantes alcooligènes et oléagineuses), donner enfin à nos agriculteurs la sécurité des débouchés et des prix.¹».

Le plan prévoit aussi de grands aménagements du territoire pour le rendre plus productif :

« Le plan d'équipement national prévoit donc l'assèchement de la Crau, la mise en valeur de la Sologne, l'amélioration des terres froides de la région parisienne, la bonification des marais vendéens. Dans la Sologne l'effort sera multiple, en effet, le reboisement d'environ 85.000 hectares, l'établissement de stations piscicoles en vue du repeuplement des cours d'eau, l'amendement des terres, des cultures complémentaires et la reconstitution du troupeau ovin qui atteignait 65 000 têtes à la fin du second empire et qui se trouve aujourd'hui à peu près complètement décimé.²»

Mais dans le cadre de l'Europe toutes ces économies autarciques doivent tout de même travailler de concert et pouvoir échanger entre elles, c'est pourquoi une :

« économie européenne, conséquence de la collaboration entre elles des économies nationales du vieux continent, implique l'établissement d'un circuit monétaire à l'échelle continentale, donc d'une monnaie nouvelle adaptée à ce rôle magistral, c'est là une évidence.³ »

Dès lors « la création d'une monnaie européenne reste la solution idéale⁴ », ce qui permet les échanges entre les nations européennes c'est que cette monnaie n'est pas indexée sur le cours de l'or mais sur le prix des marchandises artificiellement maintenu par le Reich. Il y aura donc un système de *clearing* entre nations, ce que pratiquait déjà le III^{ème} Reich avec ses voisins.

La création de cette monnaie unifiée doit se faire progressivement parce que les niveaux de vie à l'intérieur de l'Europe sont loin d'être égaux :

« Sans doute, si cette monnaie européenne est un jour créée, devra-t-elle faire état de l'inégalité des *standings* de vie des divers producteurs en Europe, jusqu'au moment où la collaboration économique européenne aura amené l'égalisation de ces divers *standings*. Que cette égalisation se fasse par l'alignement des *standings* les moins élevés sur les plus élevés, constituera une des conséquences les plus heureuses et les plus souhaitables de la collaboration.⁵»

¹ *La Gerbe* du 22 mai 1941, Du travail pour dix ans, par A. Dauphin-Meunier

² Ibid.

³ *La Gerbe* du 15 mai 1941, Vers une "monnaie européenne", par Charles Stiers

⁴ Ibid.

⁵ *La Gerbe* du 3 juillet 1941, Les salaires et les prix, par Charles Stiers

Une fois que les niveaux de vie auront suffisamment convergés :

« La création d'une Banque d'émission européenne, répartitrice par définition des crédits nécessaires à la bonne marche de l'économie, ne constituera plus une difficulté et pourra assurer, par une monnaie commune, se juxtaposant aux monnaies nationales, également stabilisées par la stabilité des prix, la facilité des échanges continentaux.¹ »

L'Europe serait donc unifiée par une vaste union monétaire et douanière protégeant son économie. Mais l'abandon de cette souveraineté monétaire, droit régalien entre tous, ne doit pas soulever les Français d'indignation car la création de ce Mark-area :

« ne fera que remplacer le sterling-area imposé par l'Angleterre lorsqu'elle eut abandonné le *gold exchange standard*. Lequel sterling-area, pour autant que je sache, n'empêchait point nos patriotes les plus chatouilleux de dormir !² »

Ce dirigisme économique, qu'il soit planificateur ou monétaire, est débattu non pas dans son bienfondé mais dans son intensité. Ainsi Robert Sexé présente le programme de l'organisation de jeunesse de *La Gerbe*, et si ce programme stipule en douzième point la mise en place de l'autarcie économique, le treizième réclame la nationalisation des *trusts*. Or tout le monde à *La Gerbe* ne s'accorde pas sur ce point. Charles Stiers perd quelque peu patience et refuse de voir dans l'économie du Reich une économie purement étatiste :

« Parmi ces écueils, il en est deux sur lesquels nous serions impardonnables de trébucher : ce sont le communisme et l'étatisme. L'un et l'autre sont fondés sur la suppression totale de l'intérêt privé là où un système viable et prospère ne doit envisager que la limitation et le règlement de son influence. [...] supprimer la lutte des classes par la suppression absolue des classes est évidemment une solution, mais une solution barbare et injuste.³ »

Pour lui la solution étatiste est inopérante et dangereuse parce qu'elle :

« fait sortir l'Etat de son rôle, qui est de gouverner et non d'imposer, ensuite parce qu'elle sacrifie, sous une apparente justice égalitaire, les droits les plus imprescriptibles de l'individu. L'Allemagne, malgré ce qu'une information sciemment truquée par une propagande haineuse laisse croire, s'est délibérément engagée et, jusqu'ici au moins, elle a réussi à éviter l'écueil de l'étatisme, où beaucoup croient qu'elle s'est heurtée, alors que rien n'est plus faux.⁴ »

¹ *La Gerbe* du 15 mai 1941, Vers une "monnaie européenne", par Charles Stiers

² *La Gerbe* du 26 février 1942, L'économie européenne, par Charles Stiers.

³ *La Gerbe* du 6 février 1941, Gagner de l'argent... par Charles Stiers.

⁴ Ibid.

B. Une nouvelle division internationale du travail

L'union économique de l'Europe vise d'abord à une rationalisation de l'économie continentale, l'appareil productif doit donc être dirigé collectivement pour satisfaire les besoins de l'Europe entière. Pour cela les rédacteurs de *La Gerbe* reviennent sur différents mode d'organisation du continent permettant une nouvelle division internationale du travail. Dans ce vaste plan de réorganisation du continent, on retient surtout la complémentarité de la France et de l'Allemagne. L'Allemagne est une puissance industrielle, quand la France a vocation à redevenir une puissance avant tout agricole, cela s'accorde très bien avec la propagande Vichyste de retour à la terre. Léon Norat présente l'exposition la « France européenne » organisée par Jacques de Lesdain au Grand palais, inaugurée le 6 juin 1941. C'est l'occasion pour *La Gerbe* de revenir sur cette propagande ruraliste. Il cite des panneaux de l'exposition qui font miroiter pour la France d'extraordinaires profits grâce à cette adaptation à l'échelle européenne :

« *La France nouvelle honorera les paysans, ne les contraindra plus à limiter leurs cultures, à restreindre les rendements, à arracher les vignes et à détruire les récoltes. Pourquoi ? Comment ? Parce que les 400 millions d'habitants de l'Europe n'achèteront plus au loin des denrées alimentaires que nous pouvons produire* » Et, plus loin, des chiffres éloquentes : *"Lorsque l'Europe était divisée et hérissée de barrières douanières, elle importait, sans profits pour ses populations, des milliers de quintaux de céréales produits dans des pays lointains"* Exemple : une production en Europe (1937) : froment 421.800.000 quintaux ; importations 138 millions de quintaux. En ce qui concerne la betterave sucrière, voici ce que nous apprend la statistique : *pendant trois quarts de siècle la France a été le plus gros producteur de sucre au monde. Elle reste le plus fort producteur d'alcool de betterave. Elle est en mesure de doubler sa production, pour le profit de la communauté européenne.* Et voilà ce que cela représente en chiffres : du travail assuré pour 200 000 cultivateurs, 500 000 ouvriers de la culture, 100 000 ouvriers d'industrie et, en outre, un milliard et demi de francs pour le Trésor.¹ »

Pour Charles Stiers cette réadaptation de l'économie française à l'échelle européenne ne doit pas pour autant se livrer à une dérive technocratique, la terre parce qu'elle ne ment pas est un domaine d'expérience et non de théorie :

« Ce qu'il faut éviter, c'est une hâtive généralisation procédant de l'opinion que la solution agricole ne se trouve que dans les creusets et que la chimie seule les résoudra. [...] Sous prétexte d'expériences heureuses de standardisation agricole dans tel ou tel pays, dans telle ou telle région, certains se sont crus autorisés à tirer des règles valables dans tous les cas, sans tenir compte des facteurs physiques, moraux ou psychologiques propres au lieu considéré.² »

¹ *La Gerbe* du 29 mai 1941, L'exposition de la France européenne, par Léon Norat

² *La Gerbe* du 17 juillet 1941, La production, par Charles Stiers

La main de l'homme ne doit pas être remplacée par la machine, l'agriculteur ne doit pas remplacer le paysan, l'organisation rationnelle ne doit pas avoir raison des lois de la terre. Chacun doit rester dans son rôle :

« Que l'administration administre et contrôle mais ne tracasse pas, que la science apporte le résultat de ses découvertes, mais ne bouleverse pas sans ménagement et sans prudence les expériences du passé, que les économistes recherchent ardemment l'équilibre économique national mais sur le plan de l'équilibre économique européen !¹ »

En effet le national-socialisme respecte les coutumes nationales, il protège les particularismes, et la modernisation de l'économie ne doit pas les remettre en cause :

« Si l'américanisme détruit vite l'art populaire et le mercantilisme ravage les traditions locales, une modernisation "dirigée" peut fort bien s'allier au maintien jaloux d'un style de vie particulier. Car il ne saurait s'agir, n'est-ce pas d'une mise au pas de l'Europe, d'une standardisation nivelant toutes différences, passant comme un lourd rouleau compresseur sur ce jardin si divers. Mais d'une coopération entre peuples riches de toutes les valeurs de l'esprit et de l'art.² »

Pourtant on ne fait pas forcément une totale confiance à Vichy pour organiser cette reconversion économique. Francis Agry s'interroge sur les présupposés de ce retour à la terre et le questionne de manière ironique :

« Puisque c'est la mode moi aussi je suis pour le retour à la terre, mais quel retour ? [...] C'est très simple, on ne voit dans ce retour à la terre qu'une seule chose : décongestionner les villes du plus grand nombre possible de leurs ouvriers. Retour à la terre bien ou mal, peu importe pourvu que les grands centres industriels se vident d'un prolétariat qui pourrait devenir menaçant. C'est tellement plus commode de dominer une classe paysanne, qui, divisée à l'extrême, est incapable de s'organiser ou de se défendre contre les plus honteuses spéculations. Tous ceux qui veulent vraiment une France agricole solide doivent s'élever contre cette mystification. Décidément à Vichy on agit d'une façon tellement trouble qu'elle en devient inquiétante. Quand va-t-on nous annoncer l'arrivée de l'héritier des quarante rois qui en mille ans on fait la France ?³ ».

Cette réorganisation globale du continent, qui pousse la France à se concentrer sur sa production agricole s'appuie sur la théorie développée par Francis Delaisi en 1929 dans son ouvrage *Les deux Europes*. Il y distingue une Europe A, industrielle, d'une Europe B, agricole. L'Europe A est plutôt associée ici à l'Allemagne, aux pays nordiques et protestants,

¹ Ibid.

² *La Gerbe* du 8 août 1940, L'Europe demain, bloc continental ? Robert Sexé

³ *La Gerbe* du 29 août 190, Curieux retour, par Francis Agry

quand l'Europe B est plutôt associée aux pays latins. Pierre Daye développe et justifie cette théorie :

« Certains pays à cause de la faible densité de leur population ou de leur grande richesse agricole, ou des deux à la fois, se trouvent dans une situation plus favorable que d'autres. En vivres, la France, par exemple, ou mieux encore : Le Portugal, L'Italie, l'Espagne, la Roumanie, la Hongrie, pourraient ainsi se suffire à eux-mêmes moyennant un effort d'ajustement. Parallèlement la Belgique ne peut pas subvenir à ses besoins, elle compte trop de population sur un espace réduit. Mais pour le charbon au contraire la Belgique produit plus qu'elle ne consomme quand l'Italie n'en possède pas assez. Il faut des échanges entre les nations. [...] D'où la nécessité d'un organisme central et régulateur, d'où l'expérience de ce système que sous forme de "clearings" l'Allemagne a pris l'audacieuse initiative de développer avant même que la guerre soit finie. [...] Si les pays agricoles du sud-est de l'Europe portaient leurs rendements à la hauteur des niveaux de productions allemands [...] ils doubleraient à peu près le volume de leurs récoltes de céréales planifiables, ce qui suffirait pour assurer dans une mesure très large, sinon totale, l'indépendance de l'Europe en ce qui concerne l'approvisionnement en céréales. ¹ »



Figure 14 : Caricature de la division du travail

Dans cette petite caricature² parue en mai 1941, on voit bien cette division des tâches qui attend l'Europe. Les Nations fascistes sont toutes à l'effort de guerre, mais de l'arme moderne

¹ *La Gerbe* du 21 mai 1942, Autarcie de l'Europe et de l'Afrique unies, par Pierre Daye

² *La Gerbe* du 22 mai 1941.

et fasciste par excellence : l'aviation, particulièrement utile pendant la Bataille d'Angleterre encore en cours. L'Ukraine fournit son pétrole, la Tchécoslovaquie son blé, la Norvège son poisson. La France remet ses infrastructures à jour pour être le carrefour de l'Europe, quand l'Espagne se reconstruit après la guerre civile et vise une position du « Bunker » européen. Seule l'Angleterre, grimée en sorcière, reste à l'écart.

Pourtant cette destination agricole et continentale ne semble pas la seule option envisageable pour la France. En effet le bouleversement du traditionnel équilibre des puissances en Europe offre à la France une position particulière. Alors que l'Allemagne est toujours alliée avec l'URSS, Châteaubriant analyse la situation européenne :

« Ainsi s'ébauche et se dessine une immense unité continentale, une gigantesque pièce, d'un seul tenant politique et économique, qui, commençant aux mers de Chine et comprenant les grands espaces asiatiques encadrés par le Japon et la Russie, entrés l'un et l'autre dans la réalisation du nouvel ordre économique et politique, et reliés pour la même raison fondamentale, au monde germanique - se poursuivra à travers l'Allemagne jusqu'à l'extrême pointe de l'Europe représentée par la France. Dès lors toute l'importance de la France apparaît ici, puisque la France devient de cette façon la pointe avancée et comme le dernier bastion sur l'Atlantique de cet immense continent, face à l'autre grand continent américain, qui s'apprête incontestablement à absorber en lui l'ancien ordre des choses, l'ancienne richesse et ses crédos capitalistes, l'ancien or et l'ancien homme, afin d'être leur dernière forteresse et leur dernière armée.¹»

La France est donc loin de posséder une position centrale dans le continent, elle en est une extrémité dès lors que celui-ci est unifié et cela s'aggrave à mesure que la guerre progresse, surtout avec la déclaration de guerre entre le Reich et l'URSS. La ligne de structuration européenne n'est plus le Rhin comme le croyait Châteaubriant :

« Mais au fur et à mesure que l'Europe recule vers l'Est, la position de la France devient de plus en plus excentrique, surtout à dater du jour où elle renonce à ses traditions germano-celtiques pour se proclamer, à l'encontre de toute vérité historique, latine et méditerranéenne. La ligne Rhône-Rhin elle-même trop occidentale pour pouvoir servir de pivot au continent. La grande liaison transversale nord-sud, marquée par la route et le chemin de fer, va à peu près de Hambourg à Trieste. Historiquement elle représente l'axe de l'empire gibelin : dans la politique contemporaine elle apparaît sous le nom caractéristique d'axe "Rome-Berlin"; Mais cette ligne est un élément statique, un axe de symétrie. Avec le développement du commerce transocéanique, d'une part, l'intégration de la Russie à l'Europe, de l'autre, la ligne de force principale du continent est irrémédiablement fixée d'Est en Ouest, et les deux pôles d'attraction sont représentés par la France et l'Ukraine.²»

¹ *La Gerbe* du 6 février 1941, Le drame français, conférence d'Alphonse de Châteaubriant

² *La Gerbe* du 29 mai 1942, Les lignes de force de l'histoire européenne, par Pierre Velut

Ce passage d'une organisation verticale à une organisation horizontale implique de nombreux changements. Pierre Velut revient donc avec insolence sur le rôle de la France comme nation agricole :

« La France est une nation agricole, suffisamment de discours officiels l'affirment pour que nous n'en puissions douter. Mais si au lieu de nous complaire dans la contemplation de sa forme d' "hexagone parfait" nous l'examinons sur une carte d'Europe, sa vocation maritime, sa position "en flèche" pointant au cœur de l'Atlantique, sautent aux yeux. Dans ces conditions, une "politique du Rhin" devient pour elle un non-sens, puisque l'Europe entière lui sert d'arrière-pays. Au lieu de se clore jalousement vers l'Est, elle doit épanouir largement dans cette direction ses voies de communication. On s'achemine ainsi vers une stratification "horizontale" de l'Europe, dans laquelle les nations sont appelées à subir de profonds changements. Aucune ne pourra prétendre être le nombril du monde, toutes auront leur place marquée dans les lignes de force qui sillonnent notre continent. Bien des traditions, bien des préjugés trouveront la mort dans cette révolution. Mais l'histoire n'a pas à se soucier de ce que peut écraser sa marche irrésistible ¹»

Ce retournement de la France non plus sur l'hinterland européen mais sur la côte n'est pas qu'un changement purement économique, c'est un changement de mentalité, une chance de renouveau, Pierre Velut retranscrit les idées de Haushofer développées dans *Mers mondiales et puissances mondiales* :

« L'idée qu'il exprime ainsi correspond trop à la nôtre, et au destin dont nous rêvons pour notre pays, pour que nous n'insistions pas sur ce point. Il voit dans la mer le "grand éducateur", la puissance élémentaire qui rend immédiatement à l'homme le sens des valeurs naturelles et, avant tout, de son destin. Pour notre part nous ajoutons qu'elle fournit à l'instinct combatif, sans lequel l'humanité ne peut subsister, un champ d'action autrement exaltant et fécond que la guerre, car elle permet réellement la sélection des forts et des courageux. La mer, pourrions-nous dire, est "antibourgeoise" au premier chef parce qu'elle n'est ni constante, ni rationnelle, qu'elle n'est jamais sûre, que tout est, par elle, constamment remis en question. Sur elle, pas de prétentions qui ne puissent justifier la force et l'adaptation au milieu, pas de lignes frontières dont quelque minuscule repli fasse couler, pendant des siècles des flots de sang. Sur la mer, rien de ce qui était vrai hier n'est vrai aujourd'hui, et l'homme se trouve ainsi contraint à un éternel travail d'élaboration de concepts nouveaux.

La mer est ensuite une école d'organisation : les empires d'origine maritime apprennent, comme la subtile Athènes, à subsister par la persuasion, par le tact, l'équilibre, le sens des nuances, avec un minimum de puissance militaire. Les Etats continentaux n'ont que trop tendance à voir l'*Ultima ratio* de la politique dans la concentration aussi massive que possible des forces militaires. De plus la politique continentale se borne, pour la plupart du temps à une poussée dans une direction invariable, poussée dont l'origine remonte à la nuit des temps et dont personne ne comprend plus le sens.

Certes la politique des nations maritimes s'est détournée bien souvent de l'image que nous traçons. Disons qu'elle a souffert du mal qui atteint l'humanité entière : l'embourgeoisement.

Cependant, en tant que Français, nous devons souligner que c'est, avant tout, l'océan qui doit rendre à notre pays le courage de vivre, et plus encore, la volonté de puissance. Il est monstrueux qu'un pays, qui envisagé sur la mappemonde (et non sur une de ces stupides cartes qui enferment la France dans une muraille de Chine géographique), crie sa vocation maritime, un pays que l'immense Sibérie et

¹ Ibid.

l'Europe dardent comme une antenne vibrante au cœur des flots, il est monstrueux, disons nous, qu'un pays se vante, se complaise, s'entête à ne vouloir être qu'un pays de "terriens", s'attache à la glèbe natale avec la même furie chtonique que ses ancêtres de Cro-Magnon, et pratique un culte plus morbide qu'émouvant de la "tombe des ancêtres à l'ombre du village natal ¹».

Antibourgeoise et antiréactionnaire la mer est une école de fascisme pour les Français. Châteaubriant souscrit aussi à ce projet dans la mesure où il ferait de la France une puissance très riche : « Sur l'Atlantique : où, bastion de défense et porte du continent, elle verrait ses villes comme le Havre, Nantes, Bordeaux, grandir à la mesure des villes de l'ancien nouveau monde.²» Châteaubriant promet l'Amérique à ses lecteurs, mais il est tout de même un défenseur de la politique ruraliste du Maréchal, il croit la France assez forte pour assumer ces deux solutions, à l'instar de Camille Fégy qui écrit :

« La place de la France est dans l'aire européenne : porte ouverte sur l'Atlantique et sur l'Afrique, nation paysanne, industrielle, maritime et coloniale. Ce sont là les fondements d'un patriotisme renouvelé, puisant ses racines dans l'antique tradition des laboureurs, et des corsaires.³ »

Cette nouvelle division internationale du travail ne doit pas seulement se faire sur le continent européen. C'est une réorganisation mondiale qui est envisagée par A-M Le Franc, il développe la théorie des grands espaces de Raimund Schultz, reprise du *Grossraum* de Schmitt qui théorise des alliances économiques continentales. Ainsi Le Franc pose d'abord l'impossibilité d'une économie mondialisée libérale où la division du travail ne serait pas organisée :

« Personne ne conteste qu'en tant que vue de l'esprit, la division internationale du travail ne soit une excellente conception, parée des plus beaux ornements de la vertu : efficacité, productivité, solidarité. Seulement, pour qu'elle se réalise, cette conception réclamait, impérieusement l'existence d'une économie mondiale unique. Or une économie unique vraiment mondiale n'est possible que dans deux hypothèses : sous un régime d'hégémonie ou sous un régime de collaboration. Il faut ou bien réaliser l'hégémonie absolue d'une nation sur le reste du monde, ou bien créer une communauté des peuples, fondée sur la coopération, et sur l'égalité des droits. à défaut donc d'un Etat suffisamment fort ou adroit pour se faire obéir par les autres nations, à défaut également d'une société des nations suffisamment sincère pour réaliser les vœux d'une coopération dans l'égalité, l'économie mondiale ne put être autre chose qu'une fonction hybride qui devait s'évanouir au premier contact avec la réalité.⁴ »

¹ *La Gerbe* du 10 décembre 1942, Politique continentale et politique maritime, par Pierre Velut

² *La Gerbe* du 3 décembre 1942, Ordre de l'heure, par Alphonse de Châteaubriant

³ *La Gerbe* du 12 février 1942, L'internationale, la patrie et l'Europe, par Camille Fégy

⁴ *La Gerbe* du 5 novembre 1942, Les grands espaces économiques, par A-M Le Franc

Face à l'impossibilité d'une hégémonie mondiale et l'échec de la SDN ou d'un concert des nations vraiment harmonieux, il faut passer par une solution médiane, les grands espaces économiques :

« Si le globe ne peut être organisé d'un seul coup et en entier, il faudra chercher à l'organiser par fractions. Il faudra donc trouver les limites les plus appropriées (l'extension *optima*), à l'intérieur desquelles l'organisation et la distribution des tâches puisse s'accomplir avec les plus grandes chances de réussite. Il se trouve que la nature nous a indiqué elle-même les contours de ces unités premières, de ces blocs économiques, qui caractériseront l'organisation du monde futur et que l'on peut considérer, d'après nous, comme les dernières étapes vers une économie vraiment mondiale, qu'une humanité meilleure aboutira un jour à instaurer.

Parmi les terres émergées nous remarquons d'abord le bloc central qu'est le vieux monde : L'Europe, le Proche-Orient, l'Afrique. Cet ensemble réuni autour de la Méditerranée, semble destiné à former le premier grand espace économique.

En Asie, le Japon s'emploie à poser les bases du grand espace extrême-oriental, qui engloberait - autour du Japon, comme pivot - le Mandchoukouo, la Chine, l'Indochine (sans préjudice de nos droits de souveraineté), l'Indonésie et l'Océanie.

Enfin à l'extrême gauche de notre planisphère, les deux ou trois Amériques semblent être contraintes, par les deux océans qui les entourent et les isolent à une vie de communauté économique.¹»

III. La plus grande Europe

L'Europe, consolidée par son unité retrouvée sous l'égide de l'Allemagne, se lance dans la conquête d'un espace vital, capable de la faire vivre et de faire rayonner sa puissance en l'ancrant dans la mondialisation. L'Europe s'entend donc aussi comme une aire d'expansion coloniale qui lui est rattachée par des liens de nécessités. Sa volonté de puissance se projette avant tout vers l'Afrique mais aussi vers l'Est européen.

A. L'Eurafrique

« Tout Etat populaire doit tendre à la réalisation d'un but qui lui est extérieur et pour lequel il doit bander toutes les forces vives de la nation. Il est animé par la volonté de s'épanouir en un empire. Il est guidé dans ce dessein par le désir d'égaliser le sommet le plus haut de son histoire.²»

dit Benoist-Méchin dans sa définition de l'Etat populaire français. A la différence de l'Allemagne, la France dispose déjà d'un empire colonial très vaste. L'Empire français est un champ d'investissement de la volonté nationale et un enjeu économique important, mais il

¹ Ibid.

² *La Gerbe* du 29 octobre 1942, une déclaration de M. J Benoist-Méchin, volontés premières

doit aussi prendre en compte la nouvelle réalité continentale et ne doit donc plus représenter une possession exclusive et jalouse : « L'impérialisme, au XXe siècle, n'est plus un instrument d'hégémonie, mais la participation, sur le plan impérial à la défense et à la prospérité commune du continent ¹ ». L'Afrique doit donc devenir la copropriété des Européens. La division du travail ainsi que la politique volontariste d'aménagement du territoire concerne aussi l'Afrique. Le continent africain doit faire l'objet d'une mise en valeur importante permettant l'approvisionnement de l'Europe. Aux vues des dimensions de l'Afrique, les Français reconnaissent que pour « une mise en valeur totale, un assainissement complet, par exemple de l'Afrique, seuls les efforts coordonnés de toute l'Europe peuvent l'accomplir. À embrasser un trop vaste empire colonial une nation l'étreint mal.² ». Ce sont les efforts conjugués de toute l'Europe qui doivent investir en Afrique et en récolter collectivement les bénéfices. L'Afrique est riche de matières premières dont l'Europe ne dispose pas, investir en Afrique « c'est ainsi en premier lieu se suffire et, en second lieu, s'enrichir. C'est pouvoir vivre, et pouvoir vivre mieux.³ ». Parce que la France n'arrivait pas à aménager cet empire trop grand pour elle, on ne s'est pas encore rendu totalement compte de la richesse de l'Afrique : « l'Afrique est un réservoir insoupçonné dont l'Europe n'a qu'à peine, encore, soulevé le couvercle. Un trésor est caché dedans !⁴ ». Collectivement, l'Europe peut réaliser des progrès insoupçonnés en Afrique :

« La culture intensive, la concentration des industries, ces deux agents du progrès matériel, ne pourront s'amplifier pour le bienfait de tous que dans l'immense espace intercontinental eurafricain. La division du travail dépend de l'étendue du marché, le rendement de l'industrie est en rapport avec l'ampleur de l'entreprise ; le coût de production peut donc être réduit considérablement si, du plan national, on sait aller au plan continental, et, mieux encore, au plan intercontinental. On imagine aisément que pour féconder le désert, la steppe et la forêt, pour fertiliser le Sahara afin d'en promouvoir plus tard le peuplement, pour dispenser partout la force motrice et faciliter l'échange des produits, il faut des ressources de capitaux et de mains d'œuvre qui dépassent les possibilités nationales.⁵ »

La rationalisation de l'économie fait un pas de plus avec l'attachement de l'Afrique à l'Europe. Les économies d'échelles seront spectaculaires, les bénéfices extraordinaires et il ne pourra s'en suivre qu'une prospérité générale. D'autant que les besoins économiques des deux continents sont complémentaires :

¹ Ibid.

² *La Gerbe* du 8 août 1940, L'Europe demain, bloc continental ? par Robert Sexé

³ *La Gerbe* du 16 juillet 1942, Eurafrique, anonyme

⁴ *La Gerbe* du 27 mars 1941, Le transsaharien instrument de l'Europe future, par Paluel-Marmont

⁵ *La Gerbe* du 16 juillet 1942, Eurafrique, anonyme

« Pour l'Europe, la nécessité est absolue de posséder son grenier naturel, l'Afrique - toute entière ou en partie - c'est ce que l'on a appelé "l'Eurafrrique". D'autres parts des débouchés sont indispensables pour le surplus de nos fabrications industrielles, et, là aussi, l'Afrique doit être dans le prolongement de l'Europe parce qu'elle peut absorber des produits manufacturés dans des proportions immenses.¹»

L'Afrique doit aussi faire l'objet d'une mise en valeur de ses moyens de communications, la création d'un vaste réseau routier et surtout ferroviaire :

« Pour le moment - et pour longtemps encore - sans doute se contentera-t-on d'un plan moins ambitieux, consistant d'une part à améliorer les réseaux existants, à les compléter sans les étendre au-delà de leur zone naturelle d'attraction ; d'autres part, à créer, entre le centre du continent noir et la Méditerranée, des liaisons ferroviaires dont l'absence a retardé jusqu'ici la mise en valeur de régions fertiles, mais en se trouvant, précisément en dehors de la zone naturelle d'attraction des réseaux côtiers.²»

Et on rêve particulièrement ici à la réalisation du Transsaharien, qui permettrait d'établir une liaison directe entre le Maghreb et l'Afrique noire, projet mis en œuvre par Vichy, mais qui se révèle un décevant échec. L'Afrique n'est pas seulement le lieu d'un investissement matériel, c'est aussi une mission spirituelle :

« En plus et au-delà des tâches, la France a aussi des missions. Puissance coloniale, elle a une mission coloniale. Pour lui venir de la conquête, la possession ne s'en trouve pas justifiée par elle, lorsque s'abstient de l'accompagner le noble cortège des responsabilités spirituelles et des obligations morales. C'est la fierté de notre peuple de n'avoir jamais failli aux autres. Le moment présent, qui tient les regards du monde fixés sur nous, serait mal choisi pour faire acte d'abandon. Il commande au contraire que nous fassions la preuve de notre perpétuité.³»

La France assume une mission d'ordre morale et civilisationnelle en Afrique, elle doit propager les lumières de l'Occident sur un continent où : « excepté dans le nord où les Européens sont déjà fortement intégrés, nous y rencontrons des peuplades encore primitives et parfois barbares.⁴».

Dans le contexte de la guerre la possession de l'Afrique reste un moyen important de *realpolitik* pour les rédacteurs de *La Gerbe*, elle empêche la démission de toute souveraineté. En effet la paix n'étant pas encore signée entre l'Allemagne et la France, l'Afrique joue donc un rôle central dans l'établissement de la paix future, l'empire est le garant de la présence de la France à la table des négociations :

¹ *La Gerbe* du 21 mai 1942, Autarcie de l'Europe et de l'Afrique unies, par Pierre Daye

² *La Gerbe* du 27 août 1942, Ce que doit être l'Afrique de demain, par Max de Fourcauld

³ *La Gerbe* du 27 mars 1941, Le transsaharien instrument de l'Europe future, par Paluel-Marmont

⁴ *La Gerbe* du 21 mai 1942, Autarcie de l'Europe et de l'Afrique unies, par Pierre Daye

« Cet empire constitue l'apport le plus sérieux que nous puissions fournir, à la table de la paix, à l'organisation future de l'Europe et du monde. À cette table tous les peuples arriveront plus ou moins pourvus, chacun tâchant, d'ici la paix, de se pourvoir le mieux possible.¹ »

L'empire offre donc à la France un rôle de premier plan dans l'Europe de demain, et les rédacteurs doivent donc absolument jouer cette carte face à l'envahisseur allemand mais aussi convaincre les Français du bienfondé de la politique de collaboration :

« L'Afrique sera étroitement liée demain à l'Europe par un intense réseau de circulation économique, et, à cause de cela un immense rôle est réservé à la France, par suite de sa position et de l'importance de son empire.² »

Il s'agit aussi de lutter contre les Anglais qui veulent reconquérir l'Empire à leurs profits selon *La Gerbe*. Ainsi *La Gerbe* s'insurge de l'opération en Syrie comme de la prise de Madagascar. Les Anglais comme les Gaullistes affaiblissent la position de la France dans la signature de la paix. Pour les rédacteurs, la seule façon de sauver l'Empire c'est de l'associer à l'Europe allemande, sinon il sera confisqué au profit des anglo-saxons ou rendu à une indépendance fatale à la France car : « il est absurde de penser qu'une France, réduite à la métropole, pourrait redevenir un jour maîtresse de sa destinée.³ ». L'Afrique est le *lebensraum* de la France, c'est un espace sans lequel la France ne peut pas survivre. L'Afrique n'est pas seulement une perspective de colonisation économique, c'est une colonie de peuplement, avec l'Algérie notamment, c'est une terre qui doit sauver la démographie et la richesse française. L'empire français est consubstantiel à la France, il n'est pas seulement une colonie lointaine et vaguement attachée à nos intérêts, c'est une patrie au même titre que la métropole, pour une raison semblable, celle de « la terre et les morts » : ainsi de la Syrie par exemple qui : « est un morceau de notre empire. Cette terre fut arrosée du sang de nos croisés. Sur le plan de l'Histoire c'est la terre de nos ancêtres⁴ ». L'empire est notre passé mais aussi notre seul salut pour le futur, sans l'Afrique plus de France :

« Privé d'empire nous ne serions qu'un peuple de troisième ordre : trois ou quatre dizaine de millions de Français beaucoup trop âgés, sans destin, et terriblement seuls devant deux cents millions d'Européens gonflés d'histoire, et ne doutant guère, chacun suivant sa nation et sa mission particulière, de leur vocation commune dans ce bas monde.⁵ »

¹ *La Gerbe* du 8 octobre 1942, Pour défendre Dakar... Des canons, des avions et des chars par Armand Petitjean

² *La Gerbe* du 27 novembre 1941, Ordre de l'heure, par Alphonse de Châteaubriant

³ *La Gerbe* du 8 octobre 1942, Pour défendre Dakar... des canons, des avions et des chars par Armand Petitjean

⁴ *La Gerbe* du 19 juin 1941, encart, par *La Gerbe*

⁵ Ibid.

B. La conquête de l'Est

Contrairement à la France, les Allemands sont un « *Volk ohne Raum* », il est donc parfaitement naturel et juste qu'un si grand peuple rattrape son retard colonial et puisse jouir du *lebensraum* qu'il mérite. La prétention allemande à l'Est est justifiée par sa victoire et son droit de conquête, le discours évolue donc à mesure de la progression du front. D'abord *La Gerbe* questionne l'organisation de l'Europe centrale, puis des Balkans après l'invasion de la Grèce en avril 1941, et enfin l'invasion de l'URSS en juin 1941. En outre l'Allemagne est justifiée dans sa conquête de l'Est parce qu'il s'agit de terres irrédentes. Le regroupement de la *Mitteleuropa* sous la tutelle de l'Allemagne n'est pas neuve :

« Toutes ces idées de groupement des Etats de l'Europe centrale, qui ne sont pas nouvelles, comme certains se l'imaginent aujourd'hui, datent de la première moitié du dix-neuvième siècle et se rattachent à la création du *Zollverein*, c'est à dire l'ancien domaine, englobant naturellement tous les pays de l'Autriche, par conséquent, les Tchèques, les Slovaques, qui y étaient incorporés depuis le dix-septième siècle. Les Etats ne faisant pas partie de la confédération constitueraient un domaine économique ressortissant de l'Allemagne, comme celui qui a existé au Moyen-Age. Bref, un nouveau système serait créé en Europe, grâce à cette vaste union douanière qui serait également le pivot d'une alliance à la fois économique et politique entre les pays d'Europe centrale.¹ »

Ainsi le III^{ème} Reich se fait le continuateur du Saint-Empire Romain Germanique mais cet irrédentisme n'est pas seulement national, il ne vise pas à reprendre les terres ayant appartenu à un Etat allemand, la logique est plutôt raciale. Ainsi en novembre 1940, un mois après l'invasion de la Grèce par l'Italie, avant même l'intervention de l'Allemagne, Marc Augier justifie l'invasion militaire par l'argument racial : « L'heure est venue de dire qu'Apollon et Pallas Athéné sont les images de l'homme et de la femme nordiques, affirmation hier impossible, au temps de la conspiration juive.² ». Les Grecs classiques étaient des Aryens or la Grèce a dégénéré racialement à cause du métissage sémitique, les peuples aryens sont donc légitimes à, non pas envahir, mais reprendre la Grèce.

C'est surtout la conquête de la Russie qui suscite le plus de commentaire sur l'organisation future de l'Europe. Cette conquête des grands espaces russes et son aménagement se font là encore à l'échelle européenne, comme pour l'Afrique : « une coopération européenne effective se manifeste déjà dans ces territoires : et, dans certaines régions, des entrepreneurs hongrois et hollandais, notamment, participent actuellement à la

¹ *La Gerbe* du 21 novembre 1941, Où va l'Europe centrale ? par J. Aulneau

² *La Gerbe* du 7 novembre 1940, Les Dieux en chemises noires, par Marc Augier

reconstruction des pays de l'Est.¹». Drieu la Rochelle admire aussi la « compagnie néerlandaise de l'Est² » qui aide la colonisation européenne vers la Russie, elle répond à une nouvelle logique coloniale nécessaire à l'Europe :

« Ce que perd l'Europe, en Asie et en Amérique par l'effondrement de ses différents empires coloniaux, elle doit à tout prix le reconquérir en Afrique, dans le Proche-Orient et en Russie. Pas d'autarcie européenne qui puisse vivre sans ces annexes indispensables ; l'espace vital de l'Europe comporte inévitablement cette ceinture de territoires vierges, à demi bruts où elle trouvera les matières premières qui lui font défaut [...].³»

La colonisation se justifie donc aussi par le scandale de ces peuples incapables de mettre en valeur leurs territoires : seuls les peuples aryens sont capables d'élever une civilisation digne de ce nom. Là encore l'Europe a une mission civilisationnelle à l'Est, la fréquentation de l'Allemagne permet : « le développement croissant du sens esthétique et plastique parmi les populations qui ne jouissaient que de conceptions très primaires, sinon primitives.⁴».

Grâce à la LVF les Français sont aussi à l'œuvre dans l'aménagement de l'Est. Marc Augier nous offre une description de la gestion de l'Est par l'Allemagne :

« Dans le même temps, sur les arrières immédiats des formations combattantes, une autre armée aussi nombreuse, aussi bien équipée et organisée, mais dont les chefs étaient des ingénieurs, des agronomes, des administrateurs, et dont les troupes se battaient contre le ballast, le béton, les villes écroulées, dans le cadre de l'organisation Todt, de la *Technishnohilfe* du service du travail, entreprenait la seconde conquête de la terre.⁵»

L'Allemagne déploie un effort colossal pour aménager l'Est si sauvage et l'arrimer à l'Europe, pour l'intégrer à long terme dans le Reich. Pour cela on développe rapidement le réseau ferré : « En octobre 1941, trois mois après le déclenchement des hostilités les trains européens parvenaient régulièrement aux abords de Leningrad, à Smolensk et à Karkov.⁶ » mais aussi le réseau routier où la LVF s'illustre durant l'été 1942 : « et nous avons laissé des témoignages de notre savoir-faire en divers points de la Russie centrale⁷».

La tâche la plus ardue restant pour les Allemands la désoviétisation de la société, mais sans que cela n'entraîne la chute de la production. L'invasion allemande propose le retour aux

¹ *La Gerbe* du 29 avril 1943, L'action civilisatrice de l'Allemagne dans l'Est européen, conférence de H.J Séraphin.

² *La Gerbe* du 9 juillet 1942, Nécessité continentale, par Drieu la Rochelle

³ Ibid.

⁴ *La Gerbe* du 29 avril 1943, L'action civilisatrice de l'Allemagne dans l'Est européen, conférence de H.J Séraphin.

⁵ *La Gerbe* du 3 juin 1943, Nouveau retour de l'URSS, par Marc Augier.

⁶ Ibid.

⁷ Ibid.

anciennes lois, le respect des particularismes, et s'engage dans un travail de propagande pour les Russes :

« La propriété d'après les anciennes archives ou la coutume locale, redistribuer la terre sans détruire, dans certain cas, les vastes exploitations industrielles du sol, que l'on ne pouvait sacrifier au fait politique. Pendant qu'une armée de techniciens travaillait sur le plan rural, une autre essayait de redonner vie à ce que les Soviets avaient épargné dans les villes. Il fallait déblayer des districts entiers, consolider les immeubles à demi respectés par les bombes et l'incendie, rétablir les canalisations d'eau, remettre en état la centrale électrique de Smolensk avec du matériel amené d'Allemagne. Il fallait imprimer des journaux en langue russe, en dialecte blanc-russien, et pour se faire amener des machines neuves dans les imprimeries dont les soviets avaient déménagé ou détruits le matériel. ¹ »

La colonisation et la réadaptation de l'économie à l'Est offre des perspectives extraordinaires à l'Europe, et là encore des avalanches de chiffres et de matières premières doivent rassurer et enthousiasmer le lecteur, en ces temps de rationnement :

« Un regard d'ensemble sur la situation économique révèle pour l'avenir, des possibilités agricoles appréciables aussi bien en ce qui concerne le "gouvernement général" que les pays baltes. Mais c'est l'Ukraine surtout qui forme l'important réservoir agricole de complément pour l'économie du continent européen. Tandis que dans les pays baltes, on a intensifié l'élevage, ici, c'est la culture, et en particulier, la culture du froment, qui paraît comporter de larges possibilités ; cependant, il semble qu'on puisse envisager, pour un accroissement de rendement de 20%, d'atteindre un excédent d'exportation, pour les besoins du continent européen, d'environ 6 millions de tonnes en froment et en céréales fourragères. De même, dans le domaine des cultures spéciales, les perspectives d'avenir de l'Ukraine sont considérables. Le coton, le tournesol, les graines de soja, les kok-sagis dont on sait depuis peu extraire le caoutchouc, ainsi que les betteraves à sucre, couvrent déjà des surfaces considérables. ² »

La décollectivisation et l'établissement de crédits publics et privés doivent servir à long terme à intégrer cet espace dans le système économique européen. Or on voit très rapidement que l'Ukraine et la Russie Blanche prennent dans la division des tâches européennes la place de la France dans la destination agricole. M. Max Bonnafous ministre de la Production et du ravitaillement, interviewé par Ramon Fernandez s'inquiète :

« Il faut dire franchement au monde paysan que l'agriculture se trouvera devant de très grosses difficultés quelle que soit l'issue de la guerre. Imaginez une victoire anglo-saxonne : ce serait l'invasion des blés du Canada. En cas de victoire allemande, ce seraient les blés de l'Ukraine. Alors que faire ? *Orienter la production par une politique de qualité.* Celle-là on ne nous la prendra pas ³. »

¹ Ibid.

² *La Gerbe* du 8 avril 1943, A l'est européen, par H.-J. Seraphin

³ *La Gerbe* du 3 juin 1943, Entretien avec M. Max Bonnafous, par Ramon Fernandez

Cette orientation vers la qualité ne peut pas tout résoudre et c'est pourquoi la conquête de l'Est par l'Allemagne rend d'autant plus nécessaire la conversion de la France vers une économie maritime et commerciale. À l'heure des premiers bilans, Châteaubriant résume amèrement ce qu'il envisageait pour la France dans cette Grande Europe :

« Ce que nous voulions, nous ! C'était voir la France entrer dans le revêtement de puissance, peut-être sans précédent, que des circonstances exceptionnelles venaient lui offrir ; c'était lui ménager une nouvelle naissance dans l'ordre des forces incomparables, résultant de sa situation sur deux mers, à la pointe de deux continents : la Méditerranée où elle exerçait sa puissance, transit et contrôle entre l'Europe et l'Afrique; sur l'Atlantique, où, par le déploiement de ses villes jusqu'en des proportions continentales, face au monde américain lui-même, elle devenait une des portes du monde !¹ »

Ainsi la France et l'Allemagne se complétaient-elles dans leur logique d'extension impériale, et la France se trouvait au carrefour des axes d'échanges, comme le montre cette carte :



Figure 15 : La France carrefour des échanges

Ainsi, *La Gerbe* défend l'idée d'une Europe sociale, mais dans une acception différente du socialisme. L'homme retrouve sa dignité grâce au travail et doit être justement rétribué de son effort dans la production. Cette justice n'entend pas l'égalité, au contraire le socialisme fasciste s'accommode plutôt de l'idée d'une équité. A chacun selon son effort. Le marché libéral étant incapable de faire advenir une société juste, c'est à l'Etat de prendre en charge la production et le bien-être des citoyens, sans pour autant devoir entraver toute liberté

¹ *La Gerbe* du 2 septembre 1943, Patriotismes, par Alphonse de Châteaubriant

d'entreprendre. C'est pourquoi l'Etat national doit défendre une autarcie économique plus propre à garantir sa souveraineté économique. Les autarcies nationales doivent pourtant, en vue d'une rationalisation de l'économie européenne, s'unir et échanger en planifiant une division internationale du travail plus saine. Et, comme les *erzasts* ne sauraient suffire aux besoins de la consommation, cette division du travail européenne doit s'étendre dans l'Empire, en Afrique et en Europe de l'Est, où se trouvent des matières premières indisponibles en Europe occidentale.

Chapitre 7 : L'Europe des races

« Si donc ! Qu'il y en a une ! Et une belle de race ! Qu'il insistait lui, et même que c'est la plus belle race du monde et bien cocu qui s'en dédit ! »

Céline, *Voyage au bout de la nuit*.

Ce chapitre éclaire la possible acculturation ou non des rédacteurs de *La Gerbe* aux théories nationales-socialistes et plus largement à leur conception raciste du monde. Il s'agit aussi de discuter la forme politique que prendrait l'Europe future. Là encore si la supériorité allemande est indiscutable, tous ne s'accordent pas sur le régime que l'Allemagne imposerait aux nations européennes. La démocratie semble irrémédiablement renvoyée dans les brumes de l'Histoire, il convient donc d'inventer un nouvel ordre politique international, ce qui fait l'objet d'importants débats. Les rédacteurs de *La Gerbe*, connaissent tout de même suffisamment l'Allemagne pour comprendre que le racisme sera au cœur de l'organisation politique : s'il s'agit de dépasser la politique pour revenir au cœur du politique, les rédacteurs de *La Gerbe* n'en tirent pas forcément les mêmes conclusions.

Quelle pourra donc être la forme de cette union politique de l'Europe, comment fonder racialement le politique ? Et plus pragmatiquement jusqu'où ira cette union des peuples européens, quelles sont les frontières européennes ?

Nous reviendrons d'abord sur la refondation du politique dans la conscience raciale, ce qui implique d'abord un travail de définition du racisme et des conséquences légales qui en découlent. Cette base théorique doit servir d'appui à la refondation d'une unité politique plus tangible et cohérente. Mais dans un deuxième temps, nous verrons que ce point de vue microscopique doit être dépassé pour laisser la place à une réflexion plus large, permettant une fédération de nations sous la direction de l'Allemagne ; nous en questionnerons donc les bornes géographiques.

I. L'ordre biologique

La race est ce qui doit définir la refondation de la communauté politique, il est donc urgent de penser d'abord à sa définition scientifique ensuite d'en tirer les conclusions nécessaires pour refonder le politique.

A. Racisme et hygiénisme

La Gerbe convoque régulièrement dans ses pages des experts du racisme qui poursuivent là plusieurs buts, d'abord éduquer les Français au racisme en menant un travail de définition, mais aussi assoir la légitimité d'un racisme français qui ne serait pas purement emprunté à l'occupant. Ils s'appuient en effet sur la postérité de Gobineau et de Vacher de Lapouge comme précurseurs du racisme « scientifique ». George Montandon nous livre une rapide mise au point terminologique pour mieux appréhender le racisme « scientifique ». Il existe des « grand' races » qui se basent sur les caractères somatiques des individus, par exemple : les Blancs, les Noirs, les Jaunes. A l'intérieur de celles-ci existent des « sous-races » aux caractères différents : « Nordiques (blonds), Alpines (trapus), Méditerranéens (bruns et graciles) ¹ ». Certains parlent de race pour définir non seulement les caractères somatiques mais aussi linguistiques, religieux, culturels et mentaux. Cela en français ne doit pas s'appeler race mais ethnie. Il y a trois grandes ethnies en Europe : les ethnies latine, germanique et slave. Ainsi il n'y a pas pour Montandon de race française mais bien une ethnie française. Une ethnie peut d'ailleurs être multiraciale. Ce travail de définition effectué George Montandon peut revenir plus précisément sur l'apport scientifique de Gobineau et de Lapouge, en comparant leur méthodologie :

« Gobineau commençait par diviser l'humanité selon un principe somatique, pour opérer par la suite des subdivisions non plus raciales mais ethniques quelconques, ce qui lui faisait annexer aux Jaunes des Blancs parfaits comme les Finlandais [...].

Lapouge procédait plus logiquement et plus anthropologiquement, c'est à dire sur la race au sens restreint. Il ne séparait pas du reste le psychique du somatique.²»

Montandon est donc plus partisan de Lapouge parce qu'il définit la race au sens restreint c'est à dire seulement somatique. Il revient aussi sur les principales thèses défendues par Lapouge :

¹ *La Gerbe* du 8 août 1940, Pour sortir du chaos ethnique, par George Montandon

² *La Gerbe* du 13 mars 1941, La découverte du Racisme, par George Montandon

«

- a) l'évolution sociale est le résultat de phénomène de sélections, qui font varier la proportion des éléments raciaux aux différentes époques de l'existence d'un même peuple.
- b) les éléments des peuples civilisés comportent chacun un type physique et psychique fixé sur l'hérédité qui tend à se rétablir au cours de sa lutte contre le métissage et l'usure sociale.
- c) les éléments dolichocéphales sont en proportion d'autant plus nombreux dans une classe qu'elle est plus élevée.
- d) la plupart des hommes qui ont agi sur la marche de l'humanité ont appartenu à la race aryenne, c'est à dire dolicho-blonde. Cette race est le facteur fondamental du progrès.
- e) l'usure d'un peuple, due principalement à des causes sociales se mesurent à celle de ses éléments dolichocéphales et surtout Aryens.¹»

Le point C, notamment, lui permet de nier l'absolue supériorité d'une race sur les autres. Aucune race n'est supérieure aux autres en tout, il y a des possibilités d'égalité des races sur certains points. La supériorité raciale chez Montandon n'est pas essentialiste mais quantitative. Ainsi une race peut fournir plus régulièrement et en plus grand nombre que d'autres les types supérieurs attendus, ce qui fait sa supériorité. Ce point a une très grande importance parce qu'il justifie les politiques de préservation de la race. Dans une optique essentialiste l'Aryen, étant toujours le plus fort, ne devrait pas se préoccuper de sa survie. Or dans une optique plus darwiniste qui est celle de Montandon, la race est capable de perdre sa supériorité, elle peut faire l'objet d'une décadence, c'est pourquoi il faut veiller très sérieusement à son salut. Si la race aryenne est la seule porteuse de toute civilisation, mais qu'elle est capable de déchoir, c'est que la civilisation elle-même est capable de s'arrêter. Il en va donc avant tout d'une question éthique : « nier délibérément les supériorités et les incompatibilités ethno-raciales, c'est finalement nier, soit intellectuellement, soit spirituellement, la différence du bien et du mal ²».

Tout l'enjeu est de déterminer la place de la France au sein de ces différentes races et ethnies. Ce qui est certains c'est que les Français ne doivent pas craindre la politique raciale nazie parce qu'ils sont de race aryenne, mais il reste encore à définir les ethnies dominantes en France. Selon George Montandon, la France est composée d' « un quart de Subnordiques au nord, une moitié d'Alpins au centre, un quart de Méditerranéens au sud ³ ». Les Subnordiques « ont été importés par l'invasion gauloise vers l'an 1000 avant notre ère et lors de l'invasion germanique, vers 500 de notre ère ». Les Alpins sont « bruns et trapus », les Méditerranéens sont « déliés avec la tête longue ». Ils sont eux-mêmes « flanqués de Subalpins et Subméditerranéens, à caractères moins nets ». Maurice Yvan-Sicard s'interroge

¹ Ibid.

² *La Gerbe* du 8 août 1940, Pour sortir du chaos ethnique, par le professeur George Montandon

³ *La Gerbe* du 22 août 1940, La France tumulte des races, par George Montandon.

aussi sur la répartition des ethnies sur le sol français, or ce point est loin d'être marginal, il est absolument déterminant :

« Sommes-nous des Latins ? Sommes-nous des Germains ? Nous ne sommes ni l'un ni l'autre. Il est scientifiquement prouvé que les Latins ne représentent en réalité que 20% de notre ethnie. Il est prouvé que le sang français est composé en majorité de sang alpin et subnordique. . C'est une constatation importante, car les caractéristiques de ces races s'harmonisent et se complètent parfaitement. Il faut constater que les origines raciques d'un peuple sont les seules valables, car elles seules commandent les événements politiques et sociaux, qui ne le reproduisent au cours des siècles qu'à la faveur de conditions ethniques identiques.¹»

L'important, à l'heure de la reconstitution de l'Europe, c'est de faire comprendre aux Français que la culture latine dont ils se revendiquent est une aliénation de leurs races. S'ils sont en majorité des Germains, les Français doivent se tourner de nouveau vers une culture germanique. Robert Vallery-Radot nous rappelle que la France, vient du nom du peuple Franc, qui était évidemment d'origine germanique. Il célèbre la poésie des mots que nous avons hérités de ces ancêtres :

« C'est d'un nom germanique "garten" que désormais nos pères nommeront "jardin" cet asile de paix et de fraîcheur amoureux dessiné par l'homme pour qu'il s'y repose parmi les arbres et les fleurs, au bruit des fontaines. La "lande" nous désignera les étendues abandonnées où le silence dialogue avec le vent. La "gerbe", le "groseillier", la "framboise" nous apporteront la lumière et l'odeur de l'été ; le "hameau" dira son mystère enchanté ; la "harpe", la "danse" charmeront nos songes ; "l'étendard", la "bannière", le "gonfanon" nous parleront de gloire et d'honneur ; le "Nord", l'"Est", l'"Ouest", le "Sud" guideront nos pas sur la terre. Le "blanc", le "bleu" nous peindront les couleurs du ciel.²»

Dans une lecture très cratylienne du langage, Robert Vallery-Radot pense que sous les mots chantent la race, que les mots laissent résonner ce qu'ils signifient de poésie dans l'homme germanique, seul être qui soit dans la pleine conscience de lui-même, dans un rapport de pure immanence avec le monde qui l'entoure, qui est donc le seul capable de donner le bon mot à la chose qu'il observe. Les Français doivent se bercer de ces mélodies germaniques : « si tous les Français sentaient à nouveau chanter en eux ces sources perdues, ils verraient soudain le problème européen se dresser dans une évidence aussi claire qu'impérieuse.³». En effet la France est la plus apte à comprendre l'évidence de l'Europe parce qu'elle est un :

« mélange de Ligures, de Celtes, d'Ibères, d'Hellènes, de Latins, de Francs, de Burgondes, de Wisigoths, de Normands, LA FRANCE EST LE MICROCOSME DE L'EUROPE future. Située entre

¹ *La Gerbe* du 15 juin 1944, La clé des songes, par Maurice-Yvan Sicard

² *La Gerbe* du 30 mars 1944, Revenir aux Sources, par Robert Vallery-Radot

³ Ibid.

les nations nordiques et les nations méditerranéennes, participant des unes et des autres, elle est l'alambic où toutes les différences de culture s'amalgament et dont elle distille un élixir ailé de grâce et de flamme dont ses vins sont l'image.¹»

La germanité raciale de la France répond donc à l'inquiétude de H-R Lenormand qui se demandait si « notre peuple trainerait-il donc avec lui des tares inguérissables ?² », si la France n'avait pas été achevée par « l'usure latine » dont parlait Bismarck. En outre, il faut rompre avec l'idée qu'une race puisse être vieille ou jeune. Pour Montandon, le racisme n'est pas une idéologie réactionnaire visant à retrouver la perfection d'un passé mythologique et parfait, au contraire c'est une science positive. La science du racisme ne vise pas à retrouver la pureté de la race mais au contraire à aider la nature à la faire advenir. En effet les races anciennes étaient « plus indifférenciées que les races actuelles qui auraient tendance à se spécialiser. On peut en conclure qu'à vol d'oiseau dans le temps, la race pure est plus une affaire d'avenir que de passé³ ». La science doit donc organiser la venue de la race pure : « il est clair que des mesures légales d'une part dans le sens de l'eugénisme, d'autre part dans le sens de la défense contre les ethnies délétères, aux ethnies aryennes, seront capables de se renforcer⁴ ». Pour cette réalisation on milite pour plusieurs mesures eugénistes. D'abord une stricte ségrégation entre les Aryens et les « ethnies délétères » car : « la nature recherche la pureté pour la défense de la race : l'hybride, le métis est un taré, un déchu.⁵ ». Il faut aussi instaurer l'examen pré-nuptial pour que tout le monde n'ait pas le droit de se reproduire :

« Les pays qui ont adopté l'examen pré-nuptial et qui l'ont complété par la stérilisation des dégénérés, facteurs certains de l'abâtardissement de la race, ont procédé de la manière autoritaire qui sacrifie l'individu à l'espèce, et ils ont obtenu des résultats incontestables.⁶ »

Or pour les rédacteurs de *La Gerbe*, le régime de Vichy ne va pas assez loin dans les mesures eugénistes, on ironise :

« Certificat pré-nuptial : une loi récente renforce l'institution du certificat pré-nuptial. Elle élimine du droit de reproduire tout sujet mal conformé, taré, atteint d'un mal transmissible à ses descendants. Onze articles rigoureux préservent la pureté de la race.

Bravo !

¹ Ibid

² *La Gerbe* du 17 avril 1941, Inguérissable, par H-R Lenormand

³ *La Gerbe* du 8 août 1940, Pour sortir du chaos ethnique, par le professeur George Montandon

⁴ Ibid.

⁵ *La Gerbe* du 22 janvier 1942, Ne pas déchoir, par Clément Serpeille de Gobineau

⁶ *La Gerbe* du 13 février 1941, Examen pré-nuptial

Mais... c'est des taureaux qu'il s'agit. A la rigueur la loi pourra concerner aussi les boucs, les béliers et verrats. Mais il n'est pas question des hommes. Est-ce que ça compte la race humaine ? ¹»

Il faut donc revenir à la loi de la sélection naturelle et contrecarrer les progrès de la médecine, qui paradoxalement ne favoriserait plus la santé et la vigueur de la race, mais au contraire laisserait prospérer sur la terre des gens qui n'auraient jamais dû voir le jour, Robert Poulet regrette ainsi que :

« Il y a deux cents ans encore, sur dix enfants qui venaient de naître, on pouvait dire que deux seulement arriveraient à l'âge d'homme. Pendant des siècles, on ne vit respirer à la surface du globe que ce qu'il y avait de plus ardent et de plus vigoureux dans notre race, les êtres bâtis à chaux et à sable ou bien ceux dont l'exceptionnelle vertu morale rachetait la relative faiblesse physique. À l'origine de toute destinée, il y avait une victoire. Quoi d'étonnants si ces générations de vainqueurs constituèrent des sociétés viriles, nourries de concepts positifs dont la base était, en dernière analyse, l'amour de la vie, le respect de soi ²».

Mais il n'en est plus ainsi aujourd'hui et l'Homme en s'ingéniant à nier la nature et sa sélection cruelle en devient contre-nature, il met donc en danger son existence :

« Vint une époque où la science, à force d'ingéniosité sauva cependant presque tous les autres... De dix nouveau-nés, huit furent autorisés, tout au moins, à franchir le portique de la jeunesse. Magnifique progrès, à certains égards : la maternité et la paternité cessaient d'être une sorte de lugubre loterie. Sur ce changement prodigieux dans l'ordre du monde, nul ne songe évidemment à revenir ; Néanmoins, il est permis de se demander si les plus funestes conséquences n'en sont pas sorties. [...]. Depuis deux cents ans, ce qui a formé peu à peu le fond de n'importe quelle société, ce sont les "mals nés", les condamnés à mort pour crime de vitalité insuffisante et sauvés par miracle... Depuis cent ans, ceux-là constituent même la quasi-totalité de la population européenne. D'autant que la restriction volontaire des naissances a réduit en valeur absolue le nombre de "biens nés". Sur dix possibles, on empêche cinq autres, quatre vont au-delà de l'enfance, alors qu'un seul d'entre eux eût été naguère épargné par la sélection naturelle. Cela signifie que, des cinq, ou six cent millions de blancs qui habitent l'ancien continent le quart seulement eut vécu ; en compagnie d'un nombre égal d'individus non moins vigoureux et lucides auxquels les disciples de Malthus ont refusé d'être. Au lieu de groupes homogènes généralement sains, nous nous trouvons en présence de foules hétéroclites où domine le type inquiet, le type chétif, d'organismes à demi défailants, en qui persistent une espèce de découragement originel, une "mauvaise conscience" du souffle et de la pensée. ³»

Les progrès de la médecine sont donc un péché d'*hybris* contre la nature qui se retourne contre l'Homme en le condamnant à la médiocrité. La médecine doit donc se donner un autre but que de sauver ou soigner tous les hommes, elle doit s'harmoniser avec les lois de la nature et les défendre contre l'individu si cela est nécessaire. Ainsi faut-il des mesures eugénistes

¹ *La Gerbe* du 4 novembre 1943, Entre nous.

² *La Gerbe* du 18 mai 1944, Le règne des âmes faibles, par Robert Poulet

³ *Idem.*

pour préserver la population française d'une déchéance. D'un autre côté la médecine doit aussi acquérir un rôle plus grand avec les individus sains. Jean Lasserre détaille le rôle de la médecine :

« Dans la France de demain, la guérison doit être à la portée de tous et le droit de guérir égal pour tous. [...] la médecine doit être également préventive. Elle s'appelle alors tout simplement l'hygiène. [...] au fond l'hygiène peut être considérée comme une médecine qui dispenserait les hommes d'avoir recours à la médecine. Il faut à la France de demain une hygiène absolue, parfaite.¹ »

Ainsi passe-t-on de la médecine à l'hygiénisme qui doit devenir un véritable service public. Cet hygiénisme s'ancre aussi dans une nouvelle éthique et de nouveaux comportements qui permettent un meilleur épanouissement, ainsi selon Jean Reno-Bajolais :

« Les caractères anatomiques de l'Homme nous permettent de savoir que, si l'homme du début devait, pour vivre, manger comme nous le devons, il ne pouvait être que végétalo-fruitarien. Voilà la grande cause primordiale de la décadence humaine et de la race française en particulier, qui est gourmande, éthylique et tabagique² ».

Si l'homme suivait ce régime végétarien la durée de vie moyenne serait de 145 ans selon lui. Et de même *La Gerbe* valorise la pratique du naturisme, loisir allemand s'il en est, ce qui est plutôt surprenant de la part d'un hebdomadaire français et catholique :

« La science nous démontre que l'homme, pour se bien porter, doit se nourrir d'aliments simples : légumes, céréales, fruits en grande partie crus, bien mûrs et propres. Naturiste, mon frère, travaille à la suppression absolue de l'alcool et du tabac, causes de désharmonie morale et physique. Tu dois être beau, fort, sain, mais ces avantages innés, ou acquis ne doivent te rendre ni fat, ni égoïste, ni orgueilleux³ ».

Le but de cette éthique hygiéniste, végétarienne et naturiste est bien le retour à l'état où l'homme retrouve l'unité primordiale avec la nature. En un mot, il s'agit pour l'homme de retrouver l'Eden perdu. Car cette vision ne s'accommode pas seulement avec le panthéisme, il peut aussi faire l'objet d'une lecture chrétienne. Ce que fait Robert Vallery-Radot en commentant *L'évolution régressive*, de Georges Salet et Louis Lafont. Ces deux auteurs expliquent benoîtement qu'ils ne reconnaissent pas la loi de l'évolution darwinienne et qu'ils pensent au contraire qu'il a bien existé un âge d'or où l'homme était en harmonie avec la nature :

¹ *La Gerbe* du 18 février 1943, La médecine de demain par Jean Lasserre

² *La Gerbe* du 1^{er} mai 1941, La cuisine, laboratoire de beauté et de régénération raciale, par Jean Reno-Bajolais

³ *La Gerbe* du 1^{er} août 1940, Le naturisme et les jeunes, de Maurice Morel

« Ils émettent l'hypothèse, qui va rejoindre l'enseignement de toutes les traditions ésotériques, qu'il y aurait eu avant les bouleversements géologiques, avant l'ère primaire, un âge d'or où l'homme n'aurait connu ni le péché ni par conséquent la mort. L'homme, alors maître de la création, était ce Rama, cet Osiris que nous révèlent les légendes sacrées.¹»

Ainsi, le sens de l'histoire n'est pas l'évolution mais la régression à cause du péché originel. L'histoire de la nature est donc celle de la Chute, l'homme entraînant toute chose avec lui :

« Jamais le supérieur ne naît de l'inférieur, jamais l'animal ne secrète l'ange. [...] Ce n'est pas l'animal qui est devenu progressivement homme, écrivent MM. Salet et Lafont, c'est l'homme dans des races peut-être plus coupables que les autres, qui a rétrogradé vers l'animalité. [...] Par ses désordres, l'homme aurait entraîné tout le système cosmique dans sa dégradation progressive. La Genèse fait allusion à cette solidarité de l'univers et de l'homme lorsqu'elle dit qu'avant le Déluge, l'homme avait corrompu sa voie et que la terre était remplie de violences.²»

En effet le racisme n'est pas qu'une science, il doit être compris comme une mystique. C'est le seul matérialisme historique qui permette de maintenir l'idéalisme au cœur de la définition de l'Humanité. Ce que Châteaubriant voit dans le racisme, c'est aussi le mot d'ordre de régénération qui serait au cœur de l'esprit germanique. Le racisme est un effort constant de sacrifice, de volonté d'amélioration de la personne humaine :

« Dans l'esprit germanique, l'idée de race est connexe de l'idée de régénération. Luther voulut régénérer le christianisme. Cette idée nous la retrouvons encore chez les grands classiques, Goethe, Schiller, qui cherchèrent dans l'hellénisme les principes d'une édification tout intérieure de la personne humaine, nous la retrouvons dans Fichte, qui proposa son idéalisme transcendant, comme miroir dans lequel la personne allemande ressaisirait son vrai visage, purifié de tous les alliages étrangers. Nous la trouvons chez Richard Wagner qui proclame la régénération de la race par la renaissance du mythe héroïque. Nous la trouvons chez Nietzsche enfin, qui, dans un même désir de régénération, proposa le surhumain³».

¹ *La Gerbe* du 24 février 1944, La Bête ou les dieux par Robert Vallery-Radot

² Ibid.

³ *La Gerbe* du 23 septembre 1943, Deux visages, conférence d'Alphonse de Chateaubriant, par Guy Harveng

B. Les patries charnelles

Cette attention scrupuleuse portée à la race a évidemment une grande importance pour envisager la construction politique de l'Europe future. Celle-ci doit s'ancrer dans la volonté de respecter et de protéger la race aryenne et les différentes ethnies européennes. C'est pourquoi *La Gerbe* adopte unanimement la position régionaliste contre le jacobinisme centralisateur. Pourtant, il y a là encore, une différence de degrés dans ces revendications régionalistes. Robert Sexé et Marc Augier se prononcent franchement pour l'autonomie voire l'indépendance des provinces contre le modèle de l'Etat-nation. Ils vantent ainsi les mérites et les particularismes des provinces françaises en différents articles sur la Bretagne, qui a fait beaucoup parler d'elle et de son indépendantisme pendant l'été 1940, mais aussi sur le Pays Basque, région très revendicatrice aussi. Ce qui définit une province ce n'est pas le maillage administratif qui n'est que purement théorique c'est la réalité pragmatique de la race :

« Sur le chapitre "Bretagne" les manuels de géographie sont curieusement unanimes. Leur verdict se formule ainsi : la Bretagne, Armor, pays de la mer, est une individualité morale et ethnique. Elle fut une individualité politique. Domaine de la race celtique, celle-ci y garde plus longtemps qu'ailleurs sa conscience nationale¹ ».

Là encore l'argumentation s'appuie *a priori* sur la politique du Maréchal Pétain qui veut :

« Fonder le patriotisme sur des réalités tangibles et directement perçues. Par l'enseignement des traditions, histoire locale, folklore, parler local, rattacher l'enfant à ses ancêtres et rendre à tous l'orgueil de leur état et la fierté de leur province² ».

Marc Augier veut aller plus loin que le provincialisme traditionnel, défendu par les monarchistes. Il faut donner toute son importance au problème de la race et reprendre pour la France la théorie du *Blut und Boden* :

« Il importe de donner au problème racial posé par les Basques toute son ampleur pour le jour où s'établira en Europe la paix des peuples. Si les responsables de cette paix rêvent d'une Europe basée sur la noblesse du sang et du sol, nous ne viendrons pas les mains vides avec des Basques, des Bretons, des Normands, des Burgondes, avec le souvenir de Vacher de Lapouge, et de Gobineau³ ».

¹ *La Gerbe* du 29 août 1940, Notes de voyages en extrême-occident, Robert Sexé

² Ibid.

³ *La Gerbe* du 6 septembre 1941, A la recherche des forces françaises, par Marc Augier

Or la race s'établit aussi dans la sauvegarde de ses traditions. Marc Augier s'oppose ainsi à la francisation linguistique de ces provinces, reniant ainsi l'unité de la nation française. Parce que la langue est la meilleure expression du génie d'un peuple :

« Elle est née, elle a grandi toute entière, au contact de la vie rurale et pastorale. Elle est chose vivante, liée au sang et au sol. C'est la pièce maîtresse, la clef de voute, de la civilisation des Basques. [...] A mon sens si le gouvernement de Vichy était résolu à faire de nos provinces autre chose que des musées de folklore, il faudrait enseigner le basque dans les écoles au même titre que le français, recruter les fonctionnaires dans le pays même, encourager une presse et une littérature propres aux Eskual-dunak.¹».

La France n'est qu'une unité théorique qui rassemble en elle des identités diverses et bien plus tangibles :

« Personne n'a donc encore compris que le Français n'était que le dénominateur commun de tous ces petits peuples de haute tradition et de grandes vertus ? Personne n'a donc compris qu'il n'y aura plus de réalité française lorsqu'il n'y aura plus de réalité basque, normande, bretonne, bourguignonne, si l'on enferme dans cette expression de "réalité française" une certaine essence précieuse et le sel même de notre terre et de notre vie ?

J'espère que ce que l'Allemagne défend sur ce front de mer [...] ce sont toutes les petites fleurs de la terre européenne² »

Il est tout de même assez étrange de constater que Marc Augier célèbre avec autant d'enthousiasme le peuple basque, pour lui « la tradition de ce pays est purement nordique, singulièrement proche des mœurs germaniques et scandinaves qui ont remis en honneur la traditionnelle morale d'Occident³ », or même si le Pays basque arbore une svastika comme emblème, Marc Augier doit pertinemment savoir que les Basques ne sont pas du tout Aryens, puisqu'il en connaît la langue. Pour lui : « si le basque se situe au sommet de la hiérarchie des peuplements, c'est parce qu'il a conservé son unité raciale, ses coutumes patriarcales, et la pratique de sa langue⁴ ». Il est donc peut-être en cela plus barrésien qu'il ne veut l'admettre. Le critérium de la dignité d'un peuple n'est pas la valeur de son sang dans la hiérarchie des races, mais bien le respect de « la terre et les morts », ce qui compte c'est la préservation de son génie, de son « moi » contre l'étranger. Il ne mélange donc pas son sang avec les autres peuples, mais surtout il préserve la mémoire et la culture léguée par les morts, ce que peut recouvrir le mot de patriarcat ici.

¹ Ibid.

² Ibid.

³ Ibid.

⁴ *La Gerbe* du 2 octobre 1941, La recherche des forces françaises par Marc Augier

Tous les rédacteurs n'envisagent pas cette large autonomie provinciale, au contraire l'heure semble plutôt à la réaffirmation de l'unité nationale. Camille Fégy juste après le reportage de Marc Augier en Bretagne, s'emporte contre les dérives indépendantistes :

« Il n'y a pas aujourd'hui une parcelle de territoire qui souhaite se séparer de la mère patrie, ni profiter du malheur commun pour s'affranchir des liens du sang. Nous ne sommes pas un peuple de rats pour abandonner le navire menacé de naufrage¹ ».

L'unité de la France n'est pas mise en péril par les Allemands, au contraire :

« Le vainqueur a respecté et continue de respecter l'unité française. C'est qu'il connaît aujourd'hui la force merveilleuse de la Grande Allemagne où chaque province fait le génie de la race allemande. Il n'est meilleur allemand qu'un bon bavarois. De même un bon Breton ne peut-être qu'un bon Français. C'est en étant tous de bons nationaux que nous deviendrons de bons européens² ».

Ceci dit à l'heure où l'Alsace et la Lorraine sont annexées *de facto* au Reich et où des milliers de Français sont exilés de leurs foyers. Camille Fégy réintroduit donc contre les ethno-régions la volonté de conserver l'unité nationale. On voit bien en quoi il s'oppose résolument à Marc Augier. Le Breton n'est pas le seul support tangible d'une identité française artificielle et vide, au contraire le Breton n'est que l'inscription singulière d'une existence française plus vaste et plus réelle puisqu'elle constitue l'essence même de chaque type régional. *La Gerbe* s'ingénue alors à prouver la fidélité des régions françaises à la nation. Et Jean Lasserre retourne chez les Basques qui loin de défendre leur race et leur spécificité se proclament résolument Français :

« On a parfois parlé d'une autonomie du pays basque, d'une autonomie de la Navarre reconstituée... Mais nous n'avons jamais pris l'autonomisme bien au sérieux. Nous savons très bien que, peu exigeants, nous pourrions nous suffire à nous-mêmes, comme bien d'autres, mais si nous tenons à nos langues, à nos coutumes, à nos habitudes, cela ne va pas plus loin. Nous ne sommes pas fous. De fait tels que nous sommes placés, nous aurions pu, parfois, avoir envie de tourner le dos au reste du pays et, parfois encore, nous ne nous en serions pas trouvés mal. Mais voilà. Basques ou Béarnais, nous sommes des Français !³ »

De même la Corse fait-elle l'objet d'un reportage, son insularité et la préservation jalouse de ses traditions la faisait-elle suspecter de vouloir son indépendance. Les revendications italiennes à son sujet pouvait aussi interroger les continentaux sur ce que la Corse pouvait bien désirer. Mais la Corse est bien française, elle est même unanimement maréchaliste :

¹ *La Gerbe* du 9 octobre 1941, Unité, par Camille Fégy

² Ibid.

³ *La Gerbe* du 8 octobre 1942, Basques et Béarnais, par Jean Lasserre

« Quand on arrive en Corse, on fait état de toutes les affiches "vive Pétain, vive la France ». La Patrie, ce n'est pas son éloignement par la distance qui la fait aimer moins. On la respire partout, ici. Il n'y a pas de paysans, si perdus soient-ils dans la montagne, qui ne sachent parler français, aussi bien et mieux que ceux d'autres provinces de la métropole¹».

Là encore l'importance de la langue prend toute son ampleur. Parler français c'est évidemment participer de la nation française. Il y a donc une réelle discussion autour de la langue comme facteur d'identité nationale et au-delà sur la validité du principe de nation.

La réflexion sur la France sert évidemment une réflexion plus large sur la forme de l'Europe. Si la nation française n'existe pas et qu'il n'y a que des ethnies très différentes artificiellement regroupées, alors l'Europe pourrait s'envisager comme une fédération d'ethnos-régions, ce pourquoi Marc Augier plaide avec résolution. Mais si la nation existe alors l'Europe doit s'envisager comme une fédération de nations indépendantes. La contradiction apparente semble pouvoir se résoudre si on veut bien abandonner la définition française de la nation, telle qu'énoncée par Renan et plutôt se tourner vers la définition allemande de la nation, qui tolère mieux le fédéralisme. Une nation c'est une communauté de sang et de culture, de langue. Pour reprendre les termes de George Montandon, l'ethnie française est multiraciale, ce qui n'entache ni sa dignité ni sa cohérence, mais elle est aussi structurée par une même culture partagée. L'unité européenne se fait donc dans cette superposition d'échelles, provinciale, nationale, européenne, qui respecte les différentes échelles raciales de sous-races, d'ethnies et de grand' races.

¹ *La Gerbe* du 20 janvier 1940, La Corse est fidèle, par Georges Martin

II. La fédération européenne

Si la race est l'élément fondateur d'une communauté, il semble qu'elle doive quand même s'épanouir dans le cadre de la nation. L'Europe ne doit pas se passer de l'échelle nationale. Il faut donc définir les relations internationales au sein de l'Europe unifiée sous domination allemande.

A. L'hégémonie allemande

Dès le premier numéro de *La Gerbe*, Jean Giono déclare que « nous passons au rang de nation de second plan ¹ ». C'est cette conscience d'un déclassement français qui impose la nécessité vitale de choisir à quelle puissance se vouer. Or il semble à nos rédacteurs que la meilleure puissance qui puisse défendre et organiser le continent soit l'Allemagne de Hitler. L'Allemagne a autant le mérite pour elle que la force, qui fait office de droit suprême, elle peut donc tout exiger :

« Par son prodigieux redressement politique, économique, social, par la maîtrise avec laquelle elle s'est libérée de l'oppression de Versailles, en libérant du même coup d'autres peuples opprimés, par l'immense service qu'elle a rendu à tous en restaurant les valeurs d'ordre et de discipline, en exaltant le sens social - c'est à dire exactement ce dont l'Europe nouvelle a besoin - l'Allemagne s'est acquis le droit de marcher à la tête du grand mouvement pour la libération et l'organisation de l'Europe. Et ce droit qu'on le lui reconnaisse ou le lui conteste, coûte que coûte, elle l'exercera, puisqu'elle a la force.² »

L'Allemagne a la tâche d'organiser l'Europe, et certes tous les rédacteurs se font à la nouvelle domination militaire allemande. Mais il reste à voir quelle forme politique adopter pour bâtir cette nouvelle Europe. Une chose semble acquise : il ne faut pas réitérer les erreurs du passé.

« La réalisation du rêve de l'unité européenne a déjà été tentée sous divers formes dans le passé, mais toutes ont abouti, jusqu'ici à des échecs. On l'a tentée par l'hégémonie d'un seul et cette hégémonie s'est effondrée. On l'a tentée par une fédération de démocraties et cette fédération s'est disloquée. On ne peut y revenir aujourd'hui que par une hiérarchie d'empires. On ne doit donc pas écarter les idées de nationalisme et d'impérialisme, mais celles-ci doivent contenir un sens et un contenu nouveau.³ »

¹ *La Gerbe* du 11 juillet 1940, Interview de Giono sur sa mobilisation

² *La Gerbe* du 5 décembre, Devant l'Allemagne par Charles Albert

³ *La Gerbe* du 29 octobre 1942, Une déclaration de M. J Benoist-Méchin, volontés premières

L'exemple politique allemand sert de référence pour penser l'union de l'Europe, en passant de l'organisation de l'Etat à l'organisation européenne. A l'image de l'Etat populaire réformé qui ne reconnaît ni l'individu ni la démocratie, le concert des nations ne saurait redevenir la cacophonie démocratique et bourgeoise tel que les rédacteurs de *La Gerbe* conçoivent la SDN :

« De même qu'un Etat fort et sain ne se constitue pas sur une poussière d'individus libres et irresponsables, de même la communauté européenne ne se constituera pas sur une poussière de nations libres de choisir chacune son destin individuel. L'anarchie européenne a failli livrer les peuples à la subversion bolchévique. Il faut, d'une nécessité vitale, que l'anarchie européenne, née de la liberté abusive, cesse et fasse place à la communauté européenne, à une cité hiérarchisée, à un consortium de peuples responsables.¹»

Il s'agit donc de former une fédération d'Etat dirigée par l'Allemagne car : « point de fédération sans hégémonie. L'égalité n'existe pas.²» Il n'est pas choquant que l'Allemagne prenne la tête de cette fédération européenne grâce à sa victoire. L'Allemagne forme grâce à son économie, sa démographie et son régime un nouvel empire considérable. Dans tous les cas l'organisation continentale est la forme politique et économique qui doit nécessairement se réaliser à l'issue de la guerre, quelle que soit la puissance dominante, et il ne faut donc pas se faire d'illusion :

« Les gens qui sont contre l'Allemagne, parce qu'ils se disent contre toute hégémonie, besognent dans le néant. Il y aura, en tout cas, une hégémonie sur l'Europe. Et ce ne sera évidemment pas la nôtre, étant donné notre affaiblissement, la petitesse de notre population. Il y aura une hégémonie comme il y en a toujours eu, mais beaucoup plus stricte. Car il sera évidemment impossible de revenir aux petites autonomies nationales, aux frontières économiques. Il faudra une forte autorité pour nourrir trois cent millions d'hommes affamés et fatigués, organiser l'autarcie eurafricaine, organiser le socialisme continental.³»

Pourtant le terme hégémonie n'est pas forcément le plus approprié, il fait trop référence à une situation passée qui ne rend pas compte de la nouveauté de la domination allemande, Alphonse de Châteaubriant essaye de vulgariser la théorie politique nationale-socialiste, en rapportant les paroles d'un officiel nazi, dont l'identité ne nous est pas dévoilée :

« Sur ce sujet, nous rapportons ce qu'élucidait hier, devant nous, une personnalité appartenant à l'élite du monde politique de Berlin : "l'Allemagne conçoit un état général futur dans l'équilibre duquel son action prépondérante ne s'exercera pas sous la forme d'une hégémonie, le mot hégémonie impliquant

¹ *La Gerbe* du 17 juin 1943, La paix dans l'honneur par P. Demasy

² *La Gerbe* du 14 novembre, Pensées urgentes par Drieu la Rochelle

³ *La Gerbe* du 19 juin 1941, Encore des vérités désagréables, Pierre Drieu la Rochelle

une contrainte souveraine étrangère exercée du dehors et d'en haut : mais une "Führung", ou direction assurée du dedans dans l'harmonie réalisée de toutes les parties et fractions de l'ensemble". Le mot hégémonie, le mot et la chose, appartiennent au vocabulaire de ce qui est déjà l'ancien monde. La différence peut, au premier abord, n'être pas sentie, elle est immense.¹ »

En cela Alphonse de Châteaubriant a raison, il existe une grande différence entre le principe d'hégémonie et le *führerprinzip*, qu'il explicite assez bien. L'hégémonie peut se comprendre comme un rapport hiérarchique et d'influence extérieure, c'est avant tout une contrainte. La *Führung* au contraire est l'expression de la nécessité vitale de la communauté, elle vient donc du peuple lui-même, mais non pas de sa volonté artificiellement exprimée dans un bulletin de vote, c'est une volonté biologique qui s'exprime. Le *Führer* répond donc à l'exigence naturelle de la communauté et il doit évidemment en être issu pour la comprendre. Ainsi le *Führer* est l'élu de la nature, parce qu'il est le plus fort ou que c'est en lui que la voix de la race trouve le plus d'échos. Il doit exister un lien mystique entre la communauté et son *Führer*, qui fait qu'il sait ce qui est bon, juste et nécessaire pour la communauté dont il a la charge. Si cela est théoriquement admis par le national-socialisme pour conceptualiser le lien qui unit Adolf Hitler à la société allemande, il est plus complexe de dire que ce principe doive gouverner les relations internationales. Cela présuppose d'abord l'unité raciale de la communauté et tous les peuples d'Europe ne sont pas Aryens, bien que cela soit le cas pour la France. Cela demande aussi une certaine égalité entre les membres de la communauté, et un principe d'adhésion et de libre consentement à l'autorité du chef, or il ne semble pas acquis que l'Allemagne abandonne vraiment tous les bénéfices de sa victoire militaire. La meilleure image que les rédacteurs de *La Gerbe* aient trouvée pour illustrer ce « *führerprinzip* » mal connu et sûrement mal compris des Français est l'image de la Table ronde de la légende arthurienne. Tous les chevaliers sont invités à la table selon leur valeur et leur mérite, tous égaux et fraternels, d'où la rotondité de la table, et tous traversés de la même mystique sont invités à remplir une mission sacrée : sauver le sang. Robert Vallery-Radot décrit cette Europe ainsi :

«Voici l'heure de la III^{ème} Europe qui s'annonce, l'Europe communautaire qui ne niera pas les patries comme l'Internationale juive, mais les accueillera toutes à la table du Graal avec leurs noms, leur vocation personnelle, leur héritage historique. Ne dressant plus classe contre classe, comme le capitalisme ou le communisme marxiste, elle saura hiérarchiser dans chaque branche du travail les valeurs professionnelles et restituera l'usine ou l'atelier à la communauté qui les enrichit par son travail solidaire. Voici la III^{ème} Europe qui ne concevra pas la représentation du peuple en additionnant de petits carrés de papier déposé dans une urne truquée, mais lui donnera droit de s'exprimer tel qu'il est

¹ *La Gerbe* du 10 octobre 1940, L'or de l'or par Châteaubriant

réellement dans ses métiers et des provinces. Toutes les nations qui composent cette Europe se sentiront les membres d'une même famille illustre qui a connu maintes brouilles entre frères et sœurs, parents et enfants, ainsi que toutes les familles humaines, mais dont chacune a contribué, par ses guerres comme par ses mariages, à forger de concert cette unité.¹ »

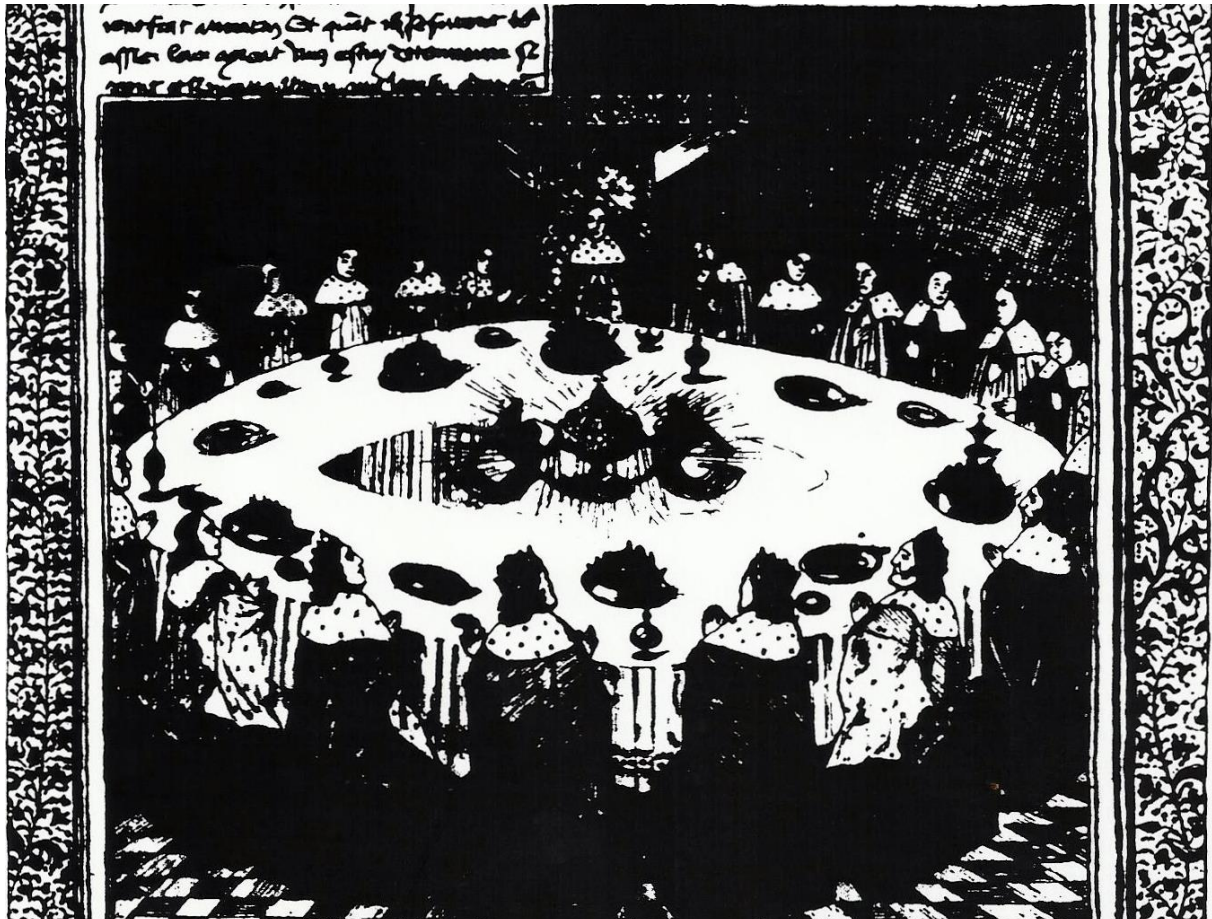


Figure 16 : La table du Graal

Ce qui donne une première idée de cette fraternité raciale à venir, ce sont les traités européens qui ouvrent une réorganisation politique de l'Europe, dans un respect fraternel des différentes nations. D'abord le pacte tripartite et ses élargissements à la Hongrie, la Roumanie, la Slovaquie, la Bulgarie, la Croatie. Ainsi que le pacte d'amitié Germano-Turc. Cette réorganisation de l'Europe se fait dans le respect des Etats souverains, bien qu'il soit clair à chacun que l'Allemagne assume sur eux une prédominance incontestable. Les rédacteurs de *La Gerbe* espèrent donc pouvoir faire rentrer la France dans ce concert des nations apaisé autour de l'Allemagne. L'entrevue de Montoire, les protocoles de Paris montrent la magnanimité des Allemands et laissent présager de bons espoirs pour la paix future :

¹ *La Gerbe* du 1^{er} juillet 1943, Naissance de la IIIe Europe par Robert Valléry-Radot

« L'assouplissement de la ligne de démarcation, l'atténuation du contrôle imposé aux correspondances familiales, la détente économique entre les deux zones tout cela, évidemment, n'est peut-être qu'un détail par rapport au futur traité de paix et à l'organisation prochaine du continent ¹».

C'est dans la compréhension de ce qu'est le *führerprinzip* appliqué à l'ordre international que l'on comprend mieux l'entêtement de Châteaubriant pour la domination allemande de l'Europe. C'est par sa conscience raciale que l'Allemagne s'est levée pour constituer l'Europe et endiguer le bolchévisme, l'instinct biologique parle à travers elle, elle est donc la plus apte à prendre des décisions pour les nations non encore conscientes de la lutte raciale :

« L'Allemagne sait ce que veut la France. Elle le sait parfois mieux que la France ! Son génie lui permet de le savoir. [...] L'opinion ne peut pas suivre... tant pis ! L'opinion ne voit pas !... Tant pis ! L'opinion ne sait pas !... tant pis ! Comment de grands actes politiques, qui sont en rapport avec les plus grands actes révolutionnaires du Cosmos, dépendraient-ils de l'effroyable valeur dominante que créent pratiquement l'ignorance obtuse et l'indifférence stupide des masses !... L'Allemagne, elle, veut cette Europe, non pas comme quelque chose qu'on veuille fabriquer avec ses propres mains mais parce qu'elle est elle-même cette Europe, le cœur de cette Europe, et qu'à travers elle, à travers son évolution propre, c'est cette Europe qui veut être. Cette formation est la grande nouveauté des temps actuels.² »

Il faut donc envisager les existences nationales comme dépendantes d'une existence biologique et raciale. *Sub specie aeternitatis*, c'est à dire à dire sous le regard de la race, les nations européennes sont interdépendantes et consubstantielles. C'est ainsi qu'il faut comprendre une phrase de Châteaubriant qui a été beaucoup reprise et commentée :

« L'Europe aujourd'hui c'est l'Allemagne, et si bizarre ou si "fantastique" que puisse paraître cette assertion aux yeux des gens dont le langage est en retard sur les réalités, en même temps que l'Europe c'est l'Allemagne, l'Allemagne c'est la France. La France et l'Allemagne, aujourd'hui devant l'avenir, c'est même chose !³»

L'Allemagne c'est la France, parce que les deux peuples sont Aryens et doivent lutter pour le salut de la race. Et que si l'Allemagne venait à perdre le combat contre le bolchévisme, l'Allemagne comme la France serait balayées par l'invasion slave, Châteaubriant veut clamer avec force sa conviction : « PLUS D'ALLEMAGNE ?.. PLUS DE FRANCE !⁴».

¹ *La Gerbe* du 5 mai 1941, Le fait de la semaine par G. Albert-Roulhac

² *La Gerbe* du 19 novembre 1942, La France et l'Afrique, compte rendu conférence de Châteaubriant le 14 salle Pleyel

³ *La Gerbe* du 11 février 1943, La situation, par Alphonse de Châteaubriant.

⁴ *La Gerbe* du 16 septembre 1943, L'esprit de la Gerbe, par Alphonse de Châteaubriant

B. Frontières de l'Europe

L'Europe se construit avant tout sur une amitié des peuples. Philippe de Zara plaide pour que les Français aient une meilleure connaissance de leurs voisins, l'Europe ne peut pas se construire dans l'ignorance :

« Chassons donc une fois pour toutes nos préjugés et nos rancœurs et mettons-nous honnêtement à l'étude de l'Italie et du fascisme. Si l'Europe doit se faire, il ne saurait exister entre les nations libres dont elle sera composée d'ignorances volontaires des unes à l'égard des autres.¹ »

La Gerbe propose à ses lecteurs, notamment dans la rubrique, « présences européennes », des reportages sur les nations étrangères, qui visent à les édifier sur ce continent en voie de fascisation globale. Ce qui nous permet d'établir une petite géographie mentale de l'union européenne sous domination allemande et de nous interroger sur la position et le rôle de la frontière européenne. Il s'agit de savoir très simplement si l'union européenne recouvre le continent européen ou non. Nous allons étudier cette géographie en parcourant l'Europe d'Ouest en Est.

Tout d'abord les nations ibériques jouissent évidemment d'une grande publicité au sein de *La Gerbe*. Le Portugal de M. Antonio de Oliviera Salazar y jouit d'une bonne publicité. Salazar fait l'unanimité : c'est un lecteur de Maurras et de la Tour du Pin, économiste technocrate, antilibéral et antidémocrate, fervent catholique, il représente l'idéal politique de *La Gerbe*. On se demande :

« Où puise-t-il sa force et sa récompense ?

N'hésitons pas à l'écrire : dans la foi religieuse. Laïc intégral, au sens où l'entend l'Eglise, il sépare nettement l'Etat des influences ecclésiastiques mais sa foi est profonde et active. Les princes de l'Etat nouveau portugais sont, constitutionnellement, ceux de la religion chrétienne, mais le gouvernement n'est pas clérical. L'ascétisme du chef n'intervient que moralement dans la vie du pays, et ne s'exerce pas sur les consciences qui demeurent pleinement libres. Ce qui donne, à coup sûr, à cette dictature, un caractère profondément original.²»

Salazar préserve les libertés fondamentales, mais ancre son règne dans les valeurs chrétiennes qui sont le fondement de l'Europe future. Son voisin espagnol fait aussi l'objet de plusieurs articles touristiques visant à promouvoir le régime de Franco. On vante son œuvre sociale, là encore son catholicisme, et l'influence très importante que l'Espagne pourra reprendre en Amérique latine. La neutralité ibérique n'est pas du tout un frein à la construction européenne,

¹ *La Gerbe* du 6 mai 1943, Connaissance de l'Italie, par Philippe de Zara

² *La Gerbe* du 26 août 1943, Images du Portugal, par Philippe de Zara

ce n'est pas un enfermement dans un nationalisme étroit. Au contraire, en tant que jeune nation fasciste, ayant fait sa révolution seule, l'Espagne a un grand rôle à jouer dans l'Europe future et Franco en a conscience :

« Car s'il nourrit les conceptions de l'hispanité, dont je parlais l'autre jour, il n'en perçoit pas moins la nécessité d'intégrer tous les pays du vieux continent dans un vaste complexe européen au sein duquel l'Espagne justement parce qu'elle a su comprendre une des premières et réaliser déjà sa révolution, obtiendra une place qu'elle n'avait pas pu trouver parmi les puissances au cours du XIXe siècle.¹ »

Ce qui met quand même la France en danger quant à son protectorat marocain, revendiqué par Franco.

La France, dont le rôle dans l'Europe future a déjà été longuement commenté, doit trouver sa place non seulement d'interface maritime mais aussi de frontière européenne contre l'Amérique hostile. Les frontières nationales doivent être doublées et renforcées par les frontières européennes. Ainsi de la côte française qui se voit hérissée d'un mur aux proportions impressionnantes et aux armes dévastatrices :

« Tout le monde sait que cette ligne de feu, d'acier, de ciment armé, ces fortifications et ces barrages vont, sans interruption aucune, du cap nord jusqu'à Bidassoa, canons lourds, champs de mines, casemates, lance-flammes, tourelles blindées.² »

Ce mur, construit par l'organisation Todt, n'est pas seulement français, il représente la nouvelle frontière européenne qui se dessine :

« Ce que j'ai vu en fait, c'est la muraille de l'Europe, car c'est bien ainsi qu'un soir, au dîner, la définissait un général qui commande un des secteurs les plus importants.

- ce mur dit-il, ce n'est pas un mur allemand : c'est un mur européen...

Ce mur de l'Ouest il a une âme, et cette âme est émouvante et grandiose, et cette âme du mur de l'Ouest, ce sont les hommes du mur de l'Ouest.³ »

¹ *La Gerbe* du 8 avril 1943, Le général Franco, paladin de l'anticommunisme, par Pierre Daye

² *La Gerbe* du 20 mai 1943, Le mur de l'Ouest, choses vues, par Jean Lasserre

³ Ibid.



Figure 17 : Le mur de l'Atlantique

Le mur de l'Ouest est ici dessiné comme une muraille médiévale, ce n'est pas son versant technologique et moderne qui est accentué, mais au contraire il faudrait le voir comme un mur millénaire, autant dans la perspective du passé que celle de l'avenir. Ce qui a tenu dans le passé, tient dans le futur. On retrouve ici autant la thématique médiévale très prégnante que la thématique du Reich millénaire assurant sa défense. Un soldat allemand, l'arme à la main, assure la surveillance le regard plongé vers l'Ouest. S'il est comme fondu dans le paysage c'est qu'il s'efface devant l'œuvre que l'Allemagne a construite non pour elle mais pour l'Europe et qu'il s'efface dans l'accomplissement de son devoir. Car c'est contre lui que viennent se briser les vagues déchainées qui assaillent le mur, métaphore somme toute traditionnelle d'une invasion armée.

Même la proverbiale neutralité helvétique doit être remise en cause par la construction de l'union européenne. La Suisse doit s'engager dans la construction européenne, parce qu'elle fait partie de ce continent, l'argument géographique est ici majeur. Si l'union européenne doit se confondre avec le continent européen, la Suisse ne peut pas désertier cette construction. Jean Marche commente le point de vue sceptique des Suisses sur la construction de l'Europe, mais étonnamment, il assure que chaque nation est libre de choisir sa constitution politique, la démocratie suisse n'est donc, théoriquement, pas en danger :

« Pour eux adhérer à l'idée d'une nouvelle Europe c'est sacrifier d'avance l'idéal politique suisse. Et de là à prétendre que tous les adeptes d'une nouvelle Europe sont des patriotes à tout le moins douteux, il n'y a qu'un pas, déjà franchi par plusieurs. à ces gardiens attardés d'un conformisme myope et désuet, on peut faire remarquer qu'on peut être à la fois un bon Suisse et un citoyen clairvoyant.

Nous savons tous que la conception d'une Europe organisée suppose nécessairement, un ordre, une stabilité politique capable d'assurer dans chaque pays la discipline économique. Cela est une nécessité incontestable. Mais déduire de là que toutes les nations européennes devront fatalement adopter la forme totalitaire de l'Etat est une absurdité. Pour éviter de telles erreurs, il suffirait à l'avenir de situer la discussion sous le signe de l'objectivité et de la sincérité. Il va de soi qu'une démocratie disciplinée, qui saura, aux heures graves, comme le fait actuellement la Suisse, prendre l'allure autoritaire indispensable, offre toujours les garanties d'ordre et de stabilité politique indispensable au maintien de la discipline économique.¹»

L'argument économique est mis en avant pour faire oublier que la liberté démocratique n'existe plus dès lors qu'elle est disciplinée et autoritaire. En outre: « la Suisse va devoir apprendre qu'en certains moments extraordinaires il faut remettre des pouvoirs extraordinaires à des dictateurs comme Rome ou Athènes ²».

Les aléas diplomatiques et guerriers sont aussi l'occasion de rendre hommage à des pays trop peu connus des Français. Ainsi de la Yougoslavie, dont le statut diplomatique est assez chaotique, avant d'être démembrée par le Reich. On commente les adhésions au pacte tripartite, dont la Yougoslavie fut signataire. Ainsi de la Hongrie :

« Au moment où la Hongrie adhère au pacte tripartite et entre ainsi comme élément constituant dans la nouvelle Fédération des peuples de bonne volonté, il nous a paru intéressant de faire connaître au public l'histoire de ce pays³. »

L'engagement de la Hongrie aux côtés de l'Allemagne est, selon Pierre Daye, avant tout racial : « la guerre est surtout un grandiose épisode de la lutte entre le germanisme et le slavisme ⁴». Ce qui permet de revenir sur le statut racial des Hongrois, seule question vraiment digne d'intérêt :

« La Hongrie n'est ni germanique ni slave. Son peuple d'origine asiatique est resté l'un des plus purs, avec son cousin le peuple finlandais, parmi toutes les nations d'Europe. Il est magyar et n'entend point devenir autre chose. L'esprit national est fort vif.⁵ »

¹ *La Gerbe* du 7 octobre 1943, La Suisse îlot de paix, par Jean Marche

² *La Gerbe* du 2 septembre 1943, La Suisse îlot de paix par Jean Marche

³ *La Gerbe* du 28 octobre 1940, Entre la légende et l'histoire : de la Hunnie à la Hongrie et d'Attila à st-Etienne, par Annie Achard

⁴ *La Gerbe* du 15 octobre 1942, Hongrie 1942, par Pierre Daye

⁵ Ibid.

Là encore la non-aryanité du peuple hongrois n'est pas vu comme problématique tant que le sang reste pur, c'est à dire sans métissage.

La Roumanie aussi signataire du pacte tripartite est favorablement représentée, non pas tant pour sa qualité raciale, que sa qualité culturelle :

« La Roumanie fut trop heureuse de pouvoir maintenir ici, dans ce bastion avancé de la latinité, la tradition léguée par ses ancêtres. Avec sa foi chrétienne, elle conserva la langue romane et l'unité de la race qu'elle savait chargée d'une lourde mission.¹ »

Et pourtant la position géographique de la Roumanie ne lui était pas très favorable : « regardez une carte de l'Europe, il n'y a pas de pays plus mal situé que le roumain. À la porte même du monde civilisé² ». La Roumanie fait donc office de frontière culturelle entre l'Europe et la barbarie.

Plus surprenant peut-être, pour Philippe Zara, la Turquie est partie intégrante de l'union européenne. Elle n'est pas signataire du pacte tripartite mais seulement d'un traité de non-agression avec l'Allemagne. C'est que la Turquie est plus profondément européenne que cela, notamment grâce à la révolution d'Atatürk :

« La caractéristique essentielle de la révolution turque, dite kémaliste, du nom de son chef, le *ghazi* Mustapha Kemal pacha, est d'avoir ramené vers l'Occident un pays qu'une décadence séculaire avait asservi à la somnolence asiatique et à la finance internationale.

Kemal sera également vainqueur des superstitions accumulées par des siècles de théocratie islamique. Il dépouillera l'antique Coran de sa gangue de fables et de coutumes désuètes, il abolira le fez symbolique. Il adoptera pour ses écoles et ses journaux l'alphabet latin, il mettra le chapeau haut de forme et l'habit noir pour présider les séances de son Parlement.

Petit à petit, jour par jour, la Turquie s'est muée en Etat européen tandis qu'elle accédait au stade divers de son indépendance totale, dégrevée de toute servitude politique. En même temps, par des négociations multiples, elle affirmait sa double présence en Europe et dans le Proche-Orient. Puissance balkanique, puissance méditerranéenne, puissance principale du Levant, la Turquie moderne est née. Chacun tiendra désormais compte de ses volontés.

Et sa volonté capitale, sa volonté maintes fois affirmée et confirmée, c'est la liberté totale des détroits dont elle est la maîtresse absolue et la gardienne immuable. C'est là proprement sa mission européenne.³ »

La Turquie joue donc aussi un rôle frontière très important : maîtresse des détroits elle est la gardienne de la sécurité européenne contre la puissante flotte britannique. Sa présence dans le cortège des nations européennes n'est pas très étonnante si on prend la peine d'imaginer que

¹ *La Gerbe* du 17 décembre 1942, Roumanie 1942 : par AI. Mateesco-franco

² Ibid.

³ *La Gerbe* du 17 juin 1943, Ankara est en Europe, par Philippe de Zara

tout l'Est européen jusqu'au Caucase appartiendrait à l'Allemagne, que le Moyen-Orient resterait sous protectorat Français et que le Machrek serait donné à l'Italie. Entourée par des puissances européennes, la Turquie ferait nécessairement partie intégrante de la politique européenne.

Ainsi l'Allemagne dominerait une fédération de communauté renouée, basée sur la race dans un jeu d'échelle subtil permettant de préserver un échelon local important, sans renier pour autant l'échelon national. Les différentes communautés d'Europe réunies sous la direction de l'Allemagne veilleraient à la fraternité des peuples sans que cela n'entraîne leur mélange et donc la perte de leurs génies respectifs. L'Europe s'étendrait donc de Lisbonne à Ankara, apportant ainsi la sécurité, la paix et la prospérité.

Conclusion

Ainsi avons-nous montré que les discours dans *La Gerbe* sont dépendants du contexte de production dans la mesure où ils jouissent d'une bien plus grande exposition qu'avant-guerre grâce à la censure qui interdit à toute autre parole de surgir. Pourtant l'emprise politique comme l'emprise économique des Allemands sur *La Gerbe* sont relatives et elles ne semblent pas déterminer la production de l'hebdomadaire et sa ligne éditoriale. Au contraire Châteaubriant, convaincu d'être un national-socialiste orthodoxe refuse une emprise allemande sur son journal. Il semble bien plus déterminant pour expliquer la teneur des discours de *La Gerbe* de se pencher sur une explication sociale, qui d'une part interroge la biographie des rédacteurs et d'autre part s'intéresse aux réseaux de sociabilité qui permettent une acculturation des Français au national-socialisme. Or il apparaît que cette hypothèse est la plus heuristique. Les rédacteurs qui parlent le plus de l'Europe, Alphonse de Châteaubriant, Camille Fégy, Marc Augier, Guy Crouzet, Gabrielle Castelot par exemple, sont très tôt européistes et dans le même temps assez tôt fascinés, au moins, par le national-socialisme.

Il s'agit alors de s'interroger sur les discours européistes eux-mêmes. Les thèmes qui structurent la représentation de l'Europe sont divers. Ils ont une valeur aussi argumentative que simplement assertive. On peut dégager de grandes thématiques telle que la culture, l'économie, la politique, le racisme. Celles-ci doivent être pourtant hiérarchisées entre elles. L'Europe est avant tout pensée en termes esthétiques, éthiques et spirituels, les prismes de l'économie et de la politique n'étant pas développés pour eux-mêmes, et n'étant pas, pour une fois, les arguments phares de la construction européenne. Il semble que le principe racial subsume aussi une part très importante du discours, montrant par-là dans la violence des propositions, une acculturation importante au national-socialisme. Pourtant les différents thèmes abordés montrent des dissensions importantes entre les rédacteurs qui n'envisagent pas l'Europe future de la même façon, certains sont païens, la majorité catholique, certains socialistes, d'autres tenants d'un christianisme social, etc. Pourtant ces différences de sensibilité ne remettent pas en cause la communauté d'intérêt qui unit les rédacteurs de *La Gerbe*. Ils ne sont pas fondamentalement opposés sur le fond mais se divisent quant au degré d'application. Car tous s'accordent sur les mots d'ordre d'une Europe sociale, impérialiste, autarcique et raciste. Bien sûr, il y a parfois des nuances qui sont de violentes oppositions, mais malgré tout le chrétien comme le païen s'accordent dans la nécessité de sauver la race

par exemple. L'un comme moyen de mieux réaliser le christianisme, l'autre comme fin en soi, objet d'une religion autotélique et absolue.

La chronologie joue aussi un rôle très important dans l'élaboration du discours. En vérité, le cours de la guerre justifie la prise de parole mais n'explique pas entièrement le fond même du discours. Ainsi de l'antibolchevisme par exemple : alors que l'URSS et l'Allemagne sont alliées le journal ne peut pas être explicitement antibolchévique, la rupture du pacte germano-soviétique libère donc la parole, mais ne crée pas l'antibolchevisme des rédacteurs. De même, du triomphalisme allemand de 1940 à 1942 on passe à un certain défaitisme jusqu'en 1944 qui change absolument toutes les perspectives sur le discours européiste.

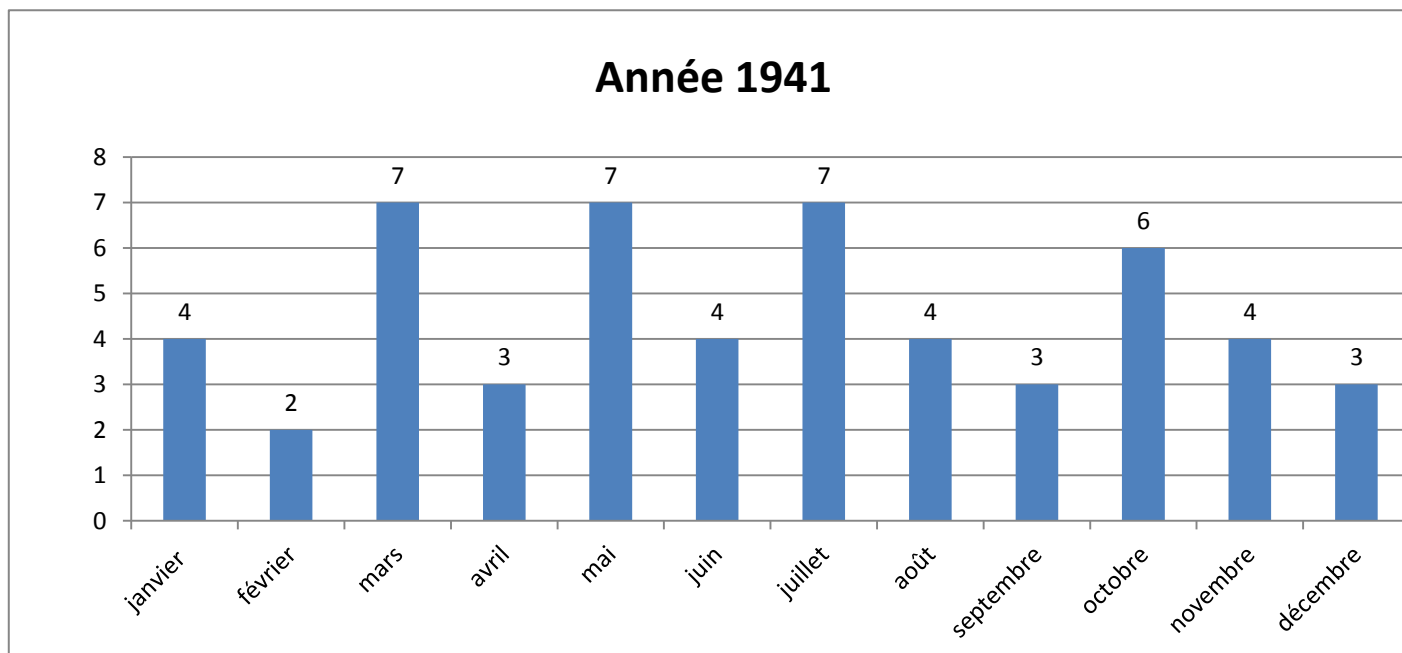
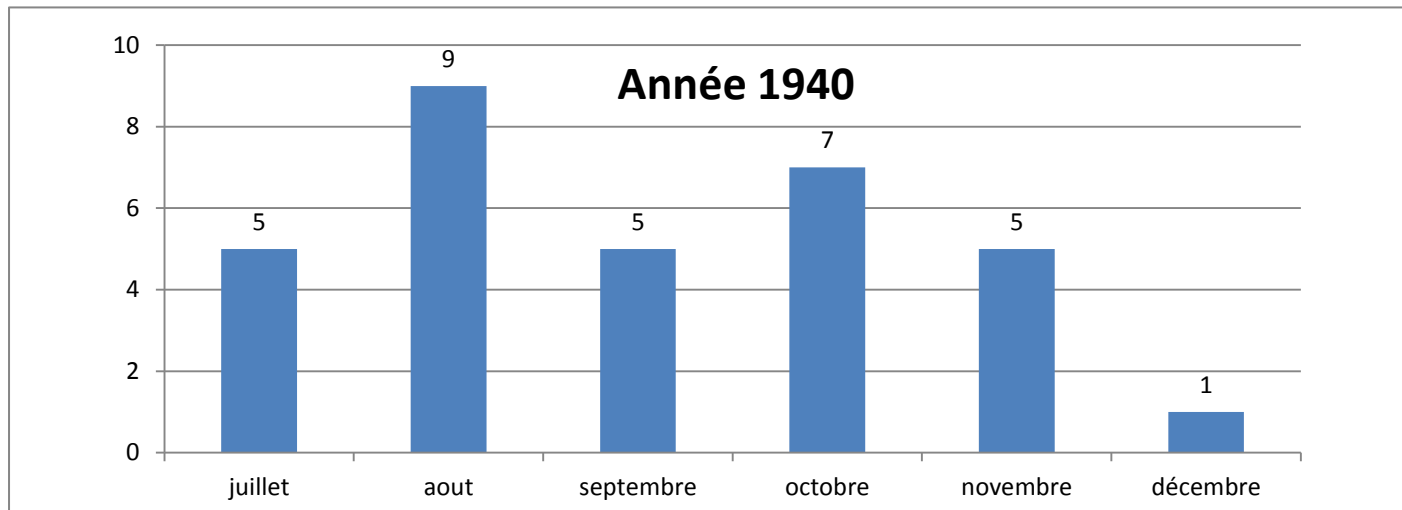
Mais si la prise de parole est légitimée par les événements contemporains, le discours qui est tenu était élaboré dès l'entre-deux guerres. Ce que nous avons voulu prouver c'est qu'il existe pendant la guerre un corpus théorique standard concernant l'union européenne. Un ensemble de buts que l'union de l'Europe peut réaliser, qui est partagé autant par une élite intellectuelle et universitaire que par des journalistes aux formations plus modestes. En effet l'union européenne devait réaliser la paix et la concorde entre les peuples ; la rationalisation de l'économie continentale par l'union monétaire et douanière, la réalisation de grands travaux d'aménagements, l'essor intellectuel de l'Europe par une union des universités et la renaissance culturelle par une saine émulation créatrice entre les cultures. Tous ces thèmes et ces programmes, la collaboration ne les invente pas, elle les réactualise à la lumière de la nouvelle situation internationale. Les rédacteurs de *La Gerbe*, très européistes, sont le sujet d'une importante acculturation au national-socialisme dès l'avant-guerre. Le corpus standard européiste est donc entièrement relu par le prisme du national-socialisme, le moyen changeant ici considérablement la fin. C'est une Europe où la race joue le rôle central et où tout doit revenir à elle. Mais nos rédacteurs ne sont pas les simples jouets de la propagande allemande, il n'est pas pour eux d'autres moyens de réaliser ces aspirations européennes que par le national-socialisme. Il faut souligner le caractère systémique des discours dans *La Gerbe*, ce qui leur donne une forte cohérence. Aucun thème ne peut être véritablement réfléchi sans ceux qui l'entourent, nous avons vu qu'il n'y a pas d'histoire sans théorie de la race, ni d'économie non plus, pas plus que de politique. Alphonse de Châteaubriant participe particulièrement à l'élaboration d'une pensée cohérente et systémique, une philosophie de l'histoire qui permet d'éclairer tant le passé que le présent, et émettre des hypothèses sur l'avenir.

Nous espérons que ce travail ait pu combler le manque historiographique concernant l'hebdomadaire *La Gerbe*, ainsi que sur les discours européistes durant l'occupation de la

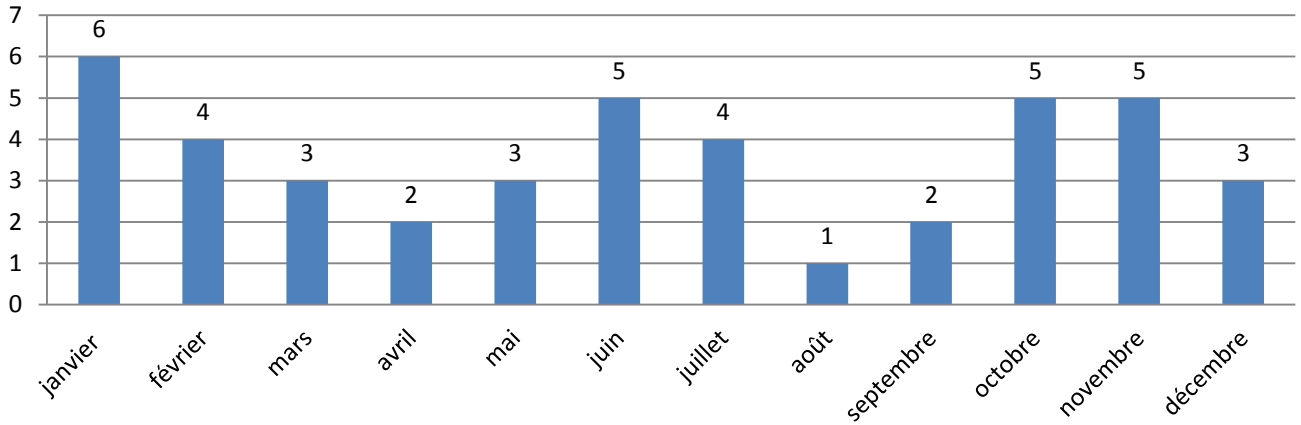
France. Ce travail pourrait être approfondi par l'étude comparée de plusieurs hebdomadaires de la collaboration, et par le questionnement du discours résistant sur l'Europe dans les journaux clandestins. Et peut-être faudrait-il ouvrir plus largement la chronologie à la période d'après-guerre pour voir si les discours collaborationnistes se retrouvent dans la presse d'extrême-droite, et quelles sont leurs critiques vis à vis de la construction européenne libérale et démocratique. D'autant que nombre des rédacteurs de *La Gerbe* survivent à la libération et à l'épuration et s'engagent aux côtés de l'extrême-droite, il serait donc très intéressant de suivre leurs signatures et d'interroger des possibles changements d'opinions.

Annexes

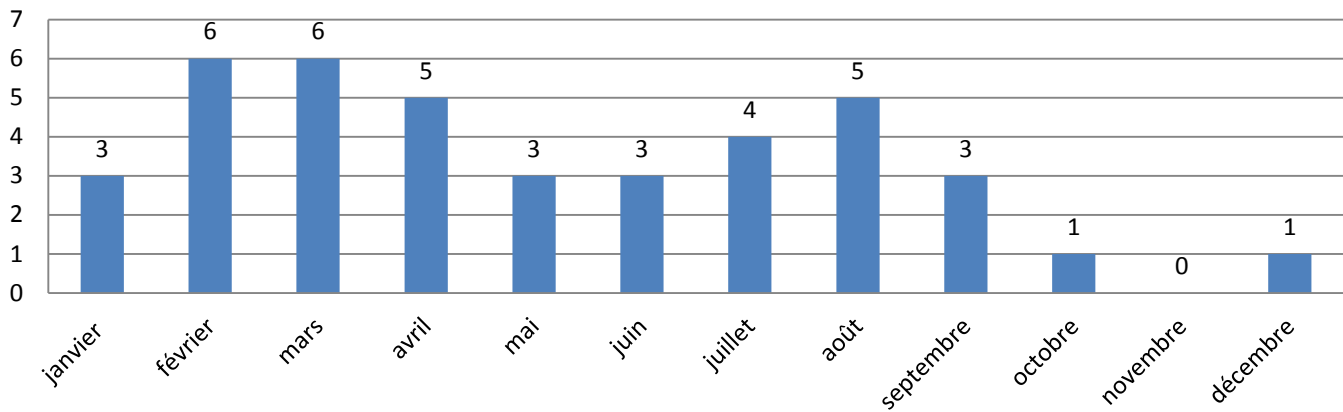
Annexe 1 :



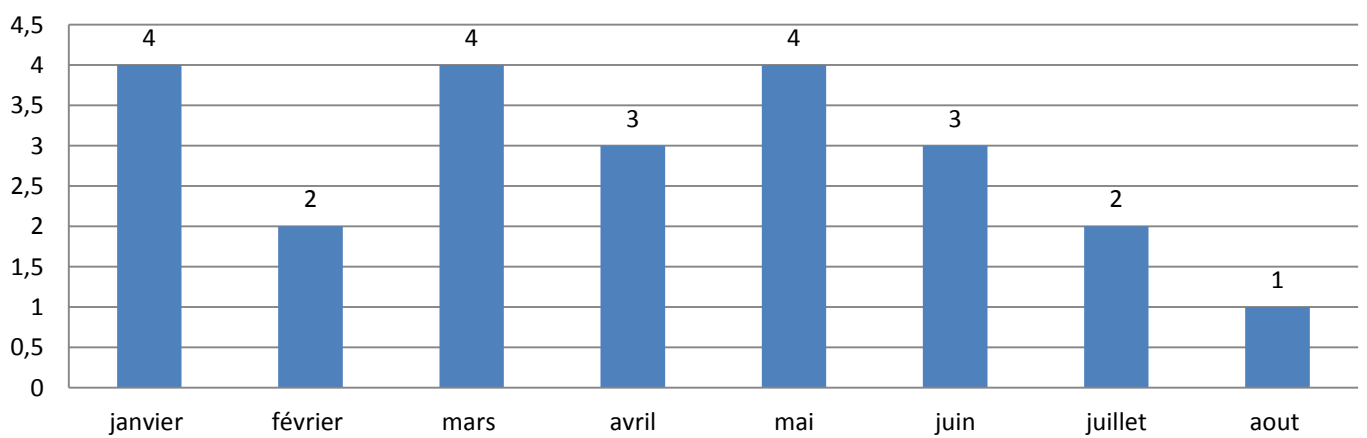
Année 1942



Année 1943



Année 1944

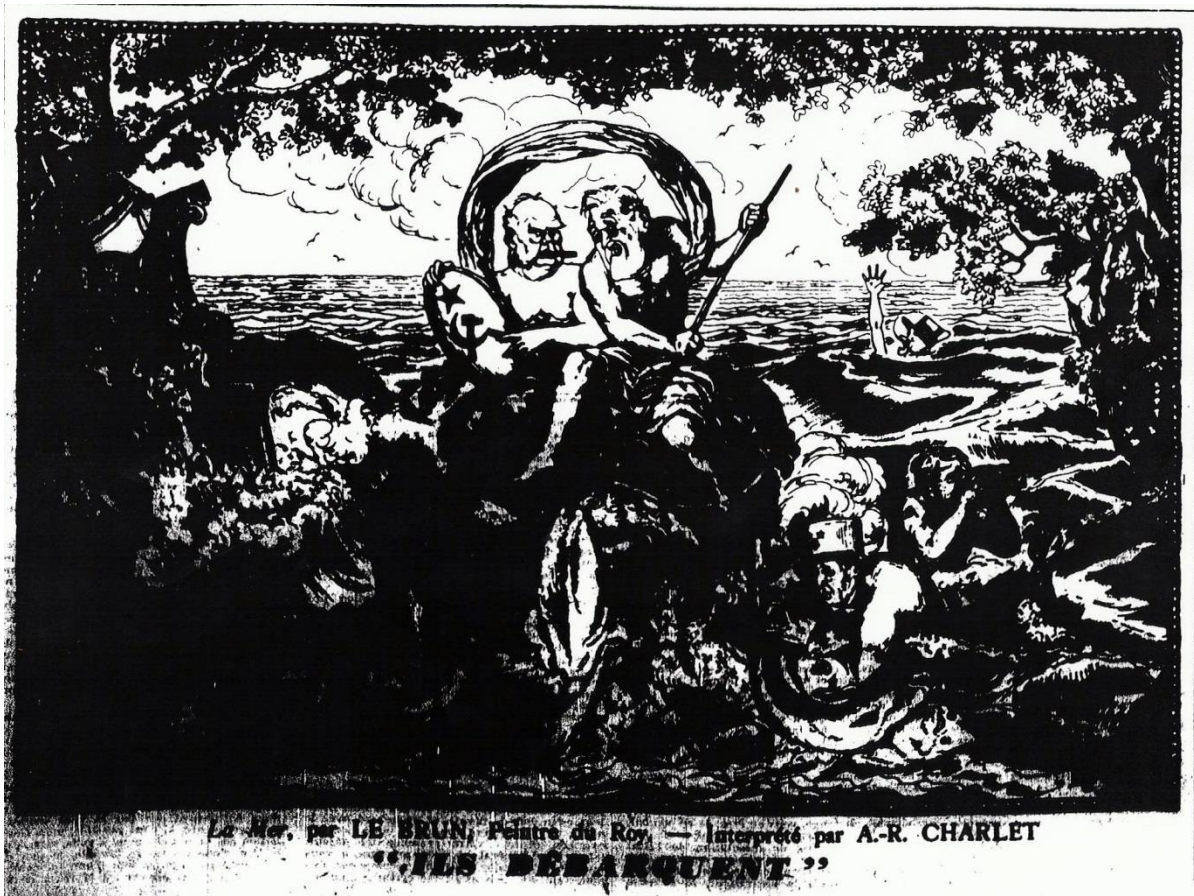


Annexe 2 :



JEANNE D'ARC d'après une miniature du temps.

Annexe 3 :



Annexe 4 :



LES TROIS CAVALIERS ET LA MORT



(D'après une gravure sur cuivre d'Albert Dürer, de la suite de ses compositions sur l'Apocalypse.)

**...Voici qu'est montée de la mer la bête
aux sept têtes...**



A.R. CHARLEY

(D'après une gravure sur cuivre d'Albert Dürer, de la suite de ses compositions sur l'Apocalypse.)

**...Et le grand dragon, qui "séduit le monde"
fut précipité dans la terre...**



A. S. CHARLÉY

(D'après une gravure sur cuivre d'Albert Dürer,
de la suite de ses compositions sur l'Apocalypse.)

«...Et la Bête faisait de grands prodiges, jusqu'à
faire descendre du feu du ciel sur la terre.»
(Apoc. XIII-13.)

Bibliographie

I. Méthodologie et épistémologie

A. Dictionnaires

- François Broche, *Dictionnaire de la Collaboration: collaborations, compromissions, contradictions*, Paris, France, Belin, DL 2014, 2014, 925 p.
- Christian Delporte, Jean-Yves Mollier, Jean-François Sirinelli, et Claire Blandin (dir.), *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*, Paris, France, Presses universitaires de France, 2010, 900 p.
- Henry Coston, *Dictionnaire de la politique française*, Paris, France, Libr. française, 1967, vol. 5/.
- Jacques Julliard, Michel Winock, Monique Lulin, Séverinne Nikel, Laure Defiolles (dir.), *Dictionnaire des intellectuels français: les personnes, les lieux, les moments*, Paris, France, Éd. du Seuil, 2009, 1530 p.
- Serge Berstein, Pierre Milza, Catherine Burucoa-Bruandet, Anne Le Fur, et Carole Giry-Gautier, *Dictionnaire historique des fascismes et du nazisme*, Bruxelles, Belgique, A. Versaille, 2010, 780 p.
- Éric Alary et Bénédicte Vergez-Chaignon, *Dictionnaire de la France sous l'Occupation*, Paris, France, Larousse, 2011, 447 p.
- Michèle Cointet-Labrousse et Jean-Paul Cointet, *Dictionnaire historique de la France sous l'Occupation*, Paris, France, le Grand livre du mois, 2000, 732 p.
- Jean Maitron, Michel Cordillot, et Jean Risacher, *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français: le Maitron*, Paris, France, Les Éditions de l'Atelier-Les Éditions ouvrières, 1997, 20 p.

B. Méthodologie

- Marcel Gauchet, François Azouvi, et Sylvain Piron, *La condition historique: entretiens avec François Azouvi et Sylvain Piron*, Paris, France, Gallimard, 2005, 482 p.
- Pascal Ory, *L'histoire culturelle*, Paris, France, Presses universitaires de France, 2004, 127 p.
- Philippe Poirrier, *Les enjeux de l'histoire culturelle*, Paris, France, Éd. du Seuil, DL 2004, 2004, 435 p.
- Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, France, Éd. Points, DL 2014, 2014, 370 p.
- Walter Benjamin et Seloua Luste Boulbina, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique: version de 1939*, traduit par Maurice de GANDILLAC et Rainer ROCHLITZ, Paris, France, 2007, 162 p.
- Antoine Lilti, « Rabelais est-il notre contemporain ? Histoire intellectuelle et herméneutique critique », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1 mars 2013, vol. 59-4, n° 5, p. 65-84.
- Frédérique Matonti, « Plaidoyer pour une histoire sociale des idées politiques », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1 mars 2013, vol. 59-4, n° 5, p. 85-104.
- Philippe Minard, « Une nouvelle histoire intellectuelle ? Brève introduction », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1 mars 2013, vol. 59-4, n° 5, p. 5-8.
- Daniel Roche, « Histoire des idées, histoire sociale : l'exemple français », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1 mars 2013, vol. 59-4, n° 5, p. 9-28.
- Ann Thomson, « L'histoire intellectuelle : quelles idées, quel contexte ? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 1 mars 2013, vol. 59-4, n° 5, p. 47-64.
- François Vignale et Jean-Yves Mollier, *La revue « Fontaine »: poésie, résistance, engagement*, Rennes, France, Presses universitaires de Rennes, 2012, 289 p.
- Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? : essai sur l'imagination constituante*, Paris, France, Éd. du Seuil, 1992, 168 p.
- Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, France, Éd. Points, 2014, 272 p.

II. Histoire intellectuelle, idéologie et objets

A. Le Fascisme

- René Rémond, *Nouvelle histoire des idées politiques*, Paris, France, Hachette, impr. 1989, 1989, 832 p.
- Zeev Sternhell, *Les anti-Lumières: du XVIIIe siècle à la guerre froide*, Paris, France, Le Grand Livre du mois, 2006, 590 p.
- Zeev Sternhell, Mario Sznajder, et Maia Ashéri, *Naissance de l'idéologie fasciste*, Paris, France, Gallimard, 2010, 556 p.
- Pierre Milza, *Les fascismes*, Paris, France, Ed. du Seuil, 1997, 609 p.
- Pascal Ory, *Du fascisme*, Paris, France, Perrin, impr. 2010, 2010, 374 p.
- Johann Chapoutot, *Le national-socialisme et l'Antiquité*, Paris, France, Presses universitaires de France, 2008, 532 p.
- Johann Chapoutot, *La loi du sang: penser et agir en nazi*, Paris, France, Gallimard, impr. 2014, 2014, 567 p.
- Johann Chapoutot, « L'historicité nazie. Temps de la nature et abolition de l'histoire », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 2013/1 (N° 117), p. 43-55.
- Johann Chapoutot, « La charrue et l'épée. Paysan-soldat, esclavage et colonisation nazie à l'Est (1941-1945) », *Hypothèses* 2007/1 (10), p. 261-270.
- Johann Chapoutot, « Le « peuple », principe et fin du droit. À propos du droit nationalsocialiste », *Le Débat* 2014/1 (n° 178), p. 150-159.
- Johann Chapoutot, Les nazis et la « nature ». Protection ou prédation ?, *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 2012/1 (n° 113), p. 29-39.
- Johann Chapoutot, « Comment meurt un Empire : le nazisme, l'Antiquité et le mythe », *Revue historique* 2008/3 (n° 647), p. 657-676.
- Stéphane Audouin-Rouzeau, Anette Becker, Christian Ingrao, Henri Rousso, *La violence de guerre, 1914-1945: approches comparées des deux conflits mondiaux*, Bruxelles, Belgique, Éd. Complexe, 2002, 348 p.
- Centre d'histoire de Sciences po, *L'homme nouveau dans l'Europe fasciste: 1922-1945*, Paris, France, Fayard, 2004, 365 p.

B. L'Europe

- Bernard Bruneteau, *Histoire de l'idée européenne au premier XXe siècle à travers les textes*, Paris, France, A. Colin, 2006, 283 p.
- Bernard Bruneteau, *Histoire de l'idée européenne au second XXe siècle à travers les textes*, Paris, France, A. Colin, 2008, 303 p.
- Sylvain Schirmann, *Quel ordre européen ? : de Versailles à la chute du IIIe Reich*, Paris, France, A. Colin, 2006, 335 p.
- Nicolas Roussellier, « La ligne de fuite. L'idée d'Europe dans la culture politique française », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 1994, vol. 44, n° 1, p. 103-112.

III. Culture et représentations en France

A. Presse et culture en France

- Pierre Albert, *Histoire de la presse*, Paris, France, Presses universitaires de France, 2010, 127 p.
- Patrick Eveno, *Histoire de la presse française: de Théophraste Renaudot à la révolution numérique*, Paris, France, Flammarion, 2012, 271 p.
- Gilles Feyel, *La presse en France des origines à 1944: histoire politique et matérielle*, Paris, France, Ellipses, 2007, 192 p.
- Christian Delporte, *Histoire du journalisme et des journalistes en France: du XVIIe siècle à nos jours*, Paris, France, Presses universitaires de France, 1995, 127 p.

B. Histoire intellectuelle, sociologie et représentations

- Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France: de l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, France, Perrin, 2004, 435 p.
- Christian Delporte, *Intellectuels et politique*, Paris, France, Casterman, 1995, 127 p.
- Michel Winock, *Le siècle des intellectuels*, Paris, France, Éd. du Seuil, 1997, 695; 24 p.

C. Culture politique et spécificité fasciste

- Jacques Le Goff, René Rémond (dir.), *Histoire de la France religieuse*, Paris, France, Seuil, 1988, vol. 4/.
- Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques*, Paris, France, Éd. du Seuil, DL 1986, 1986, 210 p.
- Yves Santamaria, *Le pacifisme, une passion française*, Paris, France, A. Colin, 2005, 350 p.
- Jean-François Sirinelli (dir.), *Histoire des droites en France*, Paris, France, Gallimard, 2006, vol. 3/, 9+xliv+794+xi+771+v+956 p.
- BECKER J.-J. et G. CANDAR (dir.), *Histoire des gauches en France*, Paris, France, la Découverte, DL 2004, 2004, 776 p.
- Pierre Milza, *Fascisme français: passé et présent*, Paris, France, Flammarion, 1991, 465 p.
- Zeev Sternhell, *Ni droite ni gauche: l'idéologie fasciste en France*, Paris, France, Gallimard, 2012, 1075 p.
- Philippe Burrin, *La dérive fasciste: Doriot, Déat, Bergery*, Paris, France, Seuil, 2003, 585 p.
- ORY P. (dir.), *La France allemande, 1933-1945: paroles du collaborationnisme français*, Paris, France, Gallimard, DL 1995, 1995, 371 p.

IV. La collaboration : institutions, acteurs et culture

A. Les institutions

- Robert Owen Paxton et Stanley Hoffmann, *La France de Vichy: 1940-1944*, traduit par Claude BERTRAND, Paris, France, Éditions du Seuil, 1973, 375 p.
- Henry Rousso, *Le régime de Vichy*, Paris, France, Presses universitaires de France, 2012, 127 p.
- Philippe Burrin, *La France à l'heure allemande: 1940-1944*, Paris, France, Éd. du Seuil, 1997, 559 p.
- Peter Godman, *Hitler et le Vatican*, traduit par Cécile Deniard, Paris, France, Perrin, impr. 2014, 2014, 354 p.
- Michèle Cointet-Labrousse, *L'Église sous Vichy: 1940-1945*, Paris, France, Perrin, 1998, 404 p.
- Eberhard Jäckel et Alfred Grosser, *La France dans l'Europe de Hitler*, traduit par Denise MEUNIER, Paris, France, Fayard, 1968, 554 p.
- Francis Bertin, *L'Europe de Hitler*, Paris, France, Librairie française, 1976, vol. 3/.
- Thomas Fontaine et Denis Peschanski, *La collaboration: Vichy, Paris, Berlin, 1940-1945*, Paris, France, Tallandier : Ministère de la défense, 2014, 313 p.

B. Les acteurs

- Pierre Laborie et François Marcot (dir.), *Les comportements collectifs en France et dans l'Europe allemande: historiographie, normes, prismes (1940-1945)*, Rennes, France, Presses universitaires de Rennes, 2015, 307 p.
- Pascal Ory, *Les collaborateurs: 1940-1945*, Paris, France, Ed. du Seuil, 1997, 331 p
- Pierre Laborie, *L'opinion française sous Vichy: les Français et la crise d'identité nationale*, Paris, France, Éd. du Seuil, 2001, 406 p.
- Jacques Duquesne, *Les catholiques français sous l'Occupation*, Paris, France, Éd. du Seuil, 1996, 502 p.

- BETZ A. et S. MARTENS (dir.), *Les intellectuels et l'Occupation: 1940-1944*, traduit par Gaël CHEPTOU, Jean-Louis LE GLUDIC et Pierre RUSCH, Paris, France, Éd. Autrement, 2004, 2004, 342 p.
- Bernard Bruneteau, « *L'Europe nouvelle de Hitler* »: *une illusion des intellectuels de la France de Vichy*, Monaco, Monaco, Ed. du Rocher, 2003, 435 p.
- Nicolas Chevassus-au-Louis, *Savants sous l'occupation: enquête sur la vie scientifique française entre 1940 et 1944*, Paris, France, Éditions du Seuil, 2004, 251; 8 p.
- Simon Epstein, *Les dreyfusards sous l'Occupation*, Paris, France, Albin Michel, 2001, 358 p.
- Catherine Brice, *Le Groupe Collaboration, 1940-1944*, Maîtrise, pays inconnu, 1978, 227 p.
- Philippe Carrard et Henry Rousso, *Nous avons combattu pour Hitler*, Paris, France, A. Colin, 2011, 317 p.
- Barbara Lambauer et Jean-Pierre Azéma, *Otto Abetz et les Français: ou l'envers de la Collaboration*, Paris, France, Fayard, 2001, 895 p.
- Guillaume Bridet, « Quand un écrivain français perd le nord : Drieu la Rochelle et l'esthétisation fasciste », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1 septembre 2009, vol. 109, n° 3, p. 661-680.
- Francis Bergeron, *Saint-Loup*, Grez-sur-Loing, France, Pardès, 2010, 127 p.
- Louis Alphonse Maugendre, *Alphonse de Chateaubriant: 1877-1951*, Paris, France, A. Bonne, 1977, 443 p.

C. La presse et la culture

- Stéphanie Corcy-Debray, *La vie culturelle sous l'Occupation*, Paris, France, Le Grand Livre du Mois, 2005, 407 p.
- Olivier Cariguel, *Panorama des revues littéraires sous l'Occupation: juillet 1940-août 1944*, Saint-Germain-la-Blanche-Herbe, France, IMEC éd., 2007, 603 p.
- Dominique Rossignol, *Histoire de la propagande en France de 1940 à 1944: l'utopie Pétain*, Paris, France, Presses universitaires de France, 1991, viii+351 p.
- Michèle Cotta, *Les Idéologies de la collaboration à travers la presse (Paris, 1940-1944)*, Thèse de doctorat de recherches, Fondation nationale des sciences politiques, France, France, 1963, x+533 p.

- Jean-Yves Mollier, « L'édition française dans la tourmente de la Seconde Guerre mondiale », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 17 novembre 2011, vol. 112, n° 4, p. 127-138.
- Jean Queval, *Première page, cinquième colonne*, Paris, France, A. Fayard, 1945, 358 p.
- Pierre-Marie Dioudonnat, *L'Argent nazi à la conquête de la presse française: 1940-1944*, Paris, France, J. Picollec, 1981, 309 p.
- Pierre-Marie Dioudonnat, *Les 700 rédacteurs de « Je suis partout »: 1930-1944*, Paris, France, SEDOPOLS, 1993, 107; 4 p.
- Pierre-Marie Dioudonnat, *Je suis partout, 1930-1944: Les maurrassiens devant la tentation fasciste*, Paris, France, La Table Ronde, 1973, 472 p.
- Christian Marche, *La Gerbe: un organe collaborationniste*, Thèse de doctorat, Université d'Orléans, France, 1998, 500 p.

Etat des sources

I. Sources imprimées

A. Bibliothèque Nationale de France

- *La Gerbe: hebdomadaire de la volonté française*, Paris, s.n., 1940. : N.1-214

B. Diverses

- Alphonse de Châteaubriant, *La Brière*, Paris, France, B. Grasset, 1985, 381 p.
- Alphonse de Châteaubriant, *Lettre à la Chrétienté mourante*, Paris, France, Grasset, 1951, 265 p.
- Alphonse de Châteaubriant, *La Gerbe des forces: (Nouvelle Allemagne)*, Paris, France, B. Grasset, 1937, 356 p.
- Alphonse de Châteaubriant et Romain Rolland, *L'un et l'autre: correspondance entre Romain Rolland et Alphonse de Châteaubriant*, Paris, France, A. Michel, 1983, vol. 2/, 268+480 p.
- Alphonse de Châteaubriant, *Cahiers: 1906-1951*, Paris, France, B. Grasset, 1955, 351 p.
- Saint-Loup, *J'ai vu l'Allemagne: printemps 1941*, Paris, France, F. Sorlot, 1941, 80 p.
- Saint-Loup et Groupe Collaboration. ", *Les jeunes devant l'aventure européenne: Causerie donnée le 25 octobre 1941 au Théâtre du Grand-palais des Champs-Élysées sous l'égide des « Jeunes de l'Europe nouvelle, » section des jeunes du Groupe "Collaboration*, Paris, France, Groupe "Collaboration, 1941, 1 p.
- Saint-Loup, *Les Partisans*, Paris, France, Denoël (Impr. modernes), 1943, 214 p.
- Saint-Loup, *Les Hérétiques*, Sl, France, Éd. du Trident, 1986, 521 p.
- Saint-Loup, *Les Volontaires*, Sl, France, Éd. du Trident, 1986, 506 p.
- Robert Brasillach, *Notre avant-guerre*, Paris, France, Godefroy de Bouillon, 1998, 364 p.
- Louis-Ferdinand Céline, *D'un château l'autre*, Paris, France, Gallimard, 2012, 1973, 403 p.
- Lucien Rebatet, *Les décombres*, Paris, France, Denoël, 1942, 1942, 669 p.

- Lucien Rebatet et Pascal Ory, *Le Dossier Rebatet*, Paris, France, Robert Laffont, DL 2015, 2015, 1131 p.
- Lucien Rebatet et Jean-Jacques Pauvert, *Les Mémoires d'un fasciste*, Paris, France, Pauvert, 1976, vol. 2/, v+610+267 p.

II. Archives publiques et privées

A. Archives nationales

- Dossier Alphonse de Châteaubriant : BB/18/7113, dossier 8BL438
- Dossier Gabrielle de Lefsort, épouse Storm, Castelot, BB/18/7113, dossier 8BL439
- Informations sur le Cercle européen : BB/18/7109, dossier 8BL149
- Fonds spéciaux de l'ambassade d'Allemagne, carton BB/18/7161, dossier 8BL2682
- Dossier d'instruction de Châteaubriant et *La Gerbe* : Z/6/402, dossier 4130
- Scellés de *La Gerbe*, Z/6/1137-Z/6/1138-Z/6/1139
- Informations sur le Groupe Collaboration, F/60/1486
- Dossier de Camille Fégy Z/6/63, dossier 999
- Dossier de Bernard Faÿ, sociétés secrètes, Z/6/289
- Dossier de Marc Augier, Z/6/337, dossier 3627
- Dossier de Robert Vallery-Radot Z/6/289, dossier 3275

B. Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine (BDIC)

- Fond Delarue : renseignement sur Marc Augier : F delta res 0835 division Das Reich.
- Fond du cabinet bluet :
 - Procès de Robert Brasillach, F res 334/24
 - Procès de Fernand de Brinon, F res 334/26

Table des illustrations

Figure 1 : Une de <i>La Gerbe</i> du 27 février 1941	35
Figure 2 : Occurrence du sujet européen dans <i>La Gerbe</i>	37
Figure 3 : Portait de Châteaubriant, paru le 14 mai 1942 dans <i>La Gerbe</i>	55
Figure 4 : L'Empire de Charlemagne	81
Figure 5 : Carte du monde	85
Figure 6 : L'enlèvement d'Europe par Jupiter	90
Figure 7 : Le martyre de l'Europe	93
Figure 8 : Allégorie de l'Europe	106
Figure 9 : La croisade européenne	110
Figure 10 : La Patrie en danger	119
Figure 11 : La lutte contre la Bête	141
Figure 12 : La Chute de l'Empire romain	145
Figure 13 : Le chevalier européen	151
Figure 14 : Caricature de la division du travail	171
Figure 15 : La France carrefour des échanges	182
Figure 16 : La table du Graal	200
Figure 17 : Le mur de l'Atlantique	204

Table des matières

Sommaire	11
Introduction	15
I^{ère} Partie : <i>La Gerbe</i>, fille de la défaite	21
<u>Chapitre 1</u> : La création de <i>La Gerbe</i>	23
I. Un hebdomadaire allemand ?.....	24
A. Le contrôle politique.....	24
B. Une autonomie économique	27
II. La place de <i>La Gerbe</i>	30
A. Paysage de la presse en 1940.....	30
B. Evolution et permanence	33
III. Sociabilités collaborationnistes	38
A. Les initiatives françaises	38
B. L’Ambassade et l’Institut allemand	41
<u>Chapitre 2</u> : Les collaborateurs de <i>La Gerbe</i>.....	47
I. Alphonse de Châteaubriant « Entre Jésus et Hitler ».....	48
A. L’écrivain et le chrétien (1877-1935).....	48
B. Le tournant national-socialiste (1935-1951).....	52
II. Les plus proches collaborateurs	59
A. La famille Castelot.....	59
B. Les rédacteurs en chefs.....	60
III. Les collaborateurs	64
A. Les « experts ».....	64
B. Journalistes et gens de Lettres.	67

II^{ème} Partie : L'identité européenne	75
Chapitre 3 : Une définition pour l'Europe	77
I. Déterminismes	78
A. L'appel à Clio	78
B. Une nouvelle géographie des peuples	84
II. Conscience de l'Europe.....	87
A. Europe : épouse de Christ ou de Jupiter ?	87
B. La France, toge de l'Empire	94
Chapitre 4 : Faire l'Europe	103
I. La Collaboration	104
A. La <i>pax germanica</i>	104
B. « <i>Durch Eisen und Blut</i> »	108
II. La Révolution nationale	114
A. Une contre-révolution ou le contraire d'une révolution ?	114
B. Le fascisme français.	120
C. La jeunesse et l'éducation.....	124
Chapitre 5 : L'Anti-Europe	129
I. Le monde anglo-saxon	130
A. Le Royaume-Uni	130
B. Les Etats-Unis d'Amérique	133
II. L'URSS	137
A. Le bolchévisme.....	137
B. L'Apocalypse.....	142
C. Le judaïsme.....	146

III^{ème} partie : vers le socialisme biologique	153
Chapitre 6 : Socialisme fasciste	155
I. Un socialisme national	156
A. « C'est la lutte finale ».....	156
B. Pour la justice, l'inégalité.	160
II. L'autarcie européenne	163
A. Planisme et étatismisme	164
B. Une nouvelle division internationale du travail.....	169
III. La plus grande Europe.....	175
A. L'Eurafrrique	175
B. La conquête de l'Est	179
Chapitre 7 : L'Europe des races	185
I. L'ordre biologique	186
A. Racisme et hygiénisme	186
B. Les patries charnelles.....	193
II. La fédération européenne	197
A. L'hégémonie allemande	197
B. Frontières de l'Europe	202
Conclusion.....	209
Annexes.....	213
Bibliographie	221
Etat des sources	229
Table des illustrations.....	231
Table des matières	232